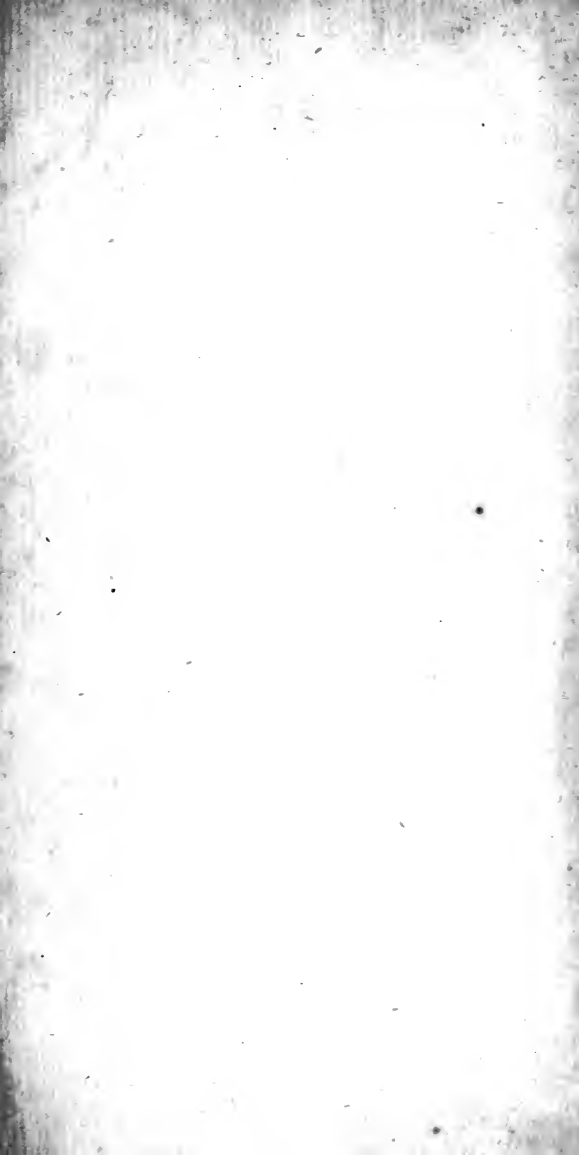


Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

J. B. Tynnell Esq.







Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES.

ECRITES DES MISSIONS
Etrangères, par quelques Mission-
naires de la Compagnie de JÉSUS.

X. RECUEIL.



A PARIS,

Chez JEAN BARBOU, rue S. Jacques,
vis-à-vis le College de LOUIS LE GRAND.

M. DCC. XIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

231782.
27.4.29.



A U X

JESUITES DE FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

*Je ne m'arrestera y point , en
vous présentant ce nouveau Re-
cueil , à parcourir toutes les Let-
tres qu'il contient , puisqu'il n'y
en a aucune qui ait besoin d'ex-
plication , & dont la simple le-*

ÉPISTRE.

Étude ne donne toute la connoissance qu'on peut souhaiter des choses qui y sont rapportées. Je me contenteray seulement d'éclaircir certaines questions qu'on pourroit faire à l'occasion de ces mesmes Lettres, & de vous apprendre quelques particularitez que vous serez bien aise de sçavoir.

Vous verrez d'abord par celles qui nous viennent de Carnate, que dans cette nouvelle Mission, comme dans toutes les autres parties de l'Inde Orientale, les Missionnaires ont continuellement à se mettre en garde contre le soupçon qu'on a d'ordinaire qu'ils sont Européans. Cette idée seroit capable toute seule de rendre leurs tra-

EPISTRE.

*vaux inutiles, quand ils ne trou-
veroient pas d'ailleurs d'autres
obstacles à surmonter dans l'exer-
cice de leurs fonctions.*

*C'est pour se mettre à couvert
d'un pareil soupçon , qu'après
avoir appris la langue & les
coustumes du Pais , ils s'habillent
à la façon des Pénitens Indiens,
& qu'ils se disent Sanias Ro-
mabouri , c'est-à-dire , Prestres
ou Religieux Romains venant du
Nord. C'est pour cela qu'ils s'as-
sujettissent à tous leurs usages ,
quelque gesnans & quelque re-
butans qu'ils soient ; qu'ils s'as-
seyent à terre les jambes croisées ,
qu'ils mangent aussi à terre , sans
rien toucher de la main gauche ,*
à ij.

EPISTRE.

ce qui seroit , selon l'opinion de ces Peuples, tout-à-fait contraire aux regles de la politesse & de la bienséance ; qu'ils observent un jeusne continuel , ne faisant qu'un seul repas par jour qui consiste en quelques fruits , quelques légumes, & un peu de ris cuit à l'eau : car vous n'ignorez pas que le pain, le vin, la viande, les œufs, & le poisson , qui sont les alimens ordinaires des autres Nations , sont absolument interdits à un Missionnaire des Indes. Si les premiers Missionnaires de Maduré eussent hésité à embrasser ce genre de vie dans toute sa rigueur , leur zele eust esté très infructueux , & ils n'auroient pas converti, comme ils :

ÉPISTRE.

ont fait , plusieurs Brames , & plus de cent cinquante mille Idolastres. C'est en usant des mesmes moyens , & en prenant les mesmes précautions que s'est établie la Mission de Carnate.

On a de la peine à comprendre d'où peut venir aux Indiens cette aversion insurmontable qu'ils ont pour les Européens. Des personnes qui s'intéressent au progrès de la Religion dans les Indes , ont souhaité d'avoir là dessus un éclaircissement , que je me fais un plaisir de leur donner , & qui servira à faire mieux connoître le génie & les mœurs de la Nation Indienne.

Pour cela il faut supposer deux :

EPISTRE.

choses , qu'on a touché légèrement dans le cinquième de nos Recueils, & dont il ne sera pas inutile de vous rafraîschir la memoire.

La premiere, que les Indiens sont partagez en diverses Classes, auxquelles les Portugais ont donné le nom de Castes. Il y en a trois principales : la Caste des Brames, qui est celle de la haute noblesse : la Caste des Kchatrys ou Rajas, qui répond à ce qu'on appelle en Europe la petite noblesse : & la Caste des Choutres, c'est à dire, des gens du commun.

Outre ces trois Castes qui sont d'une grande étendue, il y en a une quatrième, qu'on appelle la

E P I S T R E.

Caste des Parias , qui comprend la plus vile populace ; elle est regardée de toutes les autres comme une Caste infâme , avec laquelle on ne peut avoir de commerce sans se perdre d'honneur. L'horreur qu'on a pour un Parias va si loin, que tout ce qu'il touche devient souillé, & est hors d'état de servir : on ne leur parle que de loin ; il ne leur est pas permis d'habiter les villes ; ils doivent s'en éloigner, & placer leurs villages à une certaine distance qui leur est prescrite.

Chacune de ces Castes principales se partage en d'autres Castes qui luy sont subordonnées, & dont les unes sont plus nobles que les autres. La Caste des Chou-

E P I S T R E.

tres renferme le plus de ces Castes subalternes : on comprend sous le nom de Choutres , les Castes des Marchands , des Laboureurs , des Orfèvres , des Charpentiers , des Maçons , des Peintres , des Tisserans &c. Chaque mestier est renfermé dans une même Caste , & il n'y a que ceux de cette Caste qui puissent s'y employer. Ainsi un Charpentier seroit rigoureusement puni s'il se mesloit du mestier d'un Orfèvre. Il y a pourtant certaines professions , auxquelles chacun peut s'appliquer , de quelque Caste qu'il soit : parmi les Choutres ; telles que sont celles de Soldat , de Marchand , & de Laboureur. Mais

EPISTRE.

*il y en a d'autres qui ravilissent
infiniment ceux qui les exercent ;
par exemple , en plusieurs endroits
de l'Inde , on met au rang des
Parias les Pescheurs , les Pastres ,
les Cordonniers , & généralement
tous ceux qui travaillent en cuir.*

*La seconde chose qu'il est bon
de remarquer , c'est qu'un Indien
ne peut , sans se dégrader , pren-
dre ses repas avec ceux d'une Cas-
te qui est inferieure à la sienne , ni
manger ce qui auroit esté appresté
par un homme de cette Caste.
Ainsi il faut que ce soit un Bra-
me , & non pas un Choutre
qui prépare à manger à un autre
Brame.*

Il en est de mesme du mariage ,

EPISTRE.

que personne ne peut contracter hors de sa Caste. Celuy qui se seroit allié avec ceux d'une Caste inferieure, seroit deshonoré à jamais, regardé comme un infâme, & chassé pour toujours de sa propre Caste.

Enfin on ne peut exprimer jusqu'où va l'entestement que les Brame ont pour leur noblesse, l'estime qu'ils font de leurs coutumes, & le mépris qu'ils ont pour les loix & pour les usages de toutes les autres Nations.

Il est aisé de voir maintenant ce qui a pû donner aux Indiens cette horreur pour les Européens, dont il n'est pas possible qu'ils reviennent jamais. Lorsque les

EPISTRE.

Portugais vinrent pour la première fois aux Indes, ils n'observèrent aucune des coutumes des Pais, ils ne firent nulle distinction de Castes, ils se meslerent indifféremment parmi les Parias, ils en prirent même à leur service, & de-lors le mépris que les Indiens avoient pour les Parias, passa jusqu'aux Portugais, & s'est toujours perpétué depuis ce temps-là.

Quoyque les autres Européens n'ignorassent pas la délicatesse des Indiens sur cet article, ils n'y ont pas eu plus d'égard que les Portugais; ils ont vécu aux Indes, comme ils vivent en France, en Angleterre, & en Hollande, sans

EPISTRE.

se contraindre & sans s'accommoder, autant qu'ils le pouvoient, aux usages de la Nation. A quoy l'on doit ajouster la licence de plusieurs d'entre eux, leurs excez dans l'usage du vin, & la familiarité avec laquelle ils traittoient les Ministres de leur Religion; tout cela a choqué infiniment un Peuple naturellement sobre, retenu, & qui a le plus profond respect pour ceux qui leur tiennent lieu de Maistres & de Docteurs.

Voilà, MES REVERENDS PERES, ce qui a inspiré aux Indiens à l'égard des Peuples d'Europe, cette aversion extrême, dont il est parlé si

EPISTRE.

souvent dans les lettres que nous écrivent les *Missionnaires des Indes*, & principalement dans celles que j'ay l'honneur de vous présenter.

Au regard des autres *Lettres* qui composent ce *Recueil*, celles qui sont venuës depuis peu de la *Chine*, ont quelque chose de bien consolant. Elles vous feront connoistre que, malgré les troubles qui ont agité cette *Eglise*, la ferveur des fideles ne s'est point ralentie, & qu'encore qu'il y eust lieu d'apprehender, que l'esprit de l'Empereur ne fust aliené des *Ouvriers Apostoliques*, on se remet un peu de cette frayeur par les nouvelles graces qu'il vient de

EPISTRE.

leur faire. Les Inscriptions Chinoises écrites de sa propre main, qu'il a données aux Jesuites de Pekin pour leur nouvelle Eglise, & que vous trouverez fidelement traduites à la page 157. sont une preuve toute récente, & des sentimens avantageux que ce Prince a de la Religion Chrestienne, & de la protection dont il continuë d'honorer les Predicateurs de l'Evangile.

D'un autre costé les personnes curieuses ne seront pas faschées de voir dans la Lettre du P. Fartoux, une description bien détaillée du Gin-seng, cette plante si célèbre dans tout l'Empire de la Chine, & qui jusqu'à present

EPISTRE.

a esté si peu connuë en Europe. C'est pour les contenter que je l'ay inserée dans ce Recueil. La plante y est tracée au naturel, & l'explication qu'on en fait, ne laisse rien à desirer à quiconque souhaite d'estre parfaitement instruit de ses proprietéz & de son usage.

Mais ce qui vous touchera infiniment, MES REVERENDS PERES, & ce qui augmentera vostre Zele pour la conversion des Infidèles, ce sera sans doute d'apprendre le bonheur qu'ont eu deux de nos Missionnaires de mourir de la main des Idolastres, à qui ils enseignoient la voye du salut.

Le premier de ces deux hom-

EPISTRE.

mes Apostoliques a esté sacrifié à la haine que les Ministres des Superstitions Indiennes portent à nostre sainte Religion. Le Seigneur l'a couronné presque au commencement de sa course, puisqu'il n'a esté employé que trois ans à la conversion des Peuples du Royaume de Maïssour.

Le second a eu tout le temps d'exercer ce courage héroïque dont le Ciel l'avoit favorisé. Un pais immense que le P. Cyprien Baraze a parcouru le premier, & qu'il a éclairé des lumieres de l'Evangile; une infinité de Barbares épars çà & là dans les forests & sur les montagnes, qu'il a réunis & civilisez; plusieurs grandes

EPISTRE.

*Peuplades qu'il a formées , plus
de quarante mille Idolâstres qu'il
a baptisez ; tout cela devoit , ce
semble , estre suivi d'une fin aussi
precieuse aux yeux de Dieu , que
l'a esté la sienne.*

*La Relation Espagnole des
actions & de la mort de ce Mis-
sionnaire , dont je vous fais le
précis , fut d'abord imprimée à
Lima en l'année 1704. par les or-
dres de Monseigneur de Matha
Evesque de la ville de la Paix.
Elle a esté réimprimée depuis à
Madrid en l'année 1711. Ces deux
exemplaires sont entre mes mains.*

*Ce grand Evesque , dont le
nom est en veneration au Perou ,
a mis à la teste de la Relation dont*

E P I S T R E.

je parle , une assez longue Préface , qu'il a composée avec soin : je ne vous en rapporteray rien icy , parce que c'est un éloge continuel de nostre Compagnie. Ce saint Prélat , qui connoissoit les Jésuites , non sur des rapports étrangers , mais par un long usage , & par le commerce intime qu'il avoit avec eux , a crû devoir donner à cette occasion un témoignage public de ses sentimens , & de l'affection singulière dont il les honoroit.

Il ne faut pas vous laisser ignorer comment on reçut au Perou la nouvelle de la mort du P. Baraze , & ce qui se fit à cette occasion. Ce sont des circonstances qui

E P I S T R E.

ne se trouvent point dans la Relation, & que j'ay apprises d'un* Ecclesiastique de mérite, qui occupoit alors un rang considerable dans le Clergé de Sainte Croix de la Sierra, & qui est depuis quelque temps à Paris, où j'ay eu l'honneur de le connoistre. Je ne puis mieux faire que de vous rapporter quelques endroits d'une Lettre qu'il m'a écrite sur ce sujet. Je traduiray mot pour mot ses paroles.

^a J'estois, dit-il, Vicaire general du Diocèse de Sainte Croix de la Sierra, dont la Mission

* M. Ybañes de la Renteria Predicateur de Sa Majesté Catholique.

^a Yo me hallava de Gobernador y Vicario general del Obispado de Santa Cruz de la Zier-

EPISTRE.

„ des Moxes dépend pour le spi-
„ rituel , lorsqu'on apprit le mar-
„ tyre du Venerable Pere Baraze
„ arrivé dans la Peuplade de
„ Cassiope qui est de la Provin-
„ ce des Baures. Quelques jours
„ après qu'on eut reçu cette nou-
„ velle , on se disposa à en rendre
„ à Dieu de publiques actions de
„ graces dans la Ville de Saint
„ Laurent de la Barronça. Le jour
„ de cette solemnité fut fixé au se-
„ cond Dimanche de Novembre

ra , en cuya jurisdiccion estan las Misiones ,
en la occasion que llego la nueba del feliz
transito y martyrio del V. P. Baraze en el
Pueblo de Cassiope en la Provincia de los Bau-
res. Y dentro de pocos dias se dispuso una pu-
blica demostracion en la Ciudad de san Lo-
renzo de la Barronca en accion de gracias a
la Magestad divina (que fue el Domingo de la
segunda semana de Noviembre del año 1701.

E P I S T R E.

de l'année 1702. Le Doyen de la Cathedrale avec le Chapitre, D. Augustin Arze de la Concha Chevalier de l'Ordre de Calatrava, Gouverneur & Capitaine general du Pais avec tous les Magistrats, les Gens de guerre avec leurs Chefs & leurs Officiers à leur teste assisterent à cette cérémonie. Comme je gouvernois le Diocèse pendant la vacance du Siege, non seulement j'y assistay comme les autres, mais encore je chantay une

Affistio a la funcion el venerable Dean y cabildo de la santa Yglesia Cathedral; el Governador y Capitan general D. Augustin Arze de la Concha Cavallero del orden de Calatrava, el cavildo, justicia, y Regimiento; toda la militia con sus oficiales y Cabos. Y io como Governador Diocesano de dicha Yglesia, no solo assisti, sino que cantè la Missa,

E P I S T R E.

„ *Messe haute de la très sainte*
„ *Trinité , parce que c'est le nom*
„ *que porte l'Eglise qui servoit de*
„ *principale retraite au Mission-*
„ *naire.*

„ ^b *Le bruit de cette bienheureuse*
„ *mort fut à peine répandue dans*
„ *le Perou , que plusieurs Peres*
„ *de la mesme Compagnie prirent*
„ *le dessein d'abandonner leurs*
„ *chaires , & de renoncer à leurs*
„ *autres emplois , pour se consa-*
„ *crer à la conversion de ces pau-*
„ *vres Infideles. Quelques - uns*

que fue de la santissima Trinidad, por llamarse
alli la Reduccion en que vivia el Venerable Pa-
dre Cypriano.

„ ^b Con esta noticia de la dichosa muerte del
V. Padre , se alentaron muchos de los Padres
que con santa porfia pretendieron entrar en
las Misiones, dexando cathedras y otras ocu-
paciones por la conversion de aquel pobre
furent

E P I S T R E.

furent assez heureux pour obtenir cette grace.

° *Il n'y a point de termes , ni d'expressions assez fortes , ajoute M. de la Renteria , pour vous faire connoître tout ce que les Missionnaires ont à souffrir parmi ces Barbares , qui n'ont de l'homme que l'apparence & la figure En l'année 1709. on eut des nouvelles certaines que le P. Thomas de Roca , & le P. Balthasar de Espinosa avoient*

Gentilismo ; algunos lograron la dicha de entrar en la Mission.

° *Non ay voces en la eloquentia para pintar , ni dibuxos en la Rhetorica mas despierta que puede con viveza referir lo que los fervorosos y Apostolicos Missioneros padecen entre aquellos Barbaros , que solo tienen la piel y la figura de hombres El año 1709. vino la noticia cierta lo que lograron el Martyrio dos Padres Missioneros : el uno llamado Tho-*

E P I S T R E.

» esté aussi martyrisé dans la
» mesme Contrée ... Il n'y avoit
» que deux ans que ce dernier
» estoit entré dans la Mission.

Je passe quelques autres particularitez assez intéressantes, mais dont il seroit trop long de faire icy le détail. J'ajousteray seulement qu'il y a maintenant parmi les Moxes plus de quarante Missionnaires qui suivent les traces du P. Baraze fondateur d'une Mission si étendue. Il y a lieu de croire que cette nouvelle Chrestienté formée sur le modele de celle de Paraguay, retracera pareillement à nos yeux la candeur,

mas de Roca, y del otro que se llamò Balthasar de Espinosa ... no avia dos años que avia entrado en la Mission.

EPISTRE.

l'innocence , le détachement des choses de la terre , & toutes les autres vertus qu'on admiroit dans les Chrestiens des premiers siecles. Si , comme on me le fait esperer, je reçois des Memoires de l'estat present de ces deux grandes Missions , j'auray soin de vous en faire part pour vostre consolation particuliere , & pour celle des personnes pieuses , qui soupirent après la conversion de tant de Nations Idolastres.

Je finis ce Recueil par une Lettre du Pere Marest , dans laquelle il décrit presque jour par jour le voyage qu'il fit il y a quelques années à la Baye d'Udson ; par une autre Lettre du P.

EPISTRE.

Portier, où vous trouverez une description curieuse de quelques Isles de l'Archipel qu'il a parcouruës; & enfin par quelques extraits de diverses Lettres écrites de la Chine & des Indes. Je continuëray dans la suite à vous donner de ces sortes d'extraits, lorsque des Lettres mesmes, où les Missionnaires ne parlent d'ordinaire que de ce qui les regarde personnellement, je pourray tirer quelque chose qui interesse vostre zele, ou vostre curiosité.

Comme il y en a parmi vous, MES REVERENDS PERES, qui entretiennent un commerce de Lettres avec ces mesmes Missionnaires, vous me ferez

EPISTRE.

*plaisir de me communiquer celles
que vous recevrez, où il y aura
quelque chose qui puisse trouver
sa place dans de semblables Ex-
traits. Je me recommande à vos
saints Sacrifices, dans l'union des-
quels je suis avec beaucoup de
respect,*

MES REVERENDS PERES,

Vostre très-humble & très-obéissant
Serviteur en N. S.

J. B. DU HALDE, de la Com-
pagnie de JESUS.

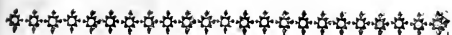


APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, les Lettres édifiantes & curieuses comprises dans ce dixième Recueil; & j'ay jugé que l'impression en seroit utile & agreable au public.
Fait à Paris ce 9. Fevrier 1713.

RAGUET.





Permission du R. P. Provincial.

JE souffigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay receu de nostre Reverend Pere General, permets au Pere J. B. DU HALDE de faire imprimer *le dixième Recueil des Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS*, qui a esté lû & approuvé par trois Theologiens de nostre Compagnie. En foy de quoy j'ay signé la presente. Fait à Paris le 8. Fevrier 1713.

CHARLES DAUCHEZ,

Fautes à corriger.

P *Age 10. ligne 14. de deux costez, lisez, des deux costez.*

Page 86. l. 21. de se conserver la vie, lisez, & de se conserver la vie.

Page 108. l. 24. ugmentée, lisez, augmentée.

Page 109. l. 15. pa- lisez, par.

Page 160. l. 2, & peu connuë, lisez, & si peu connuë.

Page 160. l. 15. je dessignay, lisez, je dessinay.

Page 175. l. 22. dans ces deux chiffres, lisez, de ces deux chiffres.

Page 236. l. 24. decouvrir, lisez, decouvrir.

Page 354. l. 4. Le pauvre homme, lisez, Ce pauvre homme.

LETTRE



L E T T R E

D U P E R E

D E L A L A N E,

Missionnaire de la Compagnie de J E S U S.

*Au Pere Mourgues de la mesme
Compagnie.*

A Pondichery ce 3^e. Janvier 1709.

La paix de N. S.



O N R E V E R E N D P E R E,

La reconnoissance que je vous
dois, & l'intérest que vous pre-

X. Rec.

A

nez aux succez dont Dieu benit les travaux des Missionnaires, sont pour moy deux grands motifs de vous informer de l'estat présent du Christianisme dans l'Inde, & de vous communiquer les observations que j'ay faites sur la Religion, & sur les mœurs d'un grand Peuple qui est peu connu en Europe.

Vous sçavez que nôtre Compagnie a trois grandes Missions dans cette partie de la presqu'Isle de deçà le Gange, qui est au Sud de l'Empire du grand Mogol. La premiere est la Mission de *Maduré*, qui commence au Cap de Comorin, & s'étend jusqu'à la hauteur de Pondichery vers le 12. degré de latitude septentrionale. La seconde est celle de *Maïssour* grand Royaume, dont le Roy est tributaire du Mogol : il est au Nord de

Missionnaires de la C. de J. 3
celuy de *Maduré* & presque au
milieu des terres. Enfin la troi-
sième est celle où la Providence
m'a destiné, & qui s'appelle la
Mission de *Carnate*. Elle com-
mence à la hauteur de Pondi-
chery, & n'a point d'autres bor-
nes du côté du Nord que l'Em-
pire du Mogol, du côté de
l'Oüest elle est bornée par une
partie du *Maïssour*.

Ainsi par la Mission du Car-
nate on ne doit pas entendre seu-
lement le Royaume qui porte
ce nom : elle renferme encore
beaucoup de Provinces & de dif-
férens Royaumes, qui sont con-
tenus dans une étenduë de
Païs fort vaste ; de sorte qu'elle
comprend du Sud au Nord plus
de trois cens lieües dans sa lon-
gueur ; & environ cent qua-
tre-vingt-dix lieües de l'Est à
l'Oüest dans sa moindre largeur,

4 *Lettres de quelques*

& dans les endroits où elle est bornée par le *Maïssour* : car par tout ailleurs elle n'a point d'autres bornes que la Mer. Les principaux Estats que j'y connois sont les Royaumes de *Carnate* , de *Visapour* , de *Bijanagaran* , de *Ikkery* , & de *Golconde*. Je ne parle point d'un grand nombre de petits Estats qui appartiennent à des Princes particuliers, dont la plupart sont tributaires du grand Mogol.

Le País est fort peuplé , & on y voit un grand nombre de Villages & de Villages. Il seroit beaucoup plus fertile , si les Mores* qui l'ont subjugué , ne fouloient pas les Peuples par leurs continuelles exactions. Il y a environ cinquante ans qu'ils ont envahi toutes ces terres , & ils se sont enfin répandus jusqu'au

* Mahometans sujets du Mogol.

Missionnaires de la C. de F. ;
bout de la presqu'Isle. Il n'y a
que quelques Estats, qui, quoy-
que tributaires du Mogol, aient
conservé la forme de leur an-
cien Gouvernement, tels que
le Royaume de *Maduré*, ceux
de *Maravas*, de *Tricherapali*,
& de *Gingi* ; tout le reste est
gouverné par les Officiers du
Mogol, à la reserve pourtant
de quelques Seigneurs particu-
liers à qui ils ont laissé la con-
duite de leurs Provinces ; mais
ces Seigneurs payent de gros
tributs, & ils sont dans une
telle dépendance, que sur le
moindre soupçon on les dépouil-
le de leur Souveraineté ; de
sorte qu'on peut dire qu'ils sont
plûtôt les Fermiers des Mores,
que les Souverains de leur Païs.

L'oppression où vivent les
Gentils sous une pareille domi-
nation, ne seroit point un obsta-

cle à la propagation de la foy ; si en même temps les Mores n'étoient les ennemis implacables du nom Chrétien. Les Idolâtres en sont toujours écoulez quand ils parlent contre nous. Ils leur persuadent aisément que nous sommes riches ; & sur ces faux rapports les Gouverneurs nous font arrester, & nous retiennent long-temps dans d'étroites prisons. Le Pere Bouchet si celebre par le grand nombre d'Infideles qu'il a baptisez , a éprouvé jusqu'où va leur avarice. Il avoit orné une petite statuë de nôtre Seigneur de quelques pierres fausses. Des Gentils qui s'en apperçurent, rapporterent au Gouverneur de la Province, que ce Pere possédoit de grands trefors. Le Missionnaire fut conduit aussi-tôt dans une rude prison ; où pendât plus d'un mois il souffrit toute sorte d'in-

Missionnaires de la C. de F. 7
commoditez ; & ses Catéchistes
furent cruellement fustigez , &
menacez du dernier supplice ,
s'ils ne découvroient les trésors
du Missionnaire.

Il est assez ordinaire dans cet-
te Mission de voir les Prédica-
teurs de l'Evangile emprisonnez,
& maltraitez par l'avidité des
Mahométans, qui sont déjà assez
portez d'eux-mêmes à les persé-
cuter par l'horreur naturelle
qu'ils ont des Chrétiens. Cepen-
dant comme ils sont les maîtres
du pais , c'est à leurs yeux qu'il
faut planter la Foy.

Les Indiens sont fort miséra-
bles, & ne retirent presque aucun
fruit de leurs travaux. Le Roy
de chaque Etat a le Domaine
absolu & la propriété des terres:
ses Officiers obligent les Habi-
tans d'une Ville à cultiver une
certaine étendue de terre qu'ils

leur marquent. Quand le temps de la moisson est venu , ces mêmes Officiers vont faire couper les grains , & les ayant fait mettre en un monceau , ils y appliquent le Sceau du Roy , & puis ils se retirent. Quand ils le jugent à propos ils viennent enlever les grains, dont ils ne laissent que la quatrième partie, & quelquefois moins au pauvre laboureur. Ils les vendent ensuite au Peuple au prix qui leur plaît, sans que personne ose se plaindre.

Le grand Mogol tient d'ordinaire sa Cour du côté d'Agra , éloigné d'environ cinq cens lieues d'icy. Et c'est cet éloignement de la Cour Mogole qui contribue beaucoup à la manière dure , dont les Indiens sont traités. Le Mogol envoyé dans ces terres un Officier , qui a le titre de Gouverneur & de General de

l'armée. Celuy-cy nomme des Sous - gouverneurs ou Lieutenans pour tous les lieux considérables , afin de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur Gouvernement ne dure que peu de temps , & qu'après trois ou quatre ans ils ont coutume d'être revoquez, ils se pressent fort de s'enrichir. D'autres plus avides encore leur succèdent. Aussi ne peut-on gueres être plus misérables que les Indiens de ces terres. Il n'y a de riches que les Officiers Mores ou les Officiers Gentils qui servent les Rois particuliers de chaque Estat : encore arrive-t'il souvent qu'on les recherche , & qu'on les force à grands coups de charbouc *, de rendre ce qu'ils ont amassé par leurs concussions : de sorte qu'après leur Magistrature

* Gros foüet.

ils se trouvent d'ordinaire aussi
gueux qu'auparavant.

Ces Gouverneurs rendent la
justice sans beaucoup de forma-
litez : celui qui offre le plus d'ar-
gent , gagne presque toujours
la cause ; & par ce moyen les cri-
minels échappent souvent au châ-
timent que méritent les crimes
les plus noirs. Ce qui arrive mes-
me assez communément , c'est
que les deux parties offrant à
l'envy de grandes sommes, les
Mores prennent de deux côtez,
sans donner ni à l'une ni à l'au-
tre la satisfaction qu'elles de-
mandent.

Quelque grande que soit d'ail-
leurs la servitude des Indiens
sous l'Empire du Mogol ; ils ont
la liberté de se conduire selon la
coutume de leurs Castes : ils peu-
vent tenir leurs assemblées , &
souvent elles ne se tiennent que

pour rechercher ceux qui se sont faits Chrétiens, & pour les chasser de la Caste s'ils ne renoncent au Christianisme.

Vous n'ignorez pas, mon Reverend Pere, l'horreur qu'ont les Gentils pour les Européens qu'ils appellent *Pranguis*. Cette horreur loin de diminuer semble augmenter tous les jours, & met un obstacle presque invincible à la propagation de la Foy. Sans cette malheureuse aversion qu'ils ont pour nous, & qui par un artifice de l'Enfer s'étend jusques sur la sainte Loy que nous prêchons, on peut dire que les Indiens ont d'ailleurs de favorables dispositions pour le Christianisme. Ils sont fort sobres & n'excedent jamais dans le boire ni dans le manger : ils naissent avec une horreur naturelle de toute boisson qui enivre :

Ils sont très réservés à l'égard des femmes, du moins à l'extérieur, & on ne leur verra rien faire en public qui soit contre la pudeur ou contre la bienséance. Le respect qu'ils ont pour leur * *Gourou* est infini : ils se prosternent devant luy, & le regardent comme leur pere. On ne voit gueres de nation plus charitable envers les Pauvres. C'est une loy inviolable parmi les Parens de s'assister les uns les autres, & de partager le peu qu'ils ont avec ceux qui sont dans le besoin. Ces Peuples sont encore fort zélés pour leurs Pagodes ; & un artisan qui ne gagnera que dix * *fans* par mois, en donnera quelquefois deux à l'Idole. Ils sont outre cela fort modérez, & rien ne les scandalise tant que l'em-

* C'est le nom que les Indiens donnent à leur Docteur.

* Piece de Monnoye qui vaut environ cinq sols.

portement & la précipitation. Il est certain qu'avec de si bonnes dispositions plusieurs se feroient Chrestiens, sans la crainte qu'ils ont d'être chassés de leur Caste : C'est-là un de ces obstacles qui paroist presque sans remède, & qu'il n'y a que Dieu qui puisse lever par un de ces ressorts extraordinaires que nous ne connoissons pas. Un homme chassé de sa Caste n'a plus d'asile ni de ressource : ses Parens ne peuvent plus communiquer avec luy, pas même luy donner du feu : s'il a des enfans il ne peut trouver aucun parti pour les marier. Il faut qu'il meure de faim, ou qu'il entre dans la Caste des *Parias*, ce qui parmi les Indiens est le comble de l'infamie.

Voilà cependant l'épreuve par où doivent passer nos Chrestiens. Malgré cela on en voit

plusieurs qui souffrent un abandon si affreux avec une fermeté heroïque. Vous pouvez croire que dans ces tristes occasions un Missionnaire ne manque pas de partager avec eux le peu qu'il peut avoir , & c'est souvent ce qui luy fait souhaiter de recevoir des secours plus abondans des personnes charitables d'Europe.

Il faut maintenant vous donner quelque idée de la Religion des Indiens. On ne peut douter que ces Peuples ne soient véritablement Idolâtres, puisqu'ils adorent des Dieux étrangers. Cependant il me paroît évident par quelques-uns de leurs livres, qu'ils ont eu autrefois des connoissances assez distinctes du vray Dieu ; c'est ce qu'il est aisé de voir à la tête du livre appelé *Panjangan*, dont voicy les paroles que j'ay traduites mot pour

mot. J'adore cet Estre qui n'est sujet ni au changement ni à l'inquiétude ; cet Estre dont la nature est indivisible ; cet Estre dont la simplicité n'admet aucune composition de qualitez ; cet Estre qui est l'origine & la cause de tous les Estres, & qui les surpasse tous en excellence ; cet Estre qui est le soutien de l'univers, & qui est la source de la triple puissance. Mais ces expressions si belles sont mêlées dans la suite d'une infinité d'extravagances, qu'il seroit trop long de vous rapporter.

Il est aisé de conjecturer de ce que je viens de dire, que les Poètes du Païs ont par leurs fictions effacé peu à peu de l'esprit de ces Peuples les traits de la Divinité. La plupart des livres Indiens sont des ouvrages de poésie, pour lesquels ils sont fort passionnez, & c'est de là sans

16 *Lettres de quelques*
doute que leur Idolâtrie tire
son origine.

Je ne doute pas non plus que les
noms de leurs faux Dieux com-
me *Chiven*, *Ramen*, *Vichnou* &
d'autres semblables, ne soient
les noms de quelques anciens
Rois, que la flatterie des Indiens,
& sur tout des Brames, a divi-
nisez, pour ainsi dire, ou par une
Apotheose, ou par des poèmes
composez en leur honneur : ces
ouvrages ont été pris dans la
suite pour des regles de leur foy,
& ont effacé de leurs esprits
la veritable idée de la Divinité.
Les plus anciens livres, qui con-
tenoient une doctrine plus pure,
étant écrits dans une langue fort
ancienne, ont été négligez peu
à peu, & l'usage de cette langue
s'est entierement aboli. Cela est
certain à l'égard du livre de la
Religion appelé *Vedam*, que les

Scavans du Païs n'entendent plus : ils se contentent de le lire, & d'en apprendre quelques endroits par cœur, qu'ils prononcent d'une façon mystérieuse, pour imposer plus facilement au Peuple.

Ce que je viens de dire sur l'origine de l'Idolatrie Indienne, se confirme par un exemple assez recent. Il y a environ cinquante ans que mourut le Roy de *Trichrapali*. Ce Prince faisoit de grandes largesses aux Brames, nation la plus flateuse qu'on voye. Les Brames par reconnaissance, ou pour exciter les autres Rois à imiter l'exemple de celuy-cy, luy ont basti un Temple, & ont érigé des autels où l'on sacrifie à ce nouveau Dieu. Il ne faut pas douter que dans quelques années on n'oublie le Dieu *Ramen* luy-même,

ou quelque autre fausse Divinité du Païs, pour mettre à sa place le Roy de *Tricherapali*. Il en fera apparemment de ce Prince comme de *Ramen* qu'on compte parmi les anciens Rois, les livres Indiens marquant son âge, le temps, & les circonstances de son Regne.

Outre *Vichnou* & *Chiven* qui sont regardez comme les deux principales Divinitez, & qui partagent nos Indiens en deux sectes différentes, ils admettent encore un nombre presque infini de Divinitez subalternes. *Brama* tient le premier rang parmi celles-cy : selon leur Théologie les Dieux supérieurs l'ont créé dans le temps, en luy donnant des prérogatives singulieres. C'est luy, disent-ils, qui a créé toutes choses, & qui les conserve par un pouvoir spécial que la

Divinité luy a communiqué : c'est luy encore qui a comme l'intendance generale sur toutes les Divinitez inferieures ; mais son Gouvernement doit finir dans un certain temps.

Les Indiens n'observent que les huit principaux rhumbs de vent, qu'ils placent comme nous à l'horison. Or ils prétendent que dans chacun de ces endroits un demi-Dieu a été posté par *Brama*, pour veiller au bien général de l'univers. Dans l'un est le Dieu de la pluie, dans l'autre le Dieu des vents, dans un troisiéme le Dieu du feu, & ainsi des autres qu'ils appellent les huit gardiens. *Divendiren*, qui est comme le premier Ministre de *Brama*, commande immédiatement à ces Dieux inférieurs : le Soleil, la Lune, les plantes sont aussi des Dieux. En un mot ils

comptent jusqu'à trois millions de ces Divinitez subalternes, dont ils rapportent mille fables impertinentes.

Il est vray que dans la conversation plusieurs Sçavans tombent d'accord qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu qui est un pur-esprit : mais ils ajoûtent que *Chiven*, *Vichnou*, & les autres, sont les Ministres de ce Dieu, & que c'est par leur moyen que nous approchons du trône de la Divinité, & que nous en recevons des bienfaits. Néanmoins dans la pratique on ne voit aucun signe qui persuade qu'ils croient un seul Dieu : ce n'est qu'à *Chiven* & à *Vichnou* qu'on bastit des Temples & qu'on fait des sacrifices ; ainsi l'on peut dire qu'on ne sçait gueres ce que croient ces prétendus Sçavans, qui sont en effet de veritables ignorans.

La Metempsychose est une opinion commune dans toute l'Inde, & il est difficile de défabuser les esprits sur cet article, car rien n'est plus souvent répété dans leurs livres. A la vérité ils croient un Paradis, mais ils font consister sa félicité dans les plaisirs sensuels, bien qu'ils se servent des termes d'union avec Dieu, de vision de Dieu, & d'autres semblables qu'emploie nôtre Theologie, pour exprimer la félicité des Saints. Ils croient aussi un Enfer, mais ils ne peuvent se persuader qu'il dure éternellement. Tous les livres que j'ay vûs supposent l'immortalité de l'ame ; je ne voudrois pas pourtant garantir que ce soit l'opinion de plusieurs sectes, non plus que de plusieurs Brames. Mais au fonds ils ont des idées si peu nettes sur toutes ces cho-

22 *Lettres de quelques*
ses, qu'il n'est pas aisé de bien
démêler ce qu'il pensent.

Pour ce qui est de leur morale,
voicy ce que j'en ay appris. Ils
admettent cinq pechez qu'ils re-
gardent comme les plus énor-
mes : le Bramicide, ou tuer un
Brame, l'yvrognerie, l'adultere
commis avec la femme de son
Gourou ; le vol, quand la ma-
tiere est considerable, & la fré-
quentation de ceux qui ont com-
mis quelqu'un de ces pechez. Ils
ont aussi des pechez capitaux,
mais ils n'en comptent que cinq ;
sçavoir, la luxure, la colere,
l'orgueil, l'avarice, & l'envie ou
la haine. Ils ne condamnent pas
la Polygamie, bien qu'elle soit
plus rare parmi eux que parmi
les Mores ; mais ils ont horreur
d'une coustume aussi monstrueu-
se que bizarre, qui regne dans le
Malleamen. Les femmes de ce

païs peuvent épouser autant de maris qu'elles veulent, & elles obligent chacun d'eux à leur fournir les diverses choses dont elles ont besoin : l'un des habits, l'autre du ris, & ainsi du reste.

En recompense on voit parmi nos Gentils une autre coutume, qui n'est gueres moins monstrueuse. Les Prêtres des Idoles ont accoutumé de chercher tous les ans une Epouse à leurs Dieux : quand ils voyent une femme à leur gré, soit qu'elle soit mariée, soit qu'elle soit libre, ils l'enlèvent ou la font venir adroitement dans la Pagode ; & là ils font la cérémonie du mariage. On assure qu'ils en abusent ensuite : ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit respectée du Peuple comme l'Epouse d'un Dieu.

C'est encore un usage dans plusieurs Castes sur tout dans les plus

distinguées , de marier leurs enfans dez l'âge le plus tendre. Le jeune mari attache au col de celle qui luy est destinée, un petit bijou qu'on appelle *tali*, qui distingue les femmes mariées de celles qui ne le sont pas : & dez-lors le mariage est conclu. Si le mari vient à mourir avant que le mariage ait pû être consommé, on ôte le *tali* à la jeune veuve, & il ne luy est plus permis de se remarier : comme rien n'est plus méprisable selon l'idée des Indiens que cet état de viduité, c'est en partie pour n'avoir pas à soutenir ce mépris, qu'elles se brûloient autrefois avec le corps de leur mari : c'est ce qu'elles ne manquoient pas de faire avant que les Mores se fussent rendus Maîtres du Païs, & que les Européens occupassent les costes : mais à présent on voit peu d'exemples

d'exemples d'une coustume si barbare. Cette loy injuste ne regarde point les hommes, car un second mariage ne les deshonne ni eux, ni leur Caste.

Une des maximes de morale qui regne encore davantage parmi les Indiens idolâtres, c'est que pour estre heureux, il faut enrichir les Brames, & qu'il n'y a gueres de moyen plus efficace d'effacer ses péchez que de leur faire l'aumosne. Comme ces Brames sont les auteurs de la pluspart des livres, ils y ont insinué cette maxime presque à toutes les pages. J'ay connu plusieurs Gentils qui se sont presque ruinez pour avoir la gloire de marier un Brame; la dépense de cette cérémonie étant fort grande parmi ceux qui sont de bonne Caste.

Et voilà la source principale
B

de la haine qu'ils portent aux Prédicateurs de l'Évangile : la libéralité des Peuples diminuant à mesure que s'étend le Christianisme , ils ne cessent de nous persécuter , ou par eux-mêmes quand ils ont quelque autorité , ou par les Mores qu'ils animent contre nous. Il n'a pas tenu à eux que je ne fusse battu cruellement de plusieurs coups de *Chabouc* * , & chassé d'une Eglise que j'avois auprès d'une grande Ville appelée *Tarkolan*. Voicy comment la chose se passa.

Un jeune Brame vint me demander l'aumône ; & comme il m'assura qu'il n'avoit ni pere ni mere , & que si je voulois l'entretenir , il demeureroit volontiers avec moy , je le garday afin de l'élever dans nostre sainte Reli-

* Espece de grand fouet que les Indiens nomment *Chabouc*.

gion, & d'en faire un Catechiste. Les Brames de *Tarkolan* ayant scû que l'enfant estoit dans ma maison, & se doutant de mon dessein, s'assemblerent & resolurent ma perte. Sur le champ ils vont chez le Gouverneur de la Province, & m'accusent d'avoir enlevé le jeune Brame, & de l'avoir fait manger avec moy: ce qui étoit, ajoûtoient-ils, le dernier affront pour eux & pour leur Caste. Là-dessus le Gouverneur me fait saisir par ses Gardes, qui après m'avoir traité avec beaucoup d'inhumanité, me conduisirent en sa présence. Les accusations & les plaintes des Brames recommencerent en une langue que je n'entendois pas, (car c'étoit la langue More) & je fus d'abord condamné à recevoir plusieurs coups de Chabouc, sans qu'il me fust per-

mis de rien dire pour ma défense. On se dispoſoit déjà à me donner le premier coup , lorsqu'un Gentil me voyant preſt de ſubir un chaſtiment auquel je n'aurois pas la force de réſiſter, fut ſi touché de compaſſion, qu'il ſe jetta aux pieds du Gouverneur en luy remontrant qu'infailliblement je mourrois dans ce ſupplice. Le More ſe laiffa attendre, & me fit demander ſous main quelque argent. Comme je n'avois rien à luy donner , il ne pouſſa pas plus loin les choſes , & me renvoya.

Cependant les Brames , pour purifier le jeune homme de leur Caſte de la ſouillure , qu'il avoit, diſoient-ils, cōtractée, en demeurant avec un *Prangui*, firent la cérémonie ſuivante, qu'ils appellent purification. Ils couperent

la ligne * au jeune homme , le firent jeufner trois jours, le frotterent à plusieurs reprises avec de la fiente de Vache , & l'ayant lavé cent neuf fois , ils luy mirent une nouvelle ligne, & le firent manger avec eux dans un repas de cérémonie.

C'est là , mon Reverend Pere , un des moindres traits de la malice des Brames , & de l'aversion qu'ils ont pour nous. Ils n'épargnent rien pour nous rendre odieux dans le païs. S'il ne tombe point de pluye , c'est à nous qu'il faut s'en prendre ; si l'on est affligé de quelque calamité publique , c'est nostre doctrine injurieuse à leurs Dieux qui attire ces malheurs. Tels sont les bruits qu'ils ont soin de répandre , & l'on ne ſçauroit dire jusqu'où va l'ascendant qu'ils ont pris ſur

* Cordon qui eſt la marque de Nobleſſe.

30 *Lettres de quelques*
l'esprit du Peuple, & combien
ils abusent de sa crédulité.

C'est pour cette raison qu'ils ont introduit l'astrologie judiciaire, cet art ridicule, qui fait dépendre le bonheur ou le malheur des hommes, le bon ou le mauvais succès de leurs affaires, de la conjonction des Planètes, du mouvement des Astres, & du vol des oiseaux. Par là ils se sont rendus comme les arbitres des bons & des mauvais jours, on les consulte comme des Oracles, & ils vendent bien cher leurs réponses. J'ay souvent rencontré dans mes voyages plusieurs de ces Indiens crédules, qui retournoient sur leurs pas, parce qu'ils avoient trouvé en chemin quelque oiseau de mauvais augure. J'en ay vû d'autres qui à la veille d'un voyage qu'ils estoient obligez de faire, alloient le soir

coucher hors de la ville, pour n'en pas sortir dans un jour peu favorable.

Les obstacles que nous trouvons du costé des Brames à la prédication de l'Evangile nous affligeroient moins, s'il y avoit espérance de les convertir : mais c'est une chose moralement impossible selon le cours ordinaire de la Providence. Il n'y a gueres de nation plus orgueilleuse, plus rebelle à la verité, ni plus entestée de ses superstitions & de sa noblesse. Pour comble de malheur, ils sont répandus par tout, principalement dans les Cours des Princes, où ils remplissent les premiers emplois, & où la plus grande partie des affaires passent par leurs mains.

Comme ils sont les dépositaires des sciences, peut-être ne ferez-vous pas fâché de sçavoir l'idée

qu'on doit avoir de leur capacité, ou pour mieux dire, de leur ignorance. A la verité j'ay lieu de croire qu'anciennement les sciences ont fleuri parmi eux : nous y voyons encore des traces de la philosophie de Pythagore & de Démocrite, & j'en ay entre-tenu qui parlent des atômes selon l'opinion de ce dernier. Neanmoins on peut dire que leur ignorance est extrême. Ils expliquent le principe de chaque chose par des fables ridicules, sans pouvoir apporter aucune raison physique des effets de la nature. Ce que j'ay vû de plus raisonnable dans un cahier de leur Philosophie, c'est une espece de démonstration qu'on y employe pour prouver l'existence de Dieu par les choses visibles. Mais après en avoir conclu l'existence d'un premier Estre, ils en font une pein-

ture extravagante , en luy donnant une forme & des qualitez qui ne peuvent luy convenir. Au reste s'il se trouve quelque chose de bon dans leurs livres , il y en a peu parmi les Indiens qui s'appliquent à les lire , ou qui en comprennent le sens.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier qu'ils nous représentent comme un siecle d'or , a duré , disent-ils , dix-sept cens vingt & huit mille ans. C'est alors que fut formé le Dieu Brahma, & que prit naissance la Caste des Brame qui en descendent. Les hommes étoient d'une taille Gigantesque , leurs mœurs étoient fort innocentes , ils étoient exempts de maladie , & vivoient jusqu'à quatre cens ans.

Dans le second âge qui a duré douze cens quatrevingtseize mille ans, sont nez les *Rajis* ou *Kcha-*

34 *Lettres de quelques*
trys, Caste noble, mais inférieure
à celle des Brame. Le vice com-
mença alors à se glisser dans le
monde : les hommes vivoient
jusqu'à trois cens ans ; leur taille
n'étoit pas si grande que dans le
premier âge.

A celuy-cy a succédé un troi-
sième âge , qui a duré huit mil-
lions soixante & quatre mille
ans : le vice augmenta beaucoup,
& la vertu commença à disparoi-
stre , aussi n'y vécut-on que deux
cens ans.

Enfin suivit le dernier âge, qui
est celuy où nous vivons, & où la
vie de l'homme est diminuée des
trois quarts : c'est dans cet âge
que le vice a pris la place de la
vertu presque bannie du monde.
Ils prétendent qu'ils s'en est déjà
écoulé quatre millions vingt-
sept mille cens quatre - vingt
quinze ans. Ce qu'il y a de plus ri-

dicule , c'est que leurs livres déterminent la durée de cet âge, & marquent le temps où le monde doit finir. Voilà, mon Reverend Pere , une partie des rêveries en quoy consiste la science des Brames , & qu'ils débitent fort sérieusement aux Peuples.

Je ne sçache pas qu'ils aient aucune connoissance des Mathématiques , si l'on en excepte l'Arithmétique dans laquelle ils sont assez versez , mais ce n'est que dans ce qui regarde la pratique. Ils apprennent l'art de compter dès leur plus tendre jeunesse ; & sans se servir de la plume, ils font, par la seule force de l'imagination , toutes sortes de comptes sur les doigts. Je croy pourtant qu'ils ont quelque méthode mécanique qui leur sert de règle pour cette maniere de calculer.

Au regard de l'Astronomie, il est probable qu'elle a été en usage parmi nos Indiens: les Brame ont les tables des anciens Astronomes pour calculer les Eclipses, & ils sçavent mesme s'en servir. Leurs prédictions sont assez justes aux minutes près qu'ils semblent ignorer, & dont il n'est point parlé dans leurs livres, qui traitent des Eclipses du Soleil & de la Lune: eux-mesmes quand ils en parlent, ils ne font aucune mention de minutes, mais seulement de *Gari*, de *demi-Gari*, d'un quart & demi-quart de *Gari*. Or un *Gari* est une de leurs heures, mais qui est bien petite en comparaison des nostres: car elle n'est que de vingt-neuf minutes & environ quarante-trois secondes.

Quoy qu'ils sçachent l'usage de ces tables, & qu'ils prédissent

les Eclypses , il ne faut pas croire pour cela qu'ils soient fort habiles dans cette science. Tout consiste dans une pure Méchanique, & dans quelques opérations d'Arithmétique : ils en ignorent tout-à-fait la théorie , & n'ont nulle connoissance des rapports & des liaisons que ces choses ont entre elles. Il y a toujours quelque Brame qui s'applique à comprendre l'usage de ces tables : il l'enseigne ensuite à ses enfans , & ainsi par une espece de tradition, ces tables ont été transmises des Peres aux enfans , & on a conservé l'usage qu'il en falloit faire. Ils regardent un jour d'Eclypse comme un jour d'indulgence plénier, car ils croient qu'en se lavant ce jour-là dans l'eau de la mer , ils se purifient de tous leurs péchez.

Comme ils n'ont qu'un faux

système du Ciel & des Astres, il n'y a point d'extravagance qu'ils ne disent du mouvement du Soleil & des autres Planettes. Ils tiennent, par exemple, que la Lune est au-dessus du Soleil, & quand on veut leur prouver le contraire par le raisonnement tiré de l'Eclypse de cet Astre, ils s'emportent par la seule raison qu'on contredit leurs principes. Ils croient encore que le Soleil après avoir éclairé nôtre hémisphère, va se cacher durant la nuit derrière une montagne. Ils admettent neuf Planettes en supposant que les nœuds ascendant & descendant sont des Planettes réelles, qu'ils nomment pour cela *Ragou* & *Kedou*. De plus ils ne peuvent se persuader que la terre soit ronde, & ils luy donnent je ne sçay quelle figure bizarre.

Il est vray pourtant qu'ils reconnoissent les douze signes du Zodiaque , & que dans leur langue ils leur donnent les mesmes noms que nous leur donnons : mais la maniere dont ils divisent & le Zodiaque & les Signes qui le composent , mérite d'estre rapportée. Ils divisent la partie du Ciel qui répond au Zodiaque en vingt-sept constellations : chacune de ces constellations est composée d'un certain nombre d'étoiles qu'ils désignent , comme nous, par le nom d'un animal, ou d'une autre chose inanimée. Ils composent ces constellations du débris de nos signes , & de quelques autres étoiles qui leur sont voisines. La premiere de leurs constellations commence au signe du Belier & renferme une ou deux de ses étoiles avec quelque autre du voisinage : &

ils l'appellent *Achoüini*, qui veut dire en leur langue, cheval, parce qu'ils croient y voir la figure d'un cheval. La seconde se prend ensuite en montant vers le signe du Taureau, & s'appelle *Barany*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la figure d'un Eléphant, & ainsi des autres.

Chaque Signe renferme deux de ces constellations, & la quatrième partie d'une autre: ce qui fait justement vingt-sept constellations dans toute l'étendue du Zodiaque ou des douze Signes. Ils sousdivisent chacune desdites constellations en quatre parties égales, dont chacune est désignée par un mot d'une seule syllabe; & par conséquent toute la constellation est appelée d'un mot bizarre de quatre Syllabes qui ne signifie rien, & qui exprime seulement les quatre parties égales.

Ils divisent encore chaque Signe en neuf quarts de constellation qui sont autant de degrez à leur mode , & qui en valent trois des nostres, & vingt minutes de plus. Enfin selon ces mesmes principes , ils divisent tout le Zodiaque en cent huit de leurs degrez. De sorte que quand ils veulent marquer le lieu du Soleil , ils nomment premierement le Signe, ensuite la constellation, & enfin le degré ou la partie de la constellation à laquelle répond le Soleil: si c'est la premiere partie, ils mettent la premiere syllabe ; si c'est la seconde, ils y mettent la seconde syllabe ; & ainsi du reste.

Je ne puis vous donner une meilleure idée de la science de ces Bramez si respectez des Indiens , & si ennemis des Prédicateurs de l'Evangile. Malgré leurs

efforts le Christianisme fait tous les jours de nouveaux progres. Nous avons actuellement quatre Missionnaires qui travaillent avec zele à la conversion de ce grand Peuple. Je faisois le cinquième : mais j'ay été obligé de venir passer quelques mois à Pondichery, pour y rétablir ma santé extrêmement affoiblie par le genre de vie si extraordinaire, qu'on est cōtraint de mener dans les terres. J'ay demeuré trois ans à *Tarkolan* ville assez considérable : je ne puis vous dire toutes les contradictions que j'ay eu à y essuier, soit de la part des Indiens, qui malgré mes précautions, me prenoient toujours pour un *Prangui* ; soit de la part des Mores, dont le camp n'étoit éloigné que d'une demi-journée de mon Eglise.

Le Pere Mauduit est le plus ancien & le superieur des Missionnaires de Carnate. Depuis qu'il est dans cette Mission, les Brames & les Mores ne l'ont gueres laissé en repos: ils l'ont souvent emprisonné & battu d'une maniere cruelle, ils l'ont insulté dans ses voyages, il luy ont enlevé ses petits meubles, & pillé plusieurs fois son Eglise: mais son courage & son intrépidité l'ont mis au-dessus de toutes ces épreuves: Il a baptisé & baptisé encore tous les jours un grand nombre d'Infideles.

Le Pere de la Fontaine a travaillé dans le commencement avec beaucoup de succez, & a conféré le Baptême à un grand nombre d'Idolastres: mais dans la suite le bruit que firent courir les Brames, qu'il étoit de

la caste des *Pranguis*, luy suscita bien des contradictions dont il s'est tiré par sa patience & par sa sagesse. Il s'est depuis avancé dans les terres du côté de l'Oüest, où la foy commence à faire de grands progres.

Le Pere le Gac après s'estre consacré quelque temps à la Mission de Maduré, est allé joindre le Pere de la Fontaine. A peine étoit-il entré dans le Carnate, que les Mores le mirent en prison, où il eut beaucoup à souffrir pendant un mois : il en a toujours été persécuté depuis ce temps-là ; sa fermeté naturelle, & son zele ardent pour la conversion des ames, luy font dévorer toutes ces difficultez, & je ne doute point qu'il ne fasse de grands fruits dans cette nouvelle Mission.

Enfin le P. Petit se trouve dans un poste où il est un peu moins exposé à la fureur des Gentils & des Mores, quoy qu'il ne laisse pas d'éprouver de temps en temps des contradictions de la part des uns & des autres. Son Eglise est, de tout le Carnate, celle qui a un plus grand nombre de Chrestiens, qu'il a presque tous baptisés.

Tel est l'estat de cette Chrestienté qui seroit encore plus nombreuse, si chaque Missionnaire avoit un plus grand nombre de Catéchistes : Il en couste si peu pour leur entretien, & leur secours est si important pour l'avancement de la Religion, que je me flatte qu'on contribuera volontiers à une si sainte œuvre. C'est sur tout à vos prieres que je recommande nos Eglises,

46 *Lettres de quelques*
en vous assurant du respect & de
l'attachement avec lequel je
suis,

MON REVEREND PERE,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant
serviteur en N. S.

DE LA LANE Missionnaire de
la Compagnie de J E S U S.





L E T T R E
D U

P E R E F A U R E

Missionnaire de la Compagnie de J E S U S.

*Au Pere de la Boësse de la mesme
Compagnie.*

A la sortie du Détroit de Malaca dans le
Golfe de Bengale , à bord de Lys-
Brillac , le 17. Janvier 1711.



ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Je suis parti de France dans
le dessein d'aller à la Chine , où

j'estois destiné par mes Supérieurs ; & vous n'ignorez pas l'attrait particulier que j'avois pour cette Mission. Je me vois maintenant comme fixé dans les Indes Orientales , m'estant engagé de travailler à la conversion d'un nouveau Peuple, qui habite un assez grand nombre d'Isles dans le Golfe de Bengale , où on n'a pû encore porter la lumiere de l'Evangile. Ce changement vous surprendra , & peut-estre ne ferez-vous pas fasché de sçavoir ce qui a donné lieu à cette nouvelle entreprise.

Ce fut le cinquième de Novembre 1708. que je m'embarquay avec le Pere Cazalets, sur l'Aurore Fregate du Roy commandée par M. de la Rigaudiere, Officier d'un vray merite, & qui nous a comblé d'honneftetez

tetez. Il en avoit déjà usé de la mesme maniere à l'égard de plusieurs autres Missionnaires de nostre Compagnie qu'il a passé aux Indes, & nous ne sçaurions trop luy en marquer nostre reconnoissance

Nostre Bastiment estoit destiné à porter des ordres de la Cour d'Espagne en divers endroits de l'Amerique. Nous allasmes d'abord à Carthagene, & ensuite à la Vera-Cruz. De là nous continuasmes nostre voyage par terre jusqu'à Mexico, où nous nous joignismes à plusieurs autres Missionnaires, qui estoient sur le point de partir pour les Philippines.

Nous mismes à la voile le 30. de Mars 1709. au nombre de vingt & trois Jesuites, & le 11. de Juin de la mesme année nous découvrimes les Isles Marianes

consacrées par le sang de plusieurs de nos Martyrs, dont le plus illustre a esté le venerable Pere Diego Luiz de Sanvitores Fondateur de cette Mission. Nous n'y fîmes de séjour qu'autant qu'il estoit necessaire pour y prendre quelques rafraischissemens ; mais nous n'en sortîmes pas un pareil nombre de Jesuites : on y en laissa six dont on avoit un extrême besoin pour le soulagement des anciens Missionnaires, la plupart cassez de vieillesse, & hors d'estat de vacquer aux fonctions de leur ministère.

Après avoir quitté les Isles Marianes, il ne nous restoit plus que trois cens lieuës à faire pour arriver aux Philippines. Les calmes qui nous prirent sur la fin de nostre navigation, determinerent les Officiers & les Pilotes

à gagner le port de *Palapa*, où ils avoient dessein de rester jusqu'au commencement de la mousson. C'est ce qui nous obligea de sortir du Vaisseau pour entrer dans de petits Bastimens, sur lesquels nous pouvions ranger la terre de fort près, & poursuivre nostre voyage à couvert du vent:

Les Philippines nomment ces Bastimens, *Caracoas*. C'est une espece de petite Galere à rames & à voiles, ayant sur les costez deux aisles faites de grosses cannes pour rompre les vagues de la mer, & pour se soutenir sur l'eau. Triste & périlleuse maniere de voguer, où durant trois semaines nous courusmes plus de risque de périr, que nous n'avions fait en sept mois de temps que nous mîmes à traverser les vastes mers du Nord & du Sud.

Car des trois *Caracoas*, sur lesquelles on avoit distribué toute la troupe des Missionnaires, la plus grande fit naufrage, & sept Jésuites qui y estoient, auroient esté engloutis dans les eaux, sans les soins empressez que se donnerent les Indiens pour les sauver à la nage.

Les deux autres *Caracoas* dans l'une desquelles je me trouvois, ne furent pas épargnées de la tempeste. De sorte que ne pouvant plus résister à la fureur du vent, ni nous soutenir contre la violence du flot, nos Pilotes firent vent arriere, & mirent nostre cap sur un port que nous gagnâmes heureusement.

Nous continuâmes nôtre route par terre jusqu'à *Carité* petite Ville éloignée de trois lieues de Manille. Nous eûmes la consolation de passer par plu-

seurs Paroisses de cette nouvelle Chrestienté qui me paroist la plus florissante de toute l'Inde. J'admiray plus d'une fois la ferveur de ces Peuples nouvellement convertis à la Foy, & la docilité avec laquelle ils obéissent à la voix de leurs Pasteurs. La jeunesse de l'un & de l'autre sexe se rend constamment deux ou trois fois par jour à l'Eglise, pour s'instruire des principes de la Religion, & pour y chanter les loüanges de Dieu. Les chefs de famille se gouvernent dans leur domestique par les avis des Missionnaires, & delà vient qu'on ne voit gueres de differends parmi eux, ou, s'il en survient quelqu'un, il se termine toujours sans procez, & pour l'ordinaire à la satisfaction des deux parties. Presque tous ces Insulaires sont partagez en huit

54 *Lettres de quelques*
cens Paroisses que gouvernent
différens Missionnaires, dont les
travaux sont bien récompensez
par les grands exemples de vertu
que donnent leurs Néophytes.

Quand je pense à l'état florissant de cette Mission, je le regarde comme l'effet du zèle & de la piété des Rois d'Espagne, qui, en conquérant ces Isles, ont bien plus envisagé les intérêts de la Religion que leurs intérêts propres : Si toutefois les intérêts d'un Prince Chrestien peuvent se séparer de ceux de la Religion.

Je l'attribuë ensuite au mérite personnel des Ecclesiastiques & des Religieux, qui ont cultivé jusqu'à présent, & qui cultivent encore cette portion de l'héritage de JESUS - CHRIST : car toutes les Communautéz qui sont à Manille, ont un soin

particulier de ne fournir à cette Mission que d'excellens Sujets , dont le zèle a toujours esté soutenu par une conduite si réguliere , qu'elle a mérité à un fort grand nombre la glorieuse réputation de Saint , & le précieux surnom d'Apostre.

Enfin il me semble que ce qui a le plus contribué au bien de l'Eglise des Philippines , c'est le partage qu'on y a fait de toutes ces Isles entre les Prestres Séculiers & Réguliers , en sorte que les uns se trouvent les seuls Pasteurs d'une Province , sans que les autres y aient aucune part. De-là naist une paix inaltérable entre tous les ouvriers Evangéliques , qui loin des disputes & des contestations, s'occupent uniquement de la sanctification des ames qui leur ont esté confiées; & qui sont aussi unis les uns avec

56 *Lettres de quelques*
les autres , que s'il estoient tous
du mesme Ordre.

Rien ne m'a plus touché à
Manille que le courage extraor-
dinaire qu'a fait paroistre M.
l'Abbé de Sidoti , qui vient de
pénétrer heureusement dans le
Japon , pour y prescher l'Evan-
gile. Les circonstances d'une ac-
tion si généreuse sont trop édi-
fiantes , pour ne vous en pas fai-
re le détail.

Il y a quelques années que ce
digne Ecclesiastique partit de
Rome , qui est le lieu de sa nais-
sance , pour se rendre à Manille,
d'où il esperoit passer plus aisé-
ment dans l'Empire du Japon.
Il demeura deux ans aux Philip-
pines dans l'exercice continuel
de toutes les vertus d'un hom-
me vraiment apostolique.

Aidé de la protection de M. le
Gouverneur de Manille , il se fit

construire un vaisseau des amosnes qu'il avoit ramassées, & par-là il se trouva en estat d'exécuter son entreprise.

Ce fut au mois d'Aoust de l'année 1709. qu'il partit de Manille avec D. Miguel de Eloraga Capitaine fort expérimenté, qui s'estoit offert de le conduire ; & il arriva à la vûe du Japon le 9. d'Octobre. Ils approcherent des terres le plus près qu'ils pûrent. Ayant appercû une barque de pescheurs, ils furent d'avis d'envoyer quelqu'un dans la chaloupe pour prendre langue. On se servit pour cela d'un Japonois Gentil qui accompagnoit M. de Sidoti, & qui avoit promis à M. le Gouverneur d'entrer avec le Missionnaire dans le Japon, & de le tenir caché, s'il en estoit besoin. Le Japonois ayant abordé la barque des pescheurs, leur

parla quelque temps , mais il fut tellement intimidé de leur réponse, qu'il ne voulut jamais permettre aux Espagnols de s'approcher plus près des pêcheurs, quoy que ceux-ci témoignassent par divers signes qu'il n'y avoit rien à craindre.

Le Japonois estant retourné au vaisseau , M. de Sidoti l'interrogea en présence des Officiers Espagnols. Toute sa réponse fut qu'ils ne pourroient entrer dans le Japon , sans s'exposer à un danger manifeste d'estre découverts ; qu'ils n'auroient pas plustost mis pied à terre , qu'on se saisiroit d'eux pour les mener devant l'Empereur ; & que ce Prince estant cruel & sanguinaire , les feroit expirer sur le champ dans les plus affreux supplices.

Le trouble qui parut sur son

visage , & quelques paroles qui luy échapperent , firent juger qu'il avoit communiqué aux pêcheurs Japonois le dessein de M. de Sidoti : Sur quoy cet Abbé se retira à l'écart , pour prier le Seigneur de luy inspirer le parti qu'il avoit à prendre. Il récita son office avec beaucoup de tranquillité , & fit ensuite sa méditation.

Sur les cinq heures du soir , ses prieres finies , il vint trouver le Capitaine , pour luy faire part de sa dernière résolution. L'heureux moment est venu , « Monsieur, luy dit-il , après le- « quel je soupire depuis tant « d'années : nous voilà aux por- « tes du Japon ; il est temps de « disposer toutes choses pour me « mettre dans une terre si dési- « rée : vous avez eu la généro- « sité de me conduire à travers «

» une mer qui vous estoit incon-
» nuë, & que tant de naufrages
» ont renduë fameuse ; daignez
» achever vostre ouvrage , lais-
» sez - moy seul au milieu d'un
» peuple , qui à la verité est en-
» nemi du nom Chrestien , mais
» que j'espere soumettre au
» joug de l'Evangile : je m'ap-
» puye , non sur mes propres for-
» ces , mais sur la grace toute-
» puissante de JESUS - CHRIST ,
» & sur la protection de tant de
» Martyrs , qui dans le siècle
» passé verserent leur sang pour
» la deffense de son nom.

Quoy que D. Eloriaga fust
très-disposé à seconder les vœux
de M. l'Abbé de Sidoti , il ne
laissa pas de luy représenter ,
qu'il jugeoit plus à propos de
différer le débarquement de
quelques jours ; qu'il estoit pro-
bable que son dessein estoit con-

nu de ces pefcheurs , avec qui le Japonois Gentil s'eftoit entretenu ; qu'ils ne manqueroient pas de l'observer , afin de fe faifir de fa perfonne , auffi - toft qu'il auroit mis le pied fur les terres du Japon ; qu'enfin on ne couroit aucun rifque de chercher un autre parage , où il feroit plus sûr pour luy de débarquer.

Toutes ces raifons ne firent aucune impreflion fur l'efprit de M. de Sidoti : il répondit au Capitaine que le vent eftant favorable , il falloit en profiter ; que plus on differeroit , plus on l'exposeroit à eftre découvert ; que fon parti eftoit pris , & qu'il le conjuroit de ne point mettre d'obftacle à l'œuvre de Dieu. Le Capitaine fe rendit aux inflances du Miffionnaire , & fit difpofer toutes chofes pour le

62 *Lettres de quelques*
mettre à terre durant l'obscurité de la nuit.

Cependant M. l'Abbé de Siodoti écrivit plusieurs lettres : il récita le Chapellet avec tous les gens de l'équipage, selon la coutume qu s'observe dans les Vaisseaux Espagnols : il leur fit ensuite une courte exhortation, à la fin de laquelle il demanda publiquement pardon à tous les assistans, des mauvais exemples qu'il avoit pû leur donner, & en particulier aux enfans, de ne les avoir pas instruits avec assez de soin des principes de la doctrine Chrestienne. Enfin il baisa les pieds des Officiers, des Soldats, & des Esclaves qui se trouverent dans le vaisseau.

Il estoit près de minuit, lorsqu'il descendit dans la chaloupe avec le Capitaine & sept autres Espagnols qui voulurent

l'accompagner. Il fut en oraison durant tout le trajet : enfin il gagna la terre avec assez de peine, parce que la rive, où il luy fallut aborder, estoit fort escarpée.

Aussi-tost qu'il fut sorti de la chaloupe, il se prosterna pour baiser la terre, & pour remercier Dieu de la grace qu'il luy avoit faite, de surmonter toutes les difficultez qui s'opposoient à son entrée dans le Japon. Ceux qui l'accompagnoient, voulurent le suivre un peu avant dans les terres. D. Carlos de Bonio qui estoit du nombre, & à qui on avoit confié le paquet de M. l'Abbé de Sidoti, eut la curiosité de voir ce qui y estoit contenu : il l'ouvrit, & il y trouva pour tout meuble une chapelle, une boëte qui renfermoit les saintes Huiles, uu Bréviaire,

l'Imitation de JESUS - CHRIST, deux Grammaires Japonnoises, quelques autres livres de piété, un Crucifix du Pere Michel Mastrilly Jesuite, un portrait de la sainte Vierge, & diverses Estampes de Saints.

Après avoir marché quelque-temps ensemble, il fallut se séparer. Ce fut avec bien de la peine que D. Eloriaga obligea M. l'Abbé de Sidoti à recevoir par aumône quelques pieces d'or, dont il pourroit avoir besoin pour engager les Japonnois à luy estre favorables. Tandis qu'il avançoit dans les terres, les Espagnols regagnerent le rivage, & entrèrent dans leur chaloupe. Ils ne joignirent leur vaisseau que vers les huit heures du matin; & après avoir couru quelques risques sur des pointes de rochers & sur des bancs de

Missionnaires de la C. de F. 65
sable, ils arriverent enfin à Manille le 18. d'Octobre.

Le mesme Capitaine D. Elogriaga partit le mois passé avec le P. Sicardi, & un autre Missionnaire Jesuite, pour aller découvrir les Isles de *los Palaos*, qu'on appelle autrement les nouvelles Philippines. Le Pere Serrano avec plusieurs autres Jesuites, se dispose à suivre ces deux Missionnaires, pour travailler avec eux à la conversion d'un grand peuple, qui habite ces Isles nouvellement découvertes.

Je me flattois en arrivant à Manille, de me voir bien-tost à la Chine, où j'aspirois depuis si long-temps, & dont nous n'estions esloignez que de deux cens cinquante lieues. Quelques obstacles qui survinrent, me déterminerent à prendre ma rou-

te par les Indes Orientales, & à profiter de la commodité d'un vaisseau, qui faisoit voile vers la coste de Coromandel. Je me séparay du P. Cazalets, qui de son costé prit des mesures avec le P. Nyel, pour s'embarquer sur les premiers vaisseaux qui iroient de Manille à la Chine.

En prenant ce parti, je m'engageois à faire encore plus de seize cens lieües ; mais j'estois soustenu par l'espérance que mon voyage seroit terminé en moins d'un an. Il se termina en effet bien plustost & d'une autre maniere que je n'esperois : car peu après mon arrivée aux Indes, je pris de nouveaux engagements avec les Supérieurs de ce pais-là, pour l'exécution du projet qu'on avoit formé depuis long-temps, d'annoncer JESUS - CHRIST aux Infidèles

Missionnaires de la C. de J. 67
qui habitent les Isles de Nico-
bar.

Ces Isles sont situées à l'en-
trée du grand Golfe de Benga-
le , vis-à-vis l'une des embou-
chures du Détroit de Malaca.
Elles s'estendent depuis le sep-
tième degré jusques vers le di-
xième de la latitude Nord. La
principale de ces Isles s'appelle
Nicobar , & elle donne son nom
à toutes les autres , quoy qu'el-
les ayent outre cela un nom par-
ticulier. Comme c'est à celle-là
que vont mouïller les vaisseaux
des Indes , & que les Peuples
qui l'habitent , paroissent plus
traittables que ceux des autres
Isles , nous avons jugé à propos
d'y faire nostre premier établis-
sement.

Voicy ce que j'ay appris de
ces Isles , sur le rapport de ceux
qui en ont quelque connoissan-

ce. L'Isle de *Nicobar* n'est esloignée d'*Achen* que de trente lieues. Son terroir, de mesme que celuy des autres Isles, est assez fertile en diverses sortes de fruits : mais il n'y croist ni bled, ni ris, ni aucune autre sorte de grain ; on s'y nourrit de fruits, de poissons, & de racines fort insipides appellées *Ignames*. Il y a pourtant des poules & des cochons en assez grande quantité : mais ces Insulaires n'en mangent point ; ils les trafiquent, lorsque quelque vaisseau passe, pour du fer, du tabac, & de la toile : ils vendent de la mesme maniere leurs fruits, & leurs Perroquets qui sont fort estimez dans l'Inde, parce qu'il n'y en a point qui parlent si distinctement. On y trouve encore de l'ambre & de l'estain, & c'est à quoy se ter-

minent toutes leurs richesses.

Tout ce que j'ay pû connoître de la Religion des Nicobariens , c'est qu'ils adorent la Lune , & qu'ils craignent fort les Démons , dont ils ont quelque grossiere idée. Ils ne sont point divisez en diverses Castes ou tribus , comme les Peuples de Malabar & de Coromandel. Les Mahométans mesme n'ont pû y pénétrer , bien qu'ils se soient répandus si aisément dans toute l'Inde au grand préjudice du Christianisme. On n'y voit aucun monument public qui soit consacré à un culte religieux. Il y a seulement quelques grottes creusées dans les rochers , pour lesquelles ces Insulaires ont une grande vénération , & où ils n'osent entrer , de peur d'y estre maltraittez du Démon.

Je ne vous diray rien des

mœurs, de la police, & du gouvernement des Nicobarins, car personne n'a pénétré assez avant dans leur païs, pour en estre bien instruit. Si je suis assez heureux pour en estre écouté, & pour leur faire gouter les vérités que je vais leur prescher, j'auray soin de vous informer exactement de tout ce qui les regarde.

Lorsque j'arrivay à Ponticherry, on pensoit sérieusement aux moyens de travailler à la conversion de ces Insulaires. Mais comme on ne vouloit pas ôter à la Mission de *Carnate*, ny à celle de *Maduré*, les ouvriers qui y estoient nécessaires, on attendoit de nouveaux secours pour cette entreprise. L'ayant scû je m'offris aux Supérieurs, je les pressay mesme, & ils se rendirent à mes instances. J'eus donc

le bonheur d'estre choisi avec le P. Bonnet pour mettre la premiere main à une si bonne œuvre, dès qu'il se trouveroit une occasion de passer à ces Isles.

Nous attendions avec impatience que quelques vaisseaux fissent voile vers le détroit de Malaca, lorsque tout à coup on en vit motiiller quatre, dont deux estoient destineez à aller croiser dans ce détroit. Cette petite escadre estoit commandée par M. Raoul, à qui nous fîmes l'ouverture de nostre dessein. Il l'approuva, & nous accorda avec bonté la grace que nous luy demandions, de nous recevoir dans quelqu'un de ses vaisseaux. J'entray en qualité d'Aumosnier dans le Lys - Brillac que commandoit M. du Demaine. M. Raoul voulut avoir le P. Bonnet avec luy dans le Maurepas.

Après deux mois employez en diverses courses qu'il est inutile de rapporter , nous mîmes à la voile pour repasser devant Malaca , & doubler un Cap appelé *Rachado*. Nous serons bientôt à la vûe des Isles de *Nicar*, où j'espère avec la grace du Seigneur , m'employer tout entier à la conversion de ce pauvre Peuple qui m'est échû en partage. Dieu qui a toujours usé envers moy de ses grandes miséricordes , m'inspire une pleine confiance en sa toute-puissante protection : & c'est ce qui me fait envisager sans crainte les périls , que nous allons courir au milieu d'une nation barbare.

Que je serois heureux , mon Reverend Pere , si quand vous recevrez ma lettre , j'avois déjà esté digne de souffrir quelque chose pour JESUS - CHRIST !
Mais

Mais vous me connoissez trop bien , pour n'estre pas persuadé qu'une pareille grace est réservée à d'autres , qui la méritent mieux que moi. Quoiqu'il en soit de mon sort avenir, vous apprendrez l'an prochain de mes nouvelles , ou par mes propres lettres , si je suis encore en vie , ou par les lettres de nos Peres de Pondichery , si je ne suis plus en estat de vous écrire moy - mesme. Je suis avec respect dans l'union de vos saints sacrifices ,

MON REVEREND PERE,

Votre tres-humble & tres-obéissant
serviteur en N. S.

PIERRE FAURE Missionnaire
de la Compagnie de J E S U S.

Voicy ce qu'on a appris depuis le débarquement des deux

D

Missionnaires dans les les Isles de Nicobar. Au retour du détroit de Malaca , les deux vaisseaux passerent par sept degrez de la ligne , à la vûë d'une des Isles que M. du Demaine alla ranger. Il fit aussi-tost équiper sa chaloupe , pour mettre les Peres à bord de cette Isle. La séparation ne se pût faire sans beaucoup de larmes. Tout l'Equipage fut attendri , de voir avec quelle joye les deux Missionnaires alloient se livrer à la merci d'un Peuple féroce , dans des Isles si peu pratiquées , & tout-à-fait dépourvûës des choses nécessaires à la vie. Le vaisseau mit en panne , & tout le monde conduisit des yeux la chaloupe qui costoya l'Isle fort long-temps , sans pouvoir trouver d'endroit où débarquer , en sorte mesme que l'Officier qui commandoit

la chaloupe , songeoit déjà à retourner à son vaisseau. Les Pères le conjurerent avec instance de ne point perdre courage : ils costoierent donc l'Isle encore quelque temps , & enfin on trouva un lieu assez commode , où l'on fit débarquer les Missionnaires , avec un petit coffre où estoit leur Chapelle , & un sac de ris , dont M. du Demaine leur avoit fait présent. Aussi-tost qu'ils se virent dans l'Isle , ils se mirent à genoux , firent leur prière , & baisèrent la terre avec respect , pour en prendre possession au Nom de JESUS-CHRIST. Ensuite , après avoir caché leur Chapelle & leur sac de ris , ils s'enfoncerent dans les bois , pour y aller chercher les Insulaires. Nous n'apprendrons quel aura esté leur sort , que par les premiers vaisseaux qui passeront par

là. On a sçû seulement ces particularitez de M. du Demaine, qui a ajousté, qu'avant que de débarquer les Missionnaires, il avoit apperçû un de ces Barbares les flèches en main, qui, après les avoir regardé fièrement & assez long-temps, s'estoit ensuite retiré dans le fond du bois.





L E T T R E

D U

PERE MARTIN,

Missionnaire de la Compagnie de J E S U S.

*Au Pere de Villette de la mesme
Compagnie.*

Du Marava dans la Mission de Maduré ,
le 8. Novembre 1709.



ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Voicy la dixième année que
je travaille à establir le Christia-
nisme dans le Maduré ; & mal-

D iij

78 *Lettres de quelques*
gré les fatigues inséparables d'une Mission si pénible, ma santé n'est point affoiblie, & mes forces sont toujours les mesmes : à cela, mon cher Pere, je reconnois la main de Dieu, qui m'a appelé à un ministere dont j'estois si indigne ; & cette faveur doit estre pour moi un nouvel engagement de m'employer tout entier à son service jusqu'au dernier soupir de ma vie.

J'ay receüilli cette année des fruits plus abondans, & j'ay eu beaucoup plus à souffrir que les années précédentes : aussi suis-je dans un champ bien plus fertile en ces sortes de moissons. C'est le *Marava*, grand Royaume tributaire de celui de Maduré. Le Prince qui le gouverne, n'est pourtant tributaire que de nom : car il a des forces capables de résister à celles du

Roy de Maduré , si celui cy se mettoit en devoir d'exiger son droit par la voye des armes. Il regne avec un pouvoir absolu , & tient sous sa domination divers autres Princes , qu'il dépouille de leurs Estats , quand il luy plaist.

Le Roy de *Marava* est le seul de tous ceux qui regnent dans la vaste estenduë de la Mission de Maduré , qui ait répandu le sang des Missionnaires: il fit trancher la teste , comme vous sçavez , au P. Jean de Britto Portugais , célèbre par sa grande naissance , & par ses travaux Apostoliques. La mort du Pasteur attira alors une persécution cruelle sur son Troupeau ; mais elle est cessée depuis quelques années , & la Mission du *Marava* est maintenant une des plus florissantes qui soit dans

l'Inde. Le P. Laynez, à présent Evêque de S. Thomé, a cultivé cette Chrestienté pendant quelque temps : Il eut pour successeur le P. Borghese de l'illustre famille qui porte ce nom : mais ce Missionnaire, dont la santé estoit ruinée par de continuels travaux, fut contraint de se retirer : & c'est sa place que j'occupe depuis un an.

Cinq Missionnaires suffiroient à peine pour cultiver une Mission d'une si vaste estenduë : mais le manque des fonds nécessaires pour leur entretien, joint à la crainte qu'on a d'irriter le Prince par la multitude des ouvriers Evangéliques, ont obligé nos Supérieurs à charger un seul Missionnaire de tout ce travail. En deux mois & demi de temps j'ay baptisé plus d'onze cens Infidèles, & j'ay entendu les confes-

Missionnaires de la C. de F. 81
sions de plus de six mille Néo-
phytes : La famine & les mala-
dies ont désolé ce païs ; ce qui
n'a pas peu redoublé mes fati-
gues , car le nombre des mala-
des & des mourans ne me per-
mettoit pas de prendre un mo-
ment de repos.

Mais rien n'égalait la vive
douleur que je ressentois de voir,
que , quelque peine que je me
donnasse , quelque diligence que
je fisse , il y en avoit toujours
quelqu'un qui mourait , sans
que je pûsse luy administrer les
derniers Sacremens. Dans les
continuels voyages qu'il me fal-
loit faire pour visiter les Chre-
stiens , la disette qui est par tout
extrême , estoit pour moy un
autre sujet d'affliction. Ces pau-
vres gens se croiroient heureux ,
s'ils trouvoient chaque jour un
peu de ris cuit à l'eau avec quel-

ques légumes insipides. Je me suis vû souvent obligé de m'en priver moy mesme pour soulager ceux qui estoient sur le point de mourir de faim à mes yeux.

Rien de plus commun que les vols & les meurtres , sur tout dans le district que je parcours actuellement. Il y a peu de jours , qu'arrivant sur le soir dans une petite Bourgade, je fus fort estonné de me voir suivi de deux Néophytes , qui portoient entre leurs bras un Gentil percé de douze coups de lance , pour avoir esté surpris cuëillant deux ou trois épis de millet. Je le trouvay tout couvert de son sang , sans pouls , & sans parole : quelques petits remèdes que je luy donnay , le firent revenir ; & luy ayant annoncé J E S U S- C H R I S T & la vertu du Baptême , il me demanda avec in-

stance de le recevoir. Je l'y disposay autant que son estat le permettoit, & je me hastay ensuite de le baptiser, dans la crainte qu'il n'expirast entre mes bras. Il se trouva - là par hasard un homme qui se disoit Médecin, je luy donnay quelques fanons, afin qu'il bandast les playes de ce pauvre moribond, & qu'il en prist tout le soin possible. Je passay le reste de la nuit, partie à confesser un grand nombre de Néophytes, partie à administrer les derniers Sacremens à quelques malades.

Je partis le lendemain de grand matin pour un autre endroit, dont le besoin estoit plus pressant. A peine fus-je arrivé, que ma cabane & la petite Eglise furent environnées de quinze voleurs: comme elles estoient enfermées d'un haye vive très-dif-

84 *Lettres de quelques*
ficile à forcer , & que d'ailleurs
deux Néophytes, qui s'y trouve-
rent , firent assez bonne conte-
nance , les voleurs se retirèrent ,
& j'eus le loisir de rassembler
les Chrestiens d'alentour. Je vi-
sitay ceux qui estoient malades ,
& je célébray avec les autres la
feste de tous les Saints.

Je ne pûs demeurer que deux
jours parmi eux ; ma présence
estoit nécessaire dans une autre
Contrée assez esloignée , où il y
avoit encore plusieurs malades.
Mais je fus bien surpris, lorsqu'en
sortant de ma Cabane , j'apper-
çûs ce pauvre homme dont je
viens de parler , & que je croiois
mort de ses blessures. Ses plaïes
estoitent fermées , & de tous les
coups de lance qu'il avoit reçûs ,
il n'y en avoit qu'un seul qui
luy fit de la douleur. Il n'estoit
venu me trouver dans cet estat,

que par l'impatience qu'il avoit de se faire instruire : mais ne pouvant le satisfaire moi même, je le mis entre les mains d'un Catéchiste , avec ordre de me l'amener dès-que je serois de retour , afin de suppléer aux cérémonies du Baptême , que je n'avois pas eu le temps de faire à cause du danger extrême où il estoit.

Je partis donc pour pénétrer plus avant dans le Païs des Vo-
leurs , car c'est ainsi que s'appelle le lieu que je parcours maintenant : Il me fallut traverser une grande forest avec beaucoup de risque : dans l'espace de deux lieues , on me montra divers endroits où il s'estoit fait tout récemment plusieurs massacres. Outre la parfaite confiance qu'un Missionnaire doit avoir en la protection de Dieu ,

je prens une précaution qui ne m'a pas esté inutile : c'est de me faire accompagner d'une Peuplade à l'autre par quelqu'un de ces Voleurs-mesmes. C'est une loi inviolable parmi ces Brigands de ne point attenter sur ceux , qui se mettent sous la conduite de leurs Compatriotes. Il arriva un jour que quelques-uns d'eux voulant insulter des Voïageurs accompagnez d'un guide, celui-cy se coupa sur le champ les deux oreilles , menaçant de se tuer lui-mesme , s'ils pouffoient plus loin leur violence. Les Voleurs furent obligez selon l'usage du País, de se couper pareillement les oreilles, conjurant le Guide d'en demeurer là, de se conserver la vie , pour n'estre pas contrainsts d'égorger quelqu'un de leur troupe.

Voilà une coustume assez bi-

zarre , & qui vous surprendra : mais vous devez sçavoir que parmi ces Peuples la Loi du Talion regne dans toute sa vigueur. S'il survient entr'eux quelque querelle , & que l'un par exemple s'arrache un œil , ou se tuë , il faut que l'autre en fasse autant ou à soi-même , ou à quelqu'un de ses Parens. Les femmes portent encore plus loin cette barbarie. Pour un léger affront qu'on leur aura fait , pour un mot piquant qu'on leur aura dit, elles iront se casser la teste contre la porte de celle qui les a offensées ; & celle-ci est obligée aussi - tost de se traiter de la même façon : si l'une s'empoisonne en buvant le suc de quelque herbe venimeuse : l'autre qui a donné sujet à cette mort violente , doit s'empoisonner aussi : autrement on brûlera

sa maison , on pillera ses bestiaux , & on lui fera toute sorte de mauvais traitemens , jusqu'à ce que la satisfaction soit faite.

Ils estendent cette cruauté jusques sur leurs propres enfans. Il n'y a pas long-temps qu'à quelques pas de cette Eglise d'où j'ai l'honneur de vous écrire , deux de ces Barbares aiant pris querelle ensemble , l'un d'eux courut à sa maison , y prit un enfant d'environ quatre ans , & vint en présence de son ennemi lui écraser la teste entre deux pierres. Celui-ci , sans s'émouvoir , prend sa fille qui n'avoit que neuf ans , & lui plonge le poignard dans le sein : *Ton enfant* , dit-il ensuite , *n'avoit que quatre ans , ma fille en avoit neuf , donne-moi une victime qui égale la mienne.* Je le veux bien , répon-

dit l'autre , & voïant à ses costez son fils aîné , qu'il estoit prest de marier , il lui donne quatre ou cinq coups de poignards : non content d'avoir répandu le sang de ses deux fils , il tuë encore sa femme , pour obliger son ennemi à tuer pareillement la sienne. Enfin une petite fille , & un jeune enfant qui estoit à la mammelle , furent encore égorgés : de sorte que dans un seul jour sept personnes furent sacrifiées à la vengeance de deux hommes altérez de sang , & plus cruels que les bestes les plus féroces

J'ai actuellement dans mon Eglise un jeune homme qui s'est réfugié parmi nos Chrestiens , blessé d'un coup de lance que lui avoit porté son pere pour le tuer , & pour contraindre par là son ennemi à tuer de même

son propre fils. Ce Barbare avoit déjà poignardé deux de ses enfans dans d'autres occasions , & pour le mesme dessein. Des exemples si atroces vous paroistront tenir plus de la fable que de la vérité : mais soiez persuadé que loin d'exagérer , je pourrois vous en produire bien d'autres qui ne sont pas moins tragiques. Il faut pourtant avouer qu'une coustume si contraire à l'humanité , n'a lieu que dans la Caste des Voleurs, & mesme que parmi eux plusieurs évitent les contestations , de crainte d'en venir à de si dures extrémités. J'en sçai qui aiant eu dispute avec d'autres prests à exercer une telle barbarie , leur ont enlevé leurs enfans , pour les empêcher de les égorger , & pour n'être pas obligez eux-mesmes de massacrer les leurs.

Ces Voleurs sont les maîtres absolus de toute cette Contrée : ils ne payent ni taille , ni tribut au Prince : ils sortent de leurs bois toutes les nuits , quelquefois au nombre de cinq à six cens personnes , & vont piller les Peuplades de sa dépendance. En vain jusqu'icy a-t-il voulu les réduire. Il y a cinq ou six ans qu'il mena contr'eux toutes ses troupes : il pénétra jusques dans leurs bois , & après avoir fait un grand carnage de ces rebelles ; il éleva une forteresse , où il mit une bonne garnison pour les contenir dans leur devoir ; mais ils secoüèrent bien-tôt le joug, S'estant rassemblez environ un an après cette expédition , ils surprirent la Forteresse , la rasèrent aiant passé au fil de l'épée toute la garnison , & demeurèrent les maîtres de tout le Païs.

Depuis ce temps-là ils répandent par tout l'effroi & la consternation. A ce moment on vient de m'apprendre, qu'un de leurs partis pillà il y a quatre jours une grande Peuplade , & que les Habitans s'estant mis en deffense, le plus fervent de mes Néophytes y fut tué d'une manière cruelle. Il n'y a guères qu'un mois, qu'un de ses Parens plein de ferveur & de piété , eut le mesme sort dans une Bourgade voisine. On compte plus de cent grandes Peuplades, que ces Brigands ont entièrement ravagées cette année.

Quoy qu'il soit difficile que la Foi fasse de grands progres dans un lieu , où regnent des coustumes si détestables , j'y ai cependant un assez grand nombre de Néophytes , sur tout à *Velleour*, qui signifie en leur lan-

gue, Peuplade blanche. Ce qui m'a rempli de consolation dans le peu de séjour que j'y ai fait, c'est de voir qu'au centre même du vol & de la rapine, il n'y a aucun de ces nouveaux Fidèles qui participe aux brigandages de leurs Compatriotes.

J'y ai eu pourtant un vrai sujet de douleur. Un des Idolâtres de cette grande Peuplade me paroissoit porté à embrasser le Christianisme : il n'a aucun des obstacles qui en esloignent tant d'autres de sa Caste. Sa femme & ses enfans sont déjà Chrétiens, & s'ils manquent à faire chaque jour leurs prières ordinaires, il leur en fait aussi tost une sévère réprimande : à force de les entendre réciter, il les a fort bien apprises. Enfin il n'adore point d'Idoles, ni aucune des fausses Divinités qu'on invoque

94 *Lettres de quelques*
dans le Païs. Avec de si belles
dispositions , je croyois n'avoir
nulle peine à le gagner entièrement à JESUS-CHRIST. Cependant quand je luy parlay de la nécessité du Baptême , & de l'impossibilité où il estoit de faire son salut, s'il ne se faisoit Chretien ; il me parut incertain & chancelant sur le parti qu'il avoit à prendre. Je l'embrassay plusieurs fois , en luy disant tout ce que je croyois pouvoir le toucher davantage : mes paroles arracherent quelques larmes de ses yeux ; mais elles ne pûrent arracher l'irrésolution de son cœur.

Voilà , mon ReverendPere , de ces croix auxquelles un Missionnaire est bien plus sensible , qu'à celles que le climat , ou que la persécution des Infidèles fait souffrir. J'en ay eu beaucoup

d'autres dont je voudrois vous faire le détail , sur tout ces dernieres années que la guerre , la famine , & les maladies contagieuses ont désolé tout le Pais : mais la crainte que ma lettre n'arrive pas à Pondichery avant le départ des vaisseaux , m'oblige à la finir malgré moy.

J'espere tirer de grands secours des Catéchistes entretenus par les libéralitez des personnes vertueuses , qui se sont adressées à vous pour me faire tenir leurs aumônes . Elles auront par là devant Dieu le mérite d'avoir contribué à la conversion & au salut de plusieurs Infidèles : aidez - moy à leur en témoigner ma reconnoissance.

J'oubliois de répondre à une question que Vostre Reverence me fait : Sçavoir , S'il y a des athées parmi ces Peuples. Tour

ce que je puis vous dire, c'est qu'à la vérité il y a une Secte de gens qui font, ce semble, profession de ne reconnoître aucune Divinité, & qu'on appelle *Naxtagher* : mais cette Secte a très-peu de Partisans. A parler en général, tous les Peuples de l'Inde adorent quelque Divinité : mais hélas ! qu'ils sont esloignez de la connoissance du vray Dieu ! Aveuglez par leurs passions encore plus que par le Démon, ils se forment des idées monstrueuses de l'Estre suprême, & vous ne sçauriez vous figurer, à quelles infâmes créatures ils prodiguent les honneurs Divins. Je ne croy pas qu'il y ait jamais eu dans l'antiquité d'Idolâtrie plus grossière & plus abominable, que l'Idolâtrie Indienne. Neme demandez point quelles sont leurs principales erreurs,
on

on ne peut les entendre sans rougir , & certainement vous ne perdez rien en les ignorant. Priez seulement le Seigneur qu'il me donne la vertu , le courage , & les autres talens nécessaires au Ministère , dont il a daigné me charger ; ou qu'il m'envoie du secours pour m'aider à recueillir une si riche moisson. Je suis avec beaucoup de respect ,

MON REVEREND PERE ,

Vostre très-humble & très-obéissant
Serviteur en N. S.

PIERRE MARTIN Missionnaire de
la Compagnie de JESUS.



L E T T R E
D U P E R E

DE SANT JAGO ,

Missionnaire de la Compagnie de JESUS, dans le Royaume de Maïssour , aux Indes Orientales.

Au R. P. Manoël Saray , Provincial de la Province de Goa.

A Capinagati , le 8. d'Aoust 1711.



ON REVEREND PERE,

La paix de N. S.

Le P. Dacunha est le premier Missionnaire que V. R. ait en-

voié dans la Mission de *Maïssour*, depuis qu'elle gouverne la Province. Il a cultivé cette nouvelle vigne pendant trois ans avec un zèle infatigable au milieu de plusieurs persécutions, & il vient enfin de mourir des blessures qu'il a reçues pour la deffense des véritez de la Foy. Je puis mieux que personne vous instruire des circonstances de sa mort, puisque j'ay esté témoin oculaire de bien des choses, & que d'ailleurs j'en ay entendu beaucoup d'autres de la bouche mesme du Missionnaire, & de ceux qui ont esté les fidèles compagnons de ses travaux & de ses souffrances.

L'ancienne Eglise que le P. *Dacunha* avoit sur les terres du Roy de *Cagonti*, ayant esté bruslée par les Mahométans, il prit le dessein d'en construire

une plus vaste , & qui pût contenir un plus grand Peuple ; car le Christianisme faisoit chaque jour de nouveaux progres. Il n'eut pas de peine à en obtenir la permission du Chef de la Bourgade ; ainsi dès qu'il eut trouvé un lieu & une situation convenable, il commença la construction de l'édifice.

Comme il n'avoit pas encore de maison pour loger , il se retiroit dans un bois sous un arbre, où les Chrestiens luy avoient dressé une petite hutte de feüillages , pour y estre avec plus de décence , & moins d'incommodité. Là une foule de Gentils venoit visiter le Missionnaire. Ils y estoient attirez en partie par le bien qu'ils avoient entendu dire de luy , en partie parce qu'ils estoient charmez de ses discours sur la Reli-

Missionnaires de la G. de J. 101
gion. Plusieurs en furent touchés, & promirent d'embrasser le Christianisme. Quelques-uns même donnerent à leurs enfans la permission de recevoir le Baptême.

Plusieurs *Dasséris* Disciples du *Gourou*, qui est le Chef de la Religion auprès du Roy de *Cagonti*, vinrent de sa part trouver le Missionnaire, pour entrer avec luy en dispute. La dispute roula sur deux articles : ils combattoient l'unité de Dieu, & ils prétendoient qu'il avoit un corps.

Il ne fut pas difficile au Missionnaire de les confondre, & leur confusion fut salutaire à plusieurs Gentils des autres Sectes, qui estoient présens : la plupart en furent touchés, & préférèrent le Missionnaire de les instruire. Cependant les *Dasséris* si

102 *Lettres de quelques*
fiers avant la dispute , se retire-
rent tout interdits , & menace-
rent le Pere de venger bien-tost
l'affront , qu'eux & leurs Divini-
tez venoient de recevoir.

Les Chrestiens attentifs à la
conservation de leur Pasteur, le
conjurerent d'aller passer les
nuits dans son ancienne Eglise,
quoy qu'il n'y eust plus que des
murailles à demi brulées : il
leur paroissoit que , parce qu'elle
estoit dans le Bourg , il y seroit
plus en sûreté : mais le Pere ne fut
point intimidé par ces menaces.
Il se rassûroit principalement sur
la réception gracieuse que luy
avoit faite le *Délaavay* , c'est-à-
dire , le Général des troupes du
Royaume ; & sur les assurances
qu'il luy avoit données de sa
protection.

Sa nouvelle Eglise estant donc
achevée , il songea à y célébrer

la feste de l'Ascension, & comp-
ta pour rien les complots que les
Dasseris ne cessoient de tramer
sécretement. Les Chrestiens s'y
estant rassemblez, il commença
la Messe : ce fut la premiere &
la derniere qu'il dit dans cette
Eglise.

Pendant la Messe on vit arri-
ver quarante *Dasseris* portant
des bannières, & faisant sonner
des tymbales & des hauts-bois.
Le Magistrat du lieu qui avoit
permis l'ouverture de l'Eglise,
envoya querir un des Chrestiens
qui assistoit à la Messe, & le fit
partir en diligence pour la Cour.
Il portoit au *Délavay* la nouvel-
le de ce qui se passoit, & devoit
en rapporter des ordres. Le Pere
de son costé après sa Messe fit
une courte exhortation aux
Chrestiens, afin de les encou-
rager à tout souffrir pour la cau-

104 *Lettres de quelques*
se de J E S U S - C H R I S T.

Déjà une partie des *Dasseries* estoit arrivée, & s'estoit placée devant la porte de l'Eglise, pour observer le Missionnaire, de peur qu'il n'échapaît. Le Pere connut qu'il n'y avoit pas moins de péril pour luy à sortir qu'à demeurer : il craignit de plus d'exposer les Chrestiens à la merci de leurs ennemis : ainsi il prit le parti de rester dans l'Eglise, & d'y attendre la réponse du *Dé-lavay*.

Avant qu'elle fut venue, plus de soixante *Dasseries* suivis d'un grand nombre de Brame, se présenterent à la porte de l'Eglise, & ne trouvant point d'obstacle, ils coururent au Pere. Un Brame luy donna un coup de baston sur les reins : Ce premier coup fut suivi de bien d'autres qu'on déchargea sur

luy. Les uns le frapperent à la teste , les autres sur les bras : ceux-cy avec des bastons , ceux-là du bout de leurs lances , ou avec des épées. Ceux qui n'avoient point d'armes , le maltraitterent de paroles , & le chargerent d'outrages. Sans un autre Brame qui avoit assisté à la dispute sur l'Unité de Dieu, & qui prit le parti du Pere , on luy auroit arraché la vie au pied de l'Autel. Ce Brame n'estoit pas de la Secte des *Dasseris* , & peut-estre avoit-il reconnu la vérité.

Enfin tout couvert de sang qui couloit des playes qu'il avoit reçues sur la teste , & d'un coup d'épée à la main droite , le Pere fut traîné devant le *Gourou*. Celui-ci estoit assis sur un tapis , & faisoit paroistre autant d'orgueil & de colére , que le Missionnaire

montrait de constance & d'humilité. Le *Gourou* parla d'abord au Pere en des termes de mépris ; puis il luy demanda qui il estoit ? D'où il estoit ? Quelle langue il parloit , & dans quelle Caste il estoit né ? Le Pere ne luy fit aucune réponse ; & le *Gourou* attribuant ce silence à sa foiblesse , interrogea le Catéchiste qui estoit au costé du Pere. Celuy-cy répondit que le Pere estoit *Xchatris* *. De-là le *Gourou* passa à des questions sur la Religion. Qu'est-ce que Dieu, demanda-t-il au Catéchiste ? C'est un Souverain d'une puissance infinie , répondit le Catéchiste. Qu'entendez-vous par ces mots, reprit le *Gourou* ? Le Catéchiste tascha de le satisfaire. Ils demeurèrent quelque temps dans

* La Caste des *Xchatris* , ou *Rajas* , est la seconde Caste des Indiens.

ces sortes d'interrogations & de réponses mutuelles. Enfin le Catéchiste vint à dire que Dieu estoit le Seigneur de toutes choses. Qu'est-ce encore une fois , dit le *Gourou* , que ce Seigneur de toutes choses ? Le Pere prit alors la parole , & dit : C'est un Estre par luy-mesme , indépendant , pur Esprit , & très-parfait. A ces mots le *Gourou* fit de grands éclats de rire , puis il ajouta : Oüy , oüy , bien - tost jet'envoyeraï sçavoir si ton Dieu n'est qu'un pur Esprit. Le Pere répondit que s'il vouloit l'apprendre , il seroit aisé de le luy démontrer. Le *Gourou* n'ignoroit pas le succez des disputes passées , & il craignit de s'engager dans une dispute nouvelle qui auroit tourné infailliblement à sa confusion : ainsi il se contenta de demander si Bru-

mal de Tripudi estoit Dieu ? C'est une Idole fort révéree dans le Païs. Non , répondit le Pere. A ces mots, le *Gou-rou* se livra à toute sa colere , & prit à témoin le Magistrat de la Bourgade. Il eust sans doute fait mourir le Pere sur le champ , sans que quelques Gentils , touchés de compassion , le conjurerent avec larmes d'épargner ce reste de vie qu'avoit encore le Missionnaire , & de ne pas souiller ses mains du peu de sang qui luy restoit dans les veines.

Le Pere seul dans l'assemblée paroissoit intrépide. Il se consolait intérieurement de voir que ses travaux n'estoient pas vains , puisqu'ils aboutissoient à confesser & à glorifier le nom du vrai Dieu. Sa consolation fut encore augmentée par la générosité d'un

Missionnaires de la C. de J. 109
de ses Néophytes. Le *Gourou*
luy ayant demandé s'il ne vou-
loit pas se ranger au nombre de
ses Disciples, Non, luy dit-il.
Du moins ne ferez-vous pas des
Disciples de vostre propre frere?
Non, dit encore le Néophyte, ou
plustost je n'en sçai rien, car peut
être pourra-t'il se faire Chrétien.
Mais pourquoy renoncer à la do-
ctrine de vostre pere, reprit le
Gourou, pour en suivre une au-
tre? C'est que jusqu'ici mon pere
ne m'a point appris le chemin du
Salut, qui m'a esté enseigné pa-
ce Missionnaire.

Deux anciens Chrestiens fi-
rent paroistre pour le Pere un
attachement aussi loüable. Tan-
dis qu'il estoit en présence du
Gourou, ils vinrent se jeter au
col de leur Pasteur, & s'offri-
rent à deffendre les interets de
la Religion. On ne les tira de

ces tendres embrassemens qu'avec violence & à grands coups. Le Catéchiste qui ne le quitta point, reçût un coup de sabre sur les costes. Il avoit une ardeur inexprimable de mourir avec son Pasteur.

Cependant le Chef des *Dafseris* voyant que le Peuple, & que ceux des Brame qui n'estoient pas de sa Secte, portoient compassion au Missionnaire, luy ordonna tout à coup de sortir du **Païs**. Le Catéchiste fit son possible pour obtenir que le Pere demeurast encore cette nuit-là, afin qu'on pût le panser : ce fut en vain. Le Pere de son costé fit instance, & demanda qu'il luy fust permis de guérir les playes des Chrestiens, dont il estoit plus touché que des siennes. Le *Gourou* rejetta avec fierté sa demande, & le fit partir dès ce

soir - là - mesme. Pour s'assûrer mieux de sa sortie , il luy donna des Gardes avec ordre de ne le point quitter , qu'ils ne l'eussent mis hors du Royaume. Le Pere voyant qu'il ne pouvoit plus différer , & que le Néophyte qu'on avoit envoyé à la Cour , ne revenoit pas , regarda tendrément son Eglise , dit adieu à ses Chrestiens qui fondoient en larmes , & partit à pied.

Il marcha toute la soirée jusqu'à une Bourgade où il y avoit des Chrestiens , & où il passa la nuit. Alors ses douleurs se firent sentir plus vivement ; il en fut si abbattu & si accablé , qu'il ne pouvoit plus se remuer. Son bras gauche estoit estropié des coups qu'il avoit reçûs : son bras droit estoit encore plus maltraité ; il s'en estoit servi pour parer les

coups qu'on luy déchargeoit sur la teste. Enfin il se trouva dans un estat où il ne pouvoit plus se soustenir, & ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le transporta jusqu'à *Capinagati* le principal lieu de sa résidence.

Les Chrestiens de cet endroit m'envoyèrent un exprez, pour m'avertir du danger où estoit leur Pasteur : je partis sur le champ pour aller le secourir, & je le trouvay bien plus mal que je ne croyois. Je vis ses playes, dont quelques-unes estoient assez profondes. Les douleurs qu'il ressentoit ne le laissoient reposer ni jour, ni nuit : elles luy avoient causé la fièvre accompagnée de dégousts & de vomissemens. Au milieu de ces maux je le trouvay dans une résignation parfaite à la volonté de Dieu, content dans ses pei-

Missionnaires de la C. de J. 113
nes , & les mettant au nombre
des bienfaits du Ciel.

Quatre jours après mon arrivée , se sentant beaucoup plus mal , il me pria de luy administrer les Sacremens. Il se prépara pendant deux heures à sa confession. Il me fit lire ensuite un chapitre de l'Imitation de JESUS - CHRIST , tenant à la main un Crucifix qu'il baignoit de ses larmes : puis il me fit une confession générale de toute sa vie avec tant de douleur , qu'après l'avoir entendue , je ne pûs pas moy-mesme retenir mes larmes. Alors il tomba dans un délire qui m'osta toute l'espérance que j'avois de sa guérison : il y demeura jusqu'au jour suivant qu'il eut encore un intervalle de raison , pendant lequel je lui donnay le Viatique. Ses actes furent aussi fervens qu'au temps

114 *Lettres de quelques*
de sa confession générale. Mais
peu de temps après il retomba
dans son premier estat : tous ses
rêves n'estoient que du Marty-
re : il ne parloit que de prépa-
rer ses habits pour aller se pré-
senter aux Juges. Quand je luy
disois de prendre un peu de
nourriture ; il n'en est pas be-
soin , me répondoit-il , vous &
moy nous allons au Ciel , l'ar-
rest de nostre condamnation est
déjà porté.

Le lendemain son délire ces-
sa : mais il sortit tant de sang
de ses blessures que le Chirur-
gien qui le pansoit , en fut ef-
frayé , & désespéra tout-à-fait
du malade. Je l'avertis que sa
mort approchoit. Luy qui a-
voit mis à profit pour le Ciel
tous les momens qu'il eut de li-
bre , demanda à renouveler sa
confession. Il répéta ses actes de

Foy, d'Espérance, & d'Amour de Dieu. Ses entretiens avec le Sauveur furent tendres & affectueux. Enfin il connut lui-même l'heure de sa mort, il prononça le saint Nom de JESUS, & m'ayant embrassé avec une parfaite connoissance, il s'endormit dans le Seigneur dix-huit jours après les mauvais traitemens qu'il avoit reçûs des Brames & des *Dasseris* de *Cangonti*.

Le P. Dacunha n'a pû me dire combien il avoit reçû de coups, mais j'ay sçû des Gentils mesmes, qu'on l'avoit mis dans un estat à ne pouvoir échaper à la mort. Son Catéchiste qui ne l'abandonna point, assure qu'il reçût plus de deux cens coups. Il est estonnant qu'un homme aussi foible que luy, sur tout depuis qu'il estoit venu dans cette Mission,

116 *Lettres de quelques*
ait pû survivre tant de jours à
ses blessures.

Le *Délavay* a esté extrêmement touché de la mort du P. *Dacunha*. Il a mesme fait emprisonner le *Gourou* qui en étoit l'auteur, avec ordre de ne luy point donner à manger de trois jours. On dit qu'il s'est tiré de la prison par l'intercession de certains *Brames* qui sont en faveur, & après avoir payé soixante Pagodes. Absous à la justice des hommes, il n'a pû échapper à celle de Dieu: en rentrant dans sa maison, il trouva son fils expirant. Il estoit tombé dans un puits avec d'autres enfans. Les autres furent tirez du péril, le fils seul du *Gourou* y perdit la vie. A l'égard des *Dasseris* complices de l'assassinat du Missionnaire, on les condamna à des amandes

Missionnaires de la C. de J. 117
applicables à la guérison des
Chrétiens qui avoient esté blef-
sez : on ne sçait si elles furent le-
vées , mais les Chrétiens n'en
ont ressenti nul soulagement.

Le *Délavay* a fait encore
annoncer de sa part aux Chré-
tiens, qu'un autre frere du dé-
funt viendrait prendre sa place
à *Cangonti* , & que non-seule-
ment il luy en donnoit la per-
mission , mais de plus qu'il pre-
noit la chose à cœur. Le Pere
Supérieur pourra y faire un
tour , & je croy qu'il sera bien
reçu des Seigneurs du Pais , &
d'une grande partie du Peuple ,
qui souhaitent ardemment d'y
voir un Missionnaire. Pour moy
je me sacrifieray volontiers à
cette Mission , quand je seray
plus habile dans la langue du
Pais. Je vous supplie de deman-
der à Dieu qu'il m'accorde les

118 *Lettres de quelques*
forces nécessaires pour suivre
les traces du Pere Dacunha, jus-
qu'à répandre mon sang comme
luy pour les intérêts de la Re-
ligion. Je me recommande à
vos saints sacrifices , & suis avec
bien du respect ,

MON REVEREND PERE ,

Vostre très-humble & très-obéissant
Serviteur en N. S.

ANTOINE DE SAINT JACO Mission-
naire de la Compagnie de Jesus.



LETTRE

DU PERE

D'ENTRECOLLES,

Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au P. Procureur Général des Missions des Indes & de la Chine.

A Jar-Tcheou, ce 17. Juillet 1709.



ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Je profite de quelques momens de loisir, & du départ d'un

vaisseau qui retourne en Europe, pour apprendre à Vostre Reverence un événement des plus singuliers qu'on ait peut-estre vû à la Chine.

L'Empereur qui n'estoit pas encore consolé de la mort du jeune Prince, fils de cette fameuse Chinoise qu'il aime passionnément, vient de finir son voyage de Tartarie, par un coup d'autorité, dont les suites ne luy ont pas esté moins sensibles. On avoit trouvé moyen de luy rendre suspecte la fidélité du Prince héritier, & les soupçons dont on avoit prévenu son esprit, parurent si bien fondez, qu'il fit arrester sur le champ ce malheureux Prince.

Ce fut un spectacle bien triste de voir chargé de fers, celui qui peu auparavant marchoit presque de pair avec l'Empereur.

pereur. Ses enfans , ses principaux Officiers , tout fut enveloppé dans sa disgrâce. Un faiseur d'horoscope qui avoit souvent prédit au Prince , qu'il ne seroit jamais Empereur , s'il ne l'estoit à une certaine année qu'il luy marquoit , fut condamné à estre coupé en mille pièces ; ce qui est parmi les Chinois le dernier supplice.

Mais comme rien n'est plus extraordinaire à la Chine que la déposition d'un Prince héritier , l'Empereur crût devoir informer ses Sujets des raisons qui l'avoient porté à faire un si grand éclat. Les gazettes publiques furent bien-tost remplies de manifestes & d'invectives contre la conduite du Prince : on y examinoit sa vie depuis sa plus tendre enfance , & on y voyoit un pere outré qui , après

122 *Lettres de quelques*
avoir beaucoup dit , laissoit encore beaucoup plus à penser.

Le fils aîné de l'Empereur , que nous nommons premier Regulo , estoit le seul de tous ses enfans qui fust dans ses bonnes graces : on fit son éloge dans un des Manifestes dont j'ay parlé ; & il se flattoit déjà de se voir bien-tost élevé sur la ruine de son frere.

Mais les choses prirent tout à coup une face bien différente de celle qu'il se figuroit. De nouvelles lumières qu'eut l'Empereur , luy découvrirent l'innocence du Prince déposé , & les artifices qui avoient esté employez pour le perdre. Il scût que pour y réussir , le Regulo avoit eu recours à la Magie & à divers prestiges ; & que par l'instigation de certains *Lamas**,

* Prestres Tartares.

fort expérimentez dans l'usage des sortilèges , il avoit fait enterrer une statuë en Tartarie , en accompagnant cette cérémonie de plusieurs opérations magiques. L'Empereur envoya sur le champ saisir ces *Lamas* , & déterrer la statuë : le Regulo eut son Palais pour prison , & fut condamné à un chastiment, qui marquoit assez l'indignation de l'Empereur.

Vous pouvez juger , mon Reverend Pere , quel fut le chagrin que causerent à l'Empereur ces dissensions domestiques : elles le plongerent dans une mélancolie profonde accompagnée de palpitations de cœur si violentes , qu'on eut tout à craindre pour sa vie. Dans cette extrémité il voulut voir le Prince déposé. On le tira de prison, & il fut conduit chez l'Empereur,

mais toujours dans l'équipage de criminel. Les cris que jettâ ce Prince infortuné , attendrirent le cœur du pere , jusqu'à luy tirer des larmes : il demanda plusieurs fois aux Grands de l'Empire s'il n'avoit pas le pouvoir de rendre la liberté à un fils, dont l'innocence venoit d'estre hautement reconnuë. La plupart des Seigneurs lui répondirent assez froidement, qu'il estoit le maistre, & qu'il pouvoit en ordonner tout ce qu'il luy plairoit. Quelques uns-mesme comptant sur la mort prochaine de l'Empereur , luy insinuerent qu'il estoit temps de mettre ordre au repos de l'Estat , en se nommant un Successeur , & ils lui proposerent son huitième fils , pour qui ils témoignoient beaucoup d'estime : c'estoit donner l'exclusion au Prince héritier ; ils

craignoient sans doute, qu'ayant contribué de leurs conseils à sa déposition, il ne fît éclater son juste ressentiment, quand il seroit une fois rétabli.

Mais cette résistance leur coûta cher. L'Empereur outré du peu de déférence que ses Ministres avoient à ses volontez, cassa les principaux d'entre eux, & esloigna ses Favoris, qui avoient esté le plus opposez au rétablissement du Prince.

La chute de ces Seigneurs, loin de révolter les Peuples, comme il y avoit lieu de l'appréhender, si le coup avoit esté prévû avant qu'il fut porté, jetta au contraire la consternation dans tous les esprits : chacun à l'envi applaudit à la résolution de l'Empereur. Le Prince fut rétabli dans sa dignité, avec toutes les formalitez qu'on

a coustume d'observer dans l'Empire ; on donna par tout des marques de l'allégresse publique , & la Comédie qu'on jouë encore maintenant , est tirée d'un trait de l'Histoire ancienne , qui a beaucoup de rapport à ce qui vient d'arriver.

L'Empereur de son costé a accordé une Indulgence Impériale , c'est-à-dire , qu'il a remis toutes les Tailles , dont les Particuliers estoient en demeure , & pour lesquelles ils ont icy beaucoup à souffrir : cette indulgence porte encore diminution des peines imposées aux Criminels , en sorte que les moins coupables sont renvoyez sans chastiment.

La punition du Regulo suivit de prés le reestablissement du Prince héritier. Il fut condamné à une prison perpétuel-

le, & on fit mourir les *Lamas* avec sept de ses Officiers qui l'avoient aidé dans ses prestiges. C'est ainsi que ce Prince est tombé dans le précipice qu'il avoit creusé à un frere, que sa qualité de fils d'une Impératrice legitime mettoit au dessus de luy, quoy qu'il fust l'aîné.

Voilà, mon Reverend Pere, quel est l'estat present de la Cour. Jamais, comme vous voiez, l'Empereur n'a fait éclater davantage le prodigieux ascendant que la nature, l'experience, la Politique, & un Regne des plus longs & des plus heureux luy ont donné sur ses Sujets. Mais après tout, ceux que le Seigneur dans l'Ecriture veut bien appeller du nom de Dieux*, sont souvent

* *Ego & xi : Dii estis, & sicut homines moriemini.*

forcez de reconnoître dans l'exercice mesme le plus estendu de leur puissance , qu'ils sont hommes & mortels comme les autres. Je me persuade que l'Empereur , éclairé , comme il est , fera entré dans ce sentiment au fort de sa douleur ; & comme je sçay que le temps des disgraces est plus propre à nous faire réfléchir sur nous-mesmes , que celuy des grandes prospéritez , j'ay exhorté tous les Missionnaires à offrir le saint Sacrifice de la Messe , & à renouveler leurs prieres pour la conversion de ce grand Prince.

Voicy une réflexion qu'il a déjà faite , & qui , aidée de la grace , pourroit l'approcher du Royaume de Dieu. Ayant appelé à son Palais ceux à qui il avoit confié l'éducation des Princes , il s'est plaint amère-

ment de ce qu'ils souffroient que ses Enfans s'addonnassent à la Magie , & à des Superstitions qui mettoient le trouble & la division dans sa famille. Heureux s'il approfondissoit un peu plus cette pensée , & s'il venoit à couper jusqu'à la racine d'un tel désordre , en bannissant de son Empire les fausses Sectes , & en y établissant la seule Religion , qui est la véritable.

Cependant la maladie de l'Empereur qui augmentoit chaque jour , l'avoit réduit à un estat de foiblesse qui ne laissoit plus d'espérance aux Médecins Chinois. Ils estoient au bout de leur art , lorsqu'ils eurent recours aux Européans : ils avoient ouï dire que le Frere Rhodes entendoit bien la Pharmacie , & ils jugerent qu'il pourroit soulager l'Empereur. Ce Frere a en

effet de l'habileté & de l'expérience : & je vous diray en passant , que comme il est d'un âge assez avancé , nous souhaitons fort qu'on nous en envoie quelqu'un d'Europe , qui puisse le remplacer , quand nous viendrons à le perdre. Ses services ne contribuëront pas peu à l'avancement de la Religion.

Dieu qui a ses desseins , & qui dans les tristes conjonctures où nous nous trouvons , a peut-être ménagé cette occasion de nous affectionner davantage l'Empereur pour le bien du Christianisme , bénit les remèdes que le Frere Rhodes employa pour sa guerison. Ce fut par le moyen de la confëction d'Alkermes , qu'il fit d'abord cesser ces palpitations violentes de cœur qui l'agitoient extraordinairement : il lui conseilla ensuite l'usage du

vin de Canarie. Les Missionnaires à qui on en envoye tous les ans de Manille pour leurs Messes , eurent soin de le fournir ; en peu de temps ses forces se restablirent , & il jouït d'une santé parfaite. Il en a voulu convaincre ses Sujets , en paroissant pour la seconde fois de son Règne dans les ruës sans faire retirer le Peuple , comme c'est la coustume de l'Empire ; coustume qui inspire pour la Majesté Royale un respect presque religieux.

C'est à cette occasion que l'Empereur a voulu faire connoître par un acte authentique l'idée qu'il avoit des Missionnaires. L'éloge qu'il y fait de leur conduite & de leur attachement à sa personne est conçu en ces termes : *Vous , Européans* , dit-il , *que j'employe dans l'intérieur de*

132 *Letires de quelques*
mon Palais , vous m'avez toujours
servi avec zèle & affection , sans
qu'on ait eu jusqu'icy le moindre
reproche à vous faire. Bien des
Chinois se défient de vous , mais
pour moy , qui ay fait soigneuse-
ment observer toutes vos démar-
ches , & qui n'y ay jamais rien
trouvé qui ne fust dans l'ordre ,
je suis si convaincu de vostre droi-
ture & de vostre bonne foy , que je
dis hautement qu'il faut se fier à
vous , & vous croire. Il parle en-
suite de la maniere dont sa san-
té a esté restablie par le soin
des Européans.

Ces paroles de l'Empereur exprimées dans un acte public, ne semblent-elles pas donner quelque lueur d'espérance de sa conversion ? Peut-estre me flat-tay-je d'un vain espoir ? Il me semble pourtant qu'il est naturel d'écouter des gens en faveur

de qui on est ainsi prévenu : ce que dit ce Prince , *qu'on doit se fier à nous , qu'on doit nous croire* , a déjà servi à la conversion de plusieurs de ses sujets.

Avant que cet acte Imperial parut , le P. Parennin m'avoit averti qu'on avoit donné des ordres secrets aux Vicerois de *Canton* & de *Kiamfy* , de recevoir le vin & les autres choses que les Européans leur apporteroient pour l'usage de l'Empereur , & de les envoyer incessamment à la Cour ; pourvû que tout ce qui seroit envoyé , fust scellé du cachet de l'Européan. Car cette circonstance estoit expressément recommandée ; ce qui est une nouvelle preuve de la confiance , dont l'Empereur veut bien nous honorer.

Ne soyez pas surpris , mon Reverend Pere , si je compte

pour beaucoup tous ces petits avantages. Comme nous n'avons traversé tant de mers, que pour faire connoître J E S U S-CHRIST à un grand Peuple qui l'ignore, & que c'est-là l'unique fin de tous nos travaux, nous faisons attention jusqu'aux moindres choses qui sont capables de favoriser un si grand dessein.

Mais ce qui vous intéresse le plus, & ce que sans doute vous exigez de moy préféablement à tout le reste, c'est que je vous instruisse de l'estat present de nos Eglises. J'ay la douleur de ne pouvoir vous contenter que dans trois ou quatre mois, qui est le temps que les Missionnaires ont accoustumé de m'écrire. Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de vous communiquer ce que j'ay appris par

trois ou quatre lettres particulières, qui m'ont esté renduës il y a environ deux mois.

La première est du P. Jacquemin. Il me mande qu'il a parcouru pendant le Carefme les diverses Chrestientez dont il a soin , pour leur faire gagner le Jubilé accordé par N. S. P. le Pape , afin d'obtenir la Paix entre les Princes Chrestiens , & que durant ce temps-là il a baptisé quatre-vingts Infidèles , & entendu les confessions de plus de dix-sept cens Chrestiens pleins de ferveur & de piété.

La seconde est du P. Noëlas qui écrit de *Ngan-lo*, que dès le mois d'Avril il avoit conféré le saint Baptême à cent Idolâtres , en parcourant ce qu'il appelle sa Mission de Hollande : c'est-à-dire , un grand nombre

136. *Lettres de quelques*
de familles de Pêcheurs dispersées de costé & d'autre sur de petites éminences, au milieu d'un plat País qui est souvent inondé.

Le P. Melon marque dans la troisiéme, qu'il a baptisé quatre-vingt-dix Personnes à *Voussi* lieu de sa Résidence, qu'il estoit sur le point de faire la visite de ses Chrestientez, & qu'il commencera par un endroit où il trouvera trente Catéchumenes qui l'attendent, & qui sont disposés à recevoir la grace du Baptême. Il ne sçait en quels termes exprimer la joye qu'il ressentit le jour du Vendredi saint, lorsqu'on vint luy dire que trois cens Barques de Pêcheurs Chrestiens venoient d'arriver, & avoient débarqué leurs femmes près de *Voussi*, dans une Eglise qu'ils avoient eux-mêmes con-

struite , & où ils l'attendoient pour s'acquitter de leur devoir Paschal. Il m'ajouste en finissant sa lettre , que si le Démon venoit à bout de ruiner une Mission aussi florissante que celle de la Chine , il pleurerait toute sa vie ses pauvres Pêcheurs de *Voussi*.

Certainement , mon Reverend Pere , la Chine est un champ propre à rapporter au centuple , pourvû qu'il y ait des ouvriers qui le cultivent : mais si ces ouvriers n'ont précisément que ce qui est nécessaire à leur subsistance , & s'ils n'ont pas de quoy fournir à l'entretien des Catéchistes, & aux frais indispensables des courses qu'ils sont obligez de faire , rien n'est plus triste pour eux que de voir périr une riche moisson faute de pouvoir la recueillir. Je vous

138 *Lettres de quelques*
conjure donc , mon Reverend
Pere, par les entrailles de JESUS-
CHRIST , s'il n'a pas rejeté la
Chine, de procurer ces secours à
tant de zélez Missionnaires , sans
lesquels je puis vous assurer qu'ils
seroient icy assez peu utiles.

La quatrième lettre est du P.
de Chavagnac. Le détail qu'il
me fait de quelques actions édi-
fiantes de ses Néophytes , est u-
ne preuve de la ferveur qui re-
gne dans son Eglise. Je vous les
rapporte de suite , mon Reve-
rend Pere , afin que vous m'ai-
diez à remercier le Seigneur des
fruits de bénédiction , qu'il opé-
re dans le cœur de ces nouveaux
Fidèles.

Un Chrestien âgé de 40. ans
avoit amassé avec bien de la
peine de quoy se marier. (Vous
n'ignorez pas que se marier à
la Chine , c'est s'acheter une

Missionnaires de la C. de F. 139
femme.) Il y avoit déjà quel-
que temps que le mariage estoit
conclu , lorsqu'on luy apprit
que sa prétenduë femme , qu'on
luy avoit dit estre veuve , avoit
encore son mari , qui estoit plein
de santé. L'embarras pour le
Chrestien ne fut pas tant de la
renvoyer , que de retirer l'ar-
gent qu'elle luy avoit cousté.
L'indigence & le désespoir a-
voient porté le mari à la ven-
dre , & il avoit dépensé toute
la somme qu'il avoit reçûë.

Les Parens du Chrestien qui
estoient infidèles , firent tous
leurs efforts pour l'engager , ou
à la garder , ou du moins à
la revendre à quelqu'autre ; car
le véritable mari refusoit de la
recevoir , à moins qu'on ne luy
donnast de quoy la nourrir. La
tentation estoit délicate pour
un Chinois. Cependant le Chre-

stien tint ferme ; & comme l'unique ressource qu'il avoit , estoit de s'adresser au Mandarin , il alla le trouver ; & après luy avoir exposé le fait , il luy déclara qu'estant disciple de JESUS-CHRIST , il ne pouvoit , ni ne vouloit garder la femme d'un autre ; qu'il estoit pourtant de la justice qu'il fust remboursé , ou par le mari qui avoit reçu son argent , ou par les entremetteurs qui avoient trempé dans une semblable supercherie : mais que si cela ne se pouvoit , parce que l'un estoit pauvre , & que les autres , ou estoient morts , ou avoient pris la fuite , il le supplioit d'ordonner au mari legitime de reprendre sa femme.

Le Mandarin autant surpris qu'édifié de cette proposition , fit de grands éloges d'une Reli-

gion , qui inspire de pareils sentimens : & ayant fait chercher le seul des entremetteurs qui restoit , il le fit chastier sévèrement. Cependant le Chrestien n'a point de femme , & a perdu toute espérance de pouvoir jamais amasser de quoy en avoir. Pour peu qu'on connoisse la Chine , & qu'on sçache ce que c'est pour un Chinois que de pouvoir se marier , cette action paroîtra héroïque. Pour moy je la regarde ainsi.

Un autre Chrestien fort jeune s'estoit oublié dans un emportement , jusqu'à dire à sa mere quelques paroles offensantes , qui avoient scandalisé tout le voisinage : dez-que revenu à foy , il fit réflexion à ce qui luy estoit échapé , il assembla ses voisins , & se mettant à genoux en leur presence , il demanda pardon

à sa mere : ensuite pour expier sa faute par quelque peine sensible, il se dépoüilla de ses habits, & se fit donner cent coups de discipline. Puis adressant la parole à tous ceux qui estoient presens :
» Un Chrestien , leur dit - il ,
» peut bien s'écarter de son devoir dans un premier mouvement de colere : mais sa Religion luy apprend à réparer
» aussi-tost sa faute : & c'est pour
» vous en convaincre , que je
» vous ai prié d'estre témoins de
» tout ce qui vient de se passer.

Un Lettré cassé de vieillesse ayant demandé & reçu le Baptême , ne vécut plus qu'environ un mois : il passa tout ce temps-là dans les plus grands sentimens de piété , ne perdant point de vûë un Crucifix que je luy avois laissé , & s'entretenant continuellement avec Nostre

Seigneur attaché à la Croix. Comme il s'apperçût qu'il touchoit à sa dernière heure, il ramassa tout ce qui luy restoit de forces pour m'écrire. Sa lettre n'est point venue jusqu'à moy, parce que n'estant pas du goût de ses Parens infidèles à qui il l'avoit confiée, ils jugerent à propos de la supprimer. Quelques fragmens qu'on m'en a apportez, me font regretter infiniment de ne l'avoir pas reçûe. C'est ainsi qu'il signoit cette lettre : *N. N. par naissance enfant du rebelle Adam, par misericorde frere adoptif de JESUS-CHRIST, & fils adoptif de Dieu, sur le point d'aller au Ciel réparer par un amour éternel, l'indifférence que j'ay eüe sur la terre pour celuy à qui je me devois tout entier.*

Le P. de Chavagnac m'ajou-

ste que le Mandarin du lieu où il réside, est si convaincu de la vérité de nostre Religion, qu'il s'efforce d'engager tous ses amis à l'embrasser, bien que par des raisons d'intérêt & de fortune, il soit malheureusement retenu lui-même dans les ténèbres de l'infidélité. Sa mere, sa femme, ses enfans, les femmes de ses enfans, & la plupart de ses domestiques font une profession ouverte du Christianisme. Ce que ce Pere me raconte de cette petite Eglise renfermée dans le Palais du Mandarin, me remplit de la plus douce consolation.

La Chrestienté de *Hien**, me dit-il, est, graces à Dieu, dans un tres-bon estat. On ne peut avoir plus d'ardeur pour entendre parler des choses de Dieu, plus d'estime pour la qualité de

* Palais du Mandarin.

Chrestien,

Chrestien , plus de tendresse pour le Sauveur du monde , plus de délicatesse de conscience pour s'abstenir des plus legeres fautes. Je me suis attaché principalement à leur expliquer les rapports que J. C a avec nous , le fonds du Mystere de l'Incarnation , & les consequences que nous devons en tirer. Depuis quelque temps je leur ay fait six entretiens sur ce Mystere , & chaque Entretien duroit au moins trois heures : mais je n'ai rien dit à ces Dames nouvellement Chrestiennes , qu'elles n'aient conçu , qu'elles n'aient gousté , qu'elles n'aient répété plusieurs fois le jour , & dont elles n'aient profité pour la pratique. Je l'ay connu à certains mots qui leur échapoient tantost à l'une , tantost à l'autre , quand quelque point de l'in-

struction les avoit frappé , tels que sont ceux-cy par exemple : C'est quelque chose de grand que d'estre Chrestien. Des Chrestiens qui se méprisent , ont grand tort ; leur estime doit aller jusqu'au respect. Un Chrestien qui n'aime Dieu qu'à demi , est un monstre. Comment des Chrestiens peuvent-ils ne se pas aimer ! Que les Infidèles ne sçavent-ils nostre sainte Religion , il n'y en auroit pas un qui ne l'embrassast !

Il y a peu de jours qu'à la fin d'un de ces entretiens , la Mere du Mandarin se leva , & adressant la parole à toute l'Assemblée : Ce que je conclus de tout ce-cy , dit-elle , c'est qu'il n'y a qu'une seule chose qui doive nous estre chere & précieuse , sçavoir la grace sanctifiante : qu'on ne doit rien omettre pour l'obtenir , quand on ne l'a pas encore ; pour la conser-

Missionnaires de la C. de F. 147
ver quand on l'a obtenuë, & pour
la recouvrer quand on a eu le mal-
heur de la perdre. Ensuite jettant
des regards pleins de tendresse
sur huit petits enfans Chrestiens
qui estoient presens ; elle les
baïsa tous l'un après l'autre ,
respectant en eux la grace d'a-
doption qu'ils avoient reçûë à
leur Baptesme.

Peu après , la veuve du fils
aîné du Mandarin conduisant
au pied d'un Oratoire sa fille
unique âgée d'environ quatre
ans , j'entendis qu'elle lui disoit
ces paroles : Je t'aime , Dieu le «
sçait , ma chere Enfant , & «
comment ne te pas aimer , «
puisque tu es le seul gage, que «
ton pere en mourant m'ait laïf- «
sé de sa tendresse ? Cependant «
si je croyois que tu düss jamais «
abandonner JESUS - CHRIST, «
ou perdre l'innocence de ton «

» Baptême , je prierois le Sei-
» gneur de te retirer au plustost
» de ce monde. Ouy, (répéta-t-elle
le trois ou quatre fois, regardant
une image de N. Seigneur , &
croyant n'estre point entenduë,)
» ouy , mon Dieu , elle est à
» vous , vous pouvez la repren-
» dre ; bien loin de la pleurer ,
» je vous remercieray de la
» grace que vous luy aurez fai-
» te. » Autant que je pus juger
par le ton dont elle prononçoit
ces dernieres paroles , elle ver-
soit des larmes. C'est par ce
dernier trait que le P. de Cha-
vagna finit sa lettre.

Le P. de Mailla qui a eu cer-
te année trois rudes persécu-
tions à souffrir , m'a raconté u-
ne sainte saillie d'un enfant de
huit à neuf ans , qui m'a paru
admirable : je croy que vous
serez surpris , comme moy , de

voir une foi si vive dans un âge si tendre. Il venoit de perdre deux de ses freres qui estoient morts de la petite vérole, lorsqu'il en fut luy-mesme dangereusement attaqué à son tour : sa mere s'échapa jusqu'à dire dans un mouvement d'impatience : *Hé quoy ! faut-il donc perdre tous nos enfans , faute d'avoir recours à la Déesse de la petite Vérole ?* (C'est une Divinité fort célèbre à la Chine.) L'enfant qui entendit ces paroles, en fut tellement offensé, qu'il ne voulut jamais souffrir pendant le peu de temps qui luy restoit à vivre, que sa mere parust en sa présence. Tout son plaisir estoit de voir des Chrestiens, & de s'entretenir avec eux du bonheur dont il alloit jouïr dans le Ciel. La fermeté du fils produisit dans la mere un prompt &

sincere repentir de sa faute , qu'elle expia aussi-tost par les larmes de la pénitence.

Vous serez bien aise , mon Reverend Pere , d'apprendre encore de quelle maniere un jeune Chinois , qui vient d'estre baptisé , a esté converti au Christianisme. Sa conversion a quelque chose de singulier , je dirois presque de miraculeux. Ses Parens l'avoient mis parmi les Bonzes : & luy avoient fait porter dès sa plus tendre enfance l'habit de cette sorte de Religieux Chinois. Il n'avoit gueres que seize ans , lors qu'il tomba dans un étang fort profond , où il devoit se noyer sans ressource. Mais à peine fut-il au fond de l'eau, qu'il se sentit soutenu par un homme inconnu , qui le porta sur le bord de l'étang , & qui disparut aussi-tost ,

Missionnaires de la C. de F. 151
après luy avoir ordonné d'aller
de ce pas à l'Eglise de *Kicou-*
kiam , pour s'y faire instruire ,
& recevoir le Baptême. L'effet
est une preuve du prodige , car
quelque résistance qu'il ait trou-
vée du costé de ses Parens infi-
dèles , il a voulu absolument
estre baptisé ; & j'espere que son
exemple fera quelque impres-
sion sur leurs cœurs. Sa mere
est déjà fort ébranlée.

J'ay esté également charmé
de la force & de la générosité
toute Chrestienne d'un de nos
Néophytes. Il n'avoit pour sub-
sister qu'un petit employ chez
un Marchand de ses Parens
fort riche , dont il tenoit les li-
vres de compte. Le Marchand
entesté jusqu'à l'excez du culte
de ses Idoles ; & craignant qu'el-
les ne luy devinssent contraires,
s'il gardoit chez luy un hom-

me qui faisoit profession du Christianisme , le chassa sur le champ de sa maison , en l'assurant néanmoins que la porte luy en seroit ouverte , dez-qu'il auroit renoncé à une loi qui n'estoit pas de son goust. Mais le généreux Chrestien indigné d'une pareille proposition , sortit sur l'heure de chez le Marchand ; & quoy qu'il soit maintenant dans un besoin extrême , luy , sa femme , & ses enfans , il m'a protesté mille fois que rien ne seroit capable de lui faire abandonner J E S U S- C H R I S T , & qu'il demeurera plustost toute sa vie dans l'estat d'indigence où il est , que de commettre une semblable infidélité.

Je ne puis finir cette lettre , mon Reverend Pere , sans vous rapporter encore un rare exemple de charité que viennent de

Missionnaires de la C. de F. 153
donner les Chrestiens de *Kim te tchim*. Rien n'a fait plus d'honneur à la Religion , ni ne l'a renduë plus respectable aux Infidèles. Une peste ravageoit tout le Pais , la pluspart des familles en estoient affligées , & ce qu'il y avoit de plus triste , c'est que ceux qui estoient une fois atteints de cette maladie , se voyoient aussi-tost abandonnez de leurs Parens infidèles. Les Chrestiens touchez de compassion de leur misere , ont suppléé par leurs soins , aux secours que tant de malheureux avoient droit d'exiger de la tendresse de leurs Proches.

On voyoit ces charitables Néophytes parcourir toutes les maisons où il se trouvoit des Malades , & s'exposer sans crainte à un mal si contagieux : on en voyoit plusieurs transpor-

ter chez eux des familles entières de moribonds , leur rendre les services les plus bas , & à la faveur des remèdes , dont ils soulageoient leurs corps , faire couler dans leurs ames les vérités du Salut. Dieu a voulu , ce semble , récompenser une charité si extraordinaire ; lorsque je suis allé visiter cette Eglise , j'ay appris qu'il n'estoit mort personne de tous ceux , dont les Chrestiens avoient pris soin : ce que les Infidèles regardoient comme un prodige , & ce qui en a déterminé plusieurs à me prier de les instruire , & de les disposer à la grace du Baptême. Je ne doute point , mon Reverend Pere , que ce que je vous mande de nos Chrestiens de *Kim te tchim* , ne touche bien sensiblement M. le Marquis de Brossia ; car enfin

Missionnaires de la C. de J. 155
cette nouvelle Eglise doit estre
regardée comme son ouvra-
ge , puisqu'elle a esté fondée ,
& est maintenant entretenuë
de ses libéralitez. Quand j'au-
ray reçu les lettres que j'attens
dans quelques mois , je ne man-
queray pas de vous les envoyer
par les premiers vaisseaux. Ac-
cordez-moy quelque part dans
vos saints Sacrifices , en l'union
desquels je suis avec beaucoup
de respect ,

MON REVEREND PERE ,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant
serviteur en N. S.

D'ENTRECOLLES Missionnaire de
la Compagnie de J E S U S.

G. vj.

EXPLICATION
de la figure suivante.

LEs trois Inscriptions en caractères Chinois qu'on voit dans la table suivante, ont esté écrites de la propre main de l'Empereur de la Chine. Ce fut le 24. d'Avril de l'année 1711. la cinquantième de son Regne, & le septième jour de la troisième Lune, que ce Prince donna ces Inscriptions aux Peres Jesuites de Pekin, pour la nouvelle Eglise qu'ils ont élevée vers la porte de *Xun chim muen*. Dez l'année 1705. il voulut contribuer à la construction de cette Eglise, & il donna pour cela dix mille onces d'argent.

Les caracteres de l'inscription du frontispice ont chacune plus

Missionnaires de la C. de F. 157
de deux * coudées & demi Chinoises de hauteur.

Les Caractères des Inscriptions de chaque Colonne ont près d'une coudée Chinoise de hauteur.

Inscription du Frontispice.

AU VRAY PRINCIPE DE TOUTES CHOSES.

Inscription de la première colonne.

IL EST INFINIMENT BON
ET INFINIMENT JUSTE,
IL ÉCLAIRE, IL SOUTIENT,
IL REGLE TOUT AVEC UNE
SUPREME AUTORITE', ET AVEC
UNE SOUVERAINE JUSTICE.

* La Coudée Chinoise est au pied du Châlelet de Paris, cômme à peu près 19. font à 30.

Inscription de la seconde colonne.

IL N'A POINT EU DE COMMENCEMENT , ET IL N'AURA POINT DE FIN , IL A PRODUIT TOUTES CHOSES DEZ LE COMMENCEMENT , C'EST LUY QUI LES GOUVERNE , ET QUI EN EST LE VERITABLE SEIGNEUR.



福

門

福

門

福

門

福

門

萬有真元

無始無終先作形聲真主宰

宣仁宣義聿昭拯濟大權衡



LETTRE

DU

PERE JARTOUX,

Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au P. Procureur Général des Missions des Indes & de la Chine.

A Pekin, le 12. d'Avril 1711.



ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

La Carte de Tartarie que nous faisons par ordre de l'Empereur de la Chine, nous a procuré l'occasion de voir la fa-

160 *Lettres de quelques*
meuse Plante de *Gin-seng* si estimée à la Chine , & peu connue en Europe. Vers la fin de Juillet de l'année 1709. nous arrivâmes à un Village qui n'est esloigné que de quatre petites lieues du Royaume de Corée , & qui est habité par des Tartares qu'on nomme *Calca-tatze*. Un de ces Tartares alla chercher sur les montagnes voisines quatre plantes de *Gin-seng*, qu'il nous apporta toutes entières dans un panier. J'en pris une au hazard que je dessinai dans toutes ses dimensions le mieux qu'il me fut possible. Je vous en envoie la figure que j'expliquerai à la fin de cette lettre.

Les plus habiles Médecins de la Chine ont fait des Volumes entiers sur les proprietéz de cette plante : ils la font entrer presque dans tous les remèdes qu'ils

donnent aux grands Seigneurs, car elle est d'un trop grand prix pour le commun du Peuple. Ils prétendent que c'est un remède souverain pour les épuisemens causez par des travaux excessifs de corps ou d'esprit, qu'elle dissout les flegmes, qu'elle guérit la foiblesse des poulmons & la pleuresie, qu'elle arrête les vomissemens, qu'elle fortifie l'orifice de l'estomac, & ouvre l'appétit, qu'elle dissipe les vapeurs, qu'elle remédie à la respiration foible & précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les esprits vitaux, & produit de la lymphe dans le sang, enfin qu'elle est bonne pour les vertiges & les ébloüissemens, & qu'elle prolonge la vie aux vieillards.

On ne peut gueres s'imaginer que les Chinois & les Tar-

tares fissent un si grand cas de cette racine , si elle ne produisoit constamment de bons effets. Ceux - mesmes qui se portent bien , en usent souvent pour se rendre plus robustes. Pour moy je suis persuadé qu'entre les mains des Européans qui entendent la Pharmacie , ce seroit un excellent remede , s'ils en avoient assez pour en faire les épreuves nécessaires , pour en examiner la nature par la voye de la Chymie , & pour l'appliquer dans la quantité convenable , suivant la nature du mal , auquel elle peut estre salutaire.

Ce qui est certain, c'est, qu'elle subtilise le sang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide la digestion, & qu'elle fortifie d'une maniere sensible. Après avoir dessiné celle que je

Missionnaires de la C. de F. 163
décriray dans la suite, je me tastay le poux pour sçavoir en quelle situation il estoit : je pris ensuite la moitié de cette racine toute crüe sans aucune préparation ; & une heure après je me trouvay le poux beaucoup plus plein & plus vif , j'eus de l'appétit , je me sentis beaucoup plus de vigueur , & une facilité pour le travail que je n'avois pas auparavant.

Cependant je ne fis pas grand fonds sur cette épreuve , persuadé que ce changement pouvoit venir du repos que nous prîmes ce jour-là. Mais quatre jours après me trouvant si fatigué & si épuisé de travail , qu'à peine pouvois-je me tenir à cheval , un Mandarin de nostre troupe qui s'en apperçût , me donna une de ces racines : j'en pris sur le champ la moitié , &

une heure après je ne ressentis plus de foiblesse. J'en ay usé ainsi plusieurs fois depuis ce temps-là, & toujours avec le mesme succez. J'ay remarqué encore que la feüille toute fraische, & sur tout les fibres que je maschois, produisoient à peu près le mesme effet.

Nous nous sommes souvent servi de feüilles de *Ginseng* à la place de Thé, ainsi que font les Tartares; & je m'en trouvois si bien, que je préférerois sans difficulté cette feüille à celle du meilleur Thé. La couleur en est aussi agréable, & quand on en a pris deux ou trois fois, on luy trouve une odeur & un goust qui font plaisir.

Pour ce qui est de la racine, il faut la faire bouillir un peu plus que le Thé, afin de donner le tems aux esprits de sortir : c'est la pra-

Missionnaires de la C. de F. 165
tique des Chinois, quand ils en
donnent aux malades, & alors
ils ne passent gueres la cinquié-
me partie d'une once de raci-
ne sèche. A l'égard de ceux
qui sont en santé, & qui n'en u-
sent que par précaution, ou pour
quelque legere incommodité,
je ne voudrois pas que d'une
once, ils en fissent moins de dix
prises, & je ne leur conseille-
rois pas d'en prendre tous les
jours. Voicy de quelle maniere
on la prépare: on coupe la racine
en petites tranches qu'on met
dans un pot de terre bien vernis-
sé, où l'on a versé un demiseptier
d'eau. Il faut avoir soin que le
pot soit bien fermé: on fait cui-
re le tout à petit feu; & quand
de l'eau qu'on y a mis, il ne res-
te que la valeur d'un gobelet,
il faut y jeter un peu de sucre,
& la boire sur le champ. On

remet ensuite autant d'eau sur le marc , on le fait cuire de la même manière , pour achever de tirer tout le suc , & ce qui reste des parties spiritueuses de la racine. Ces deux doses se prennent , l'une le matin , & l'autre le soir.

A l'égard des lieux où croît cette racine, en attendant qu'on les voie marquer sur la nouvelle Carte de Tartarie , dont nous enverrons une copie en France , on peut dire en général que c'est entre le trente-neuvième & le quarante-septième degré de latitude Boréale , & entre le dixième & le vingtième degré de longitude Orientale , en comptant depuis le méridien de Peking. Là se découvre une longue suite de montagnes , que d'épaisses forêts , dont elles sont couvertes

& environnées , rendent comme impénétrables. C'est sur le penchant de ces montagnes & dans ces forests épaisses , sur le bord des ravines ou autour des rochers , aux pieds des arbres & au milieu de toute sorte d'herbes que se trouve la plante de *Gin-seng*. On ne la trouve point dans les plaines , dans les vallées , dans les marefcages , dans le fonds des ravines , ni dans les lieux trop découverts. Si le feu prend à la forest , & la consume , cette plante n'y reparoist que trois ou quatre ans après l'incendie , ce qui prouve qu'elle est ennemie de la chaleur : aussi se cache-t-elle du Soleil le plus qu'elle peut. Tout cela me fait croire , que s'il s'en trouve en quelqu'autre Païs du monde , ce doit estre principalement en Canada , dont les

168 *Lettres de quelques*
forests & les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, ressembloit assez à celles.
cy.

Les endroits où croist le *Ginseng*, sont tout à-fait séparés de la Province de *Quan-tong* appelée *Leaotum* dans nos anciennes Cartes, par une barrière de pieux de bois qui renferme toute cette Province, & aux environs de laquelle des Gardes rodent continuellement pour empêcher les Chinois d'en sortir, & d'aller chercher cette racine. Cependant quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inspire aux Chinois le secret de se glisser dans ces deserts, quelquefois jusqu'au nombre de deux ou trois mille, au risque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines, s'ils sont surpris en sortant de
la

Missionnaires de la C. de J. 169
la Province , ou en y rentrant.

L'Empereur souhaitant que les Tartares profitassent de ce gain préféablement aux Chinois, avoit donné ordre cette même année 1709. à dix mille Tartares, d'aller ramasser eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient de *Ginseng* , à condition que chacun d'eux en donneroit à sa Majesté deux onces du meilleur, & que le reste seroit payé au poids d'argent fin. Par ce moyen on comptoit que l'Empereur en auroit cette année environ vingt mille livres Chinoises , qui ne luy cousteroient gueres que la quatrième partie de ce qu'elles valent. Nous rencontraîmes par hazard quelques-uns de ces Tartares au milieu de ces affreux deserts. Leurs Mandarins qui n'estoient pas esloignez de nostre route , vinrent les uns

X. Rec.

H

après les autres nous offrir des bœufs pour nostre nourriture , selon le Commandement qu'ils en avoient reçu de l'Empereur.

Voicy l'ordre que garde cette armée d'Herboristes. Après s'estre partagé le terrain selon leurs estendarts , chaque troupe au nombre de cent s'estend sur une mesme ligne jusqu'à un terme marqué , en gardant de dix en dix une certaine distance:ils cherchent ensuite avec soin la plante dont il s'agit , en avançant insensiblement sur un mesme romb;& de cette maniere ils parcourent durant un certain nombre de jours l'espace qu'on leur a marqué. Dez-que le terme est expiré , les Mandarins placez avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paistre les chevaux , envoient visiter

chaque troupe pour lui intimér leurs ordres , & pour s'informer si le nombre est complet. En cas que quelqu'un manque, comme il arrive assez souvent , ou pour s'estre égaré , ou pour avoir esté dévoré par les bestes , on le cherche un jour ou deux, après quoy on recommence de mesme qu'auparavant.

Ces pauvres gens ont beaucoup à souffrir dans cette expédition : ils ne portent ni tentes , ni lits , chacun d'eux estant assez chargé de sa provision de millet rosti au four, dont il se doit nourrir tout le temps du voyage. Ainsi ils sont contrains de prendre leur sommeil sous quelque arbre , se couvrant de branches , ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoient de temps en temps quelques pieces de

172 *Lettres de quelques*
bœuf ou de gibier qu'ils devo-
rent, après les avoir montrées un
moment au feu. C'est ainsi que
ces dix mille hommes ont passé
six mois de l'année : ils ne lais-
soient pas malgré ces fatigues
d'estre robustes, & de paroistre
bons soldats. Les Tartares qui
nous escortoient, n'estoient gue-
res mieux traittez, n'ayant que
les restes d'un bœuf qu'on tuoit
chaque jour, & qui devoit ser-
vir auparavant à la nourriture
de cinquante personnes.

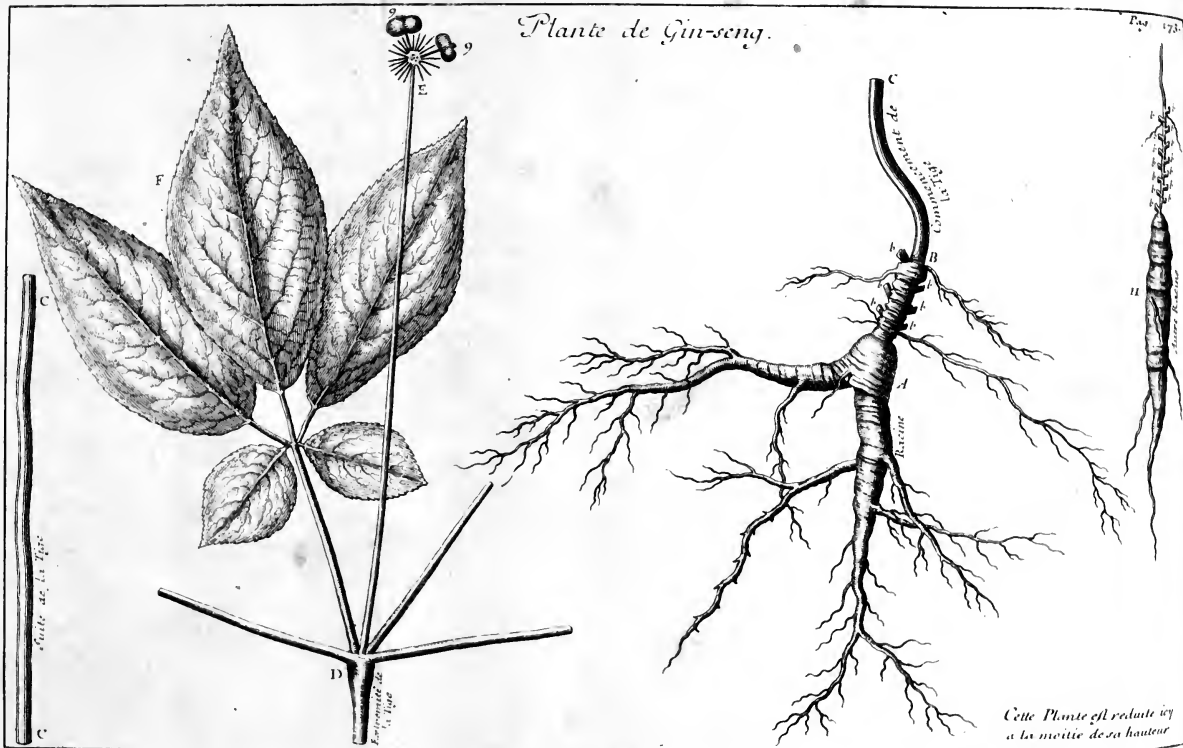
Pour vous donner mainte-
nant quelque idée de cette
plante, dont les Tartares & les
Chinois font un si grand cas, je
vais expliquer la figure de celle
que je vous envoie, & que j'ay
dessinée avec le plus d'exacti-
tude qui m'a esté possible.

A, represente la racine dans



Plante de Gin-seng.

Pl. 173.



Cette Plante est réduite ici
à la moitié de sa hauteur

Missionnaires de la C. de J. 17.
sa grosseur naturelle. Quand je
l'eus lavée , elle estoit blanche
& un peu raboteuse , comme le
sont d'ordinaire les racines des
autres plantes.

B. C. C. D. representent la
tige dans toute sa longueur &
son épaisseur : elle est toute unie,
& assez ronde ; sa couleur est
d'un rouge un peu foncé , ex-
cepté vers le commencement *B.*
où elle est plus blanche à cause
du voisinage de la terre.

Le point *D.* est une espee de
nœud formé par la naissance
des quatre branches qui en sor-
tent comme d'un centre , & qui
s'écartent ensuite également l'u-
ne de l'autre , sans sortir d'un
mesme plan. Le dessous de la
branche est d'un verd temperé
de blanc : le dessus est assez sem-
blable à la tige , c'est - à - dire ,
d'un rouge - foncé , tirant sur la :

174 *Lettres de quelques*
couleur de Mure. Les deux couleurs s'unissent ensuite par les costez avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feüilles de la grandeur & de la figure qui se voit dans la planche. Il est à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre aussi-bien que de l'horizon, pour remplir avec leurs feüilles un espace rond à peu près paralelle au plan du sol.

Quoy que je n'aye dessiné exactement que la moitié d'une de ces feüilles *F.* on peut aisément concevoir & achever toutes les autres sur le plan de cette partie. Je ne sçache point avoir jamais vû de feüilles de cette grandeur si minces & si fines : les fibres en sont tres-bien distinguées ; elles ont par dessus quelques petits poils un peu blancs.

La pellicule qui est entre les fibres , s'éleve un peu vers le milieu au-dessus du plan des mesmes fibres. La couleur de la feüille est d'un verd obscur par dessus , & par deffous d'un verd blanchastre & un peu luisant. Toutes les feüilles sont denticulées , & les denticules en sont assez fines.

Du centre *D.* des branches de cette plante , s'élevoit une seconde tige *D. E.* fort droite & fort unie , tirant sur le blanc depuis le bas jusqu'en haut, dont l'extrémité portoit un bouquet de fruit fort rond & d'un beau rouge. Ce bouquet estoit composé de vingt & quatre fruits : j'en ay seulement dessiné deux dans leur grandeur naturelle , que j'ai marquées dans ces deux chiffres 9. 9. La peau rouge qui enveloppe ce fruit , est fort min-

ce, & tres-unie : elle couvre une chair blanche & un peu molle. Comme ces fruits estoient doubles, (car il s'en trouve de simples) ils avoient chacun deux noyaux mal polis, de la grosseur & de la figure de nos lentilles ordinaires, séparés néanmoins l'un de l'autre, quoyque posez sur le même plan*. Chaque fruit estoit porté par un filet uni, égal de tous costez, assez fin, & de la couleur de celui de nos petites cerises rouges. Tous ces filets sortoient d'un même centre, & s'écartant en tous sens comme les rayons d'une Sphère, ils formoient le bouquet rond des fruits qu'ils portoient. Ce fruit n'est pas bon à manger : le noyau

* Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles, il est presque par tout également épais.

^{re}semble aux noyaux ordinaires ; il est dur , & renferme le germe. Il est toujours posé dans le même plan que le filet qui porte le fruit. De-là vient que ce fruit n'est pas rond , & qu'il est un peu applati des deux costez. S'il est double , il a une espèce d'enfoncement au milieu dans l'union des deux parties qui le composent : il a aussi une petite barbe diamétralement opposée au filet auquel il est suspendu. Quand le fruit est sec , il n'y reste que la peau toute ridée qui se cole sur les noyaux : elle devient alors d'un rouge obscur & presque noir.

Au reste cette plante tombe & renaît tous les ans. On connoît le nombre de ses années par le nombre des tiges qu'elle a déjà poussées , dont il reste toujours quelque trace ; com-

me on le voit marqué dans la figure par les petits caractères *b. b. b.* Par-là on voit que la racine *A.* estoit dans sa septième année, & que la racine *H.* estoit dans sa quinzième.

Au regard de la fleur, comme je ne l'ay pas vûë, je ne puis en faire la description: quelques-uns m'ont dit qu'elle estoit blanche & fort petite. D'autres m'ont assuré que cette plante n'en avoit point, & que personne n'en avoit jamais vû. Je croirois plutôt qu'elle est si petite & si peu remarquable qu'on n'y fait pas d'attention ; & ce qui me confirme dans cette pensée ; c'est que ceux qui cherchent le *Ginseng*, n'ayant en vûë que la racine, méprisent & rejettent d'ordinaire tout le reste comme inutile.

Il y a des plantes qui outre

le bouquet des fruits que j'ai décrits cy-dessus, ont encore un ou deux fruits tout-à-fait semblables aux premiers, situez à un pouce, ou à un pouce & demi au-dessous du bouquet : & alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent, parce qu'on ne manque guères de trouver encore cette plante à quelque pas de-là sur ce mesme romb, ou aux environs. La couleur du fruit, quand il en a, distingue cette plante de toutes les autres, & la fait remarquer d'abord : mais il arrive souvent qu'elle n'en a point, quoy que la racine soit fort ancienne. Telle estoit celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre H. qui ne portoit aucun fruit, bien qu'elle fust dans sa quinzième année.

Comme on a eu beau semer la graine , sans que jamais on l'ait vû pousser , il est probable que c'est ce qui a donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares. Ils disent qu'un oiseau la mange dez-qu'elle est en terre , que ne la pouvant digérer , il la purifie dans son estomac , & qu'elle pousse ensuite dans l'endroit où l'oiseau la laisse avec sa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort long-temps en terre avant que de pousser aucune racine : & ce sentiment me paroist fondé sur ce qu'on trouve de ces racines qui ne sont pas plus longues , & qui sont moins grosses que le petit doigt , quoy qu'elles aient poussé successivement plus de dix tiges en autant de différentes années.

Quoy que la plante que j'ay

décrite, eust quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois, quelques-unes qui en ont cinq, ou même sept; & celles-cy sont les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feuilles, de même que celle que j'ay dessinée; à moins que le nombre n'en ait esté diminué par quelque accident. La hauteur des plantes est proportionnée à leur grosseur & au nombre de leurs branches. Celles qui n'ont point de fruits, sont d'ordinaires petites & fort basses.

La racine la plus grosse, la plus uniforme, & qui a moins de petits liens, est toujours la meilleure. C'est pourquoy celle qui est marquée par la lettre *H.* l'emporte sur l'autre. Je ne sçay pourquoy les Chinois l'ont

182: *Lettres de quelques*
nommée *Gin-seng*, qui veut dire, *Réprésentation de l'homme*: je n'en ay point vû qui en approchast tant soit peu, & ceux qui la cherchent de profession, m'ont assuré qu'on n'en trouvoit pas plus qui eussent de la ressemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hazard des figures assez bizarres. Les Tartares l'appellent avec plus de raison *Orhota*, c'est-à-dire, *la premiere des plantes*.

Au reste il n'est pas vrai que cette plante croisse à la Chine, comme le dit le P. Martini sur le témoignage de quelques livres Chinois qui l'ont fait croistre dans la Province de Peking sur les montagnes d'*Yong-pinfou*. On a pû aisément s'y tromper, parce que c'est-là qu'elle arrive, quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette plante , n'en conservent que la racine, & ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils en peuvent amasser durant dix ou quinze jours. Ils ont soin de bien laver la racine, & de la nettoyer en ostant avec une brosse tout ce qu'elle a de matière étrangère. Ils la trempent ensuite un instant dans de l'eau presque bouillante , & la font sécher à la fumée d'une espèce de millet jaune , qui luy communique un peu de sa couleur. Le millet renfermé dans un vase avec un peu d'eau , se cuit à un petit feu : les racines couchées sur de petites traverses de bois au-dessus du vase se séchent peu à peu sous un linge , ou sous un autre vase qui les couvre. On peut aussi les sécher au Soleil , ou même au feu : mais bien qu'elles

184. *Lettres de quelques*
conservent leur vertu , elles
n'ont pas alors cette couleur ,
que les Chinois aiment. Quand
ces racines sont séchées , il faut
les tenir renfermées dans un lieu
qui soit aussi bien sec , autrement
elles seroient en danger de se
pourrir , ou d'estre rongées des
vers.

Je souhaite , mon Reverend.
Pere , que la description que je
viens de faire du *Gin-seng* si
estimé dans cet Empire , vous
fasse plaisir , & à ceux à qui
vous en ferez part. Nous som-
mes sur le point d'aller en Tar-
tarie pour en achever la Car-
te , car nous avons encore le
Nord-Oüest & l'Oüest à faire. Je
vous enverray le plustost qu'il
me sera possible la Carte de la
Province de Péking appelée
par le P. Martini *Pekeli* , & par
les Chinois *Tcheli* , ou bien *Li-*

Missionnaires de la C. de J. 185
pafou. Je me recommande à vos
saints Sacrifices , & fuis avec
bien du respect ,

MON. REVEREND PERE ,

Vostre très-humble & très-obéissant
Serviteur en N. S.
J A R R O U X Missionnaire de la
Compagnie de J E S U S.





A B R E G É¹

D'UNE RELATION

ESPAGNOLE,

De la Vie & de la Mort du
Pere Cyprien Baraze de la
Compagnie de J E S U S , &
Fondateur de la Mission des
Moxes dans le Pérou..

*Imprimée à Lima , par Ordre de
Monseigneur Urbain de Matha
Evesque de la Ville de la Paix.*



N entend par la Mission
des *Moxes* un assembla-
ge de plusieurs différen-
tes Nations d'Infidèles de l'A-
mérique , à qui on a donné ce

du P. Cyprien Baraze. 187

nom , parce qu'en effet la Nation des *Moxes* est la premiere de celles-là qui ait reçu la lumière de l'Evangile. Ces Peuples habitent un Païs immense , qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte - Croix de la Sierra , on costoye une longue chaisne de montagnes escarpées qui vont du Sud au Nord. Il est situé dans la Zone torride , & s'estend depuis 10. jusqu'à 15. degrez de latitude Méridionale. On en ignore entierement les limites , & tout ce qu'on en a pû dire jusqu'icy , n'a pour fondement que quelques conjectures , sur lesquelles on ne peut guères compter.

Cette vaste estenduë de terre paroist une plaine assez unie : mais elle est presque toûjours inondée , faute d'issuë pour faire écouler les eaux. Ces eaux

s'y amassent en abondance par les pluies fréquentes , par les torrens qui descendent des montagnes , & par le débordement des rivières. Pendant plus de quatre mois de l'année ces Peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux , car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation , fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité ils ont encore celle du climat dont l'ardeur est excessive : ce n'est pas qu'il ne soit tempéré de temps en temps , en partie par l'abondance des pluies & l'inondation des rivières , en partie par le vent du Nord qui y souffle presque toute l'année. Mais aussi d'autres fois le vent de Sud qui vient du costé des monta-

gnes couvertes de neige , se déchaisne avec tant d'impétuosité , & remplit l'air d'un froid si piquant , que ces Peuples presque nuds & d'ailleurs mal nourris , n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons , sur tout lorsqu'il est accompagné des inondations , dont je viens de parler , qui sont presque toujours suivies de la famine & de la peste : ce qui cause une grande mortalité dans tout le País.

Les ardeurs d'un climat brulant jointes à l'humidité presque continuelle de la terre , produisent une grande quantité de Serpens , de Vipères , de Fourmis , de Mosquitoes , de Punaises volantes , & une infinité d'autres Insectes , qui ne donnent pas un moment de repos. Cette mesme humidité rend

le terroir si stérile , qu'il ne peut porter ni bled , ni vignes , ni aucun des arbres fruitiers , qu'on cultive en Europe. C'est ce qui fait aussi que les bestes à laine ne peuvent y subsister : il n'en est pas de même des taureaux & des vaches ; on a éprouvé dans la suite des temps, lorsqu'on en a peuplé le País, qu'ils y vivoient , & qu'ils y multiplioient , comme dans le Pérou.

Les *Moxes* ne vivent guères que de la pèche & de quelques racines que le País produit en abondance. Il y a de certains tems où le froid est si âpre , qu'il fait mourir une partie du poisson dās les rivières : les bords en sont quelquefois tout infectez. C'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision ;

& quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi pourris, ils répondent froidement que le feu raccommodera tout.

Ils sont pourtant obligez de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, & d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'Ours, de Léopards, de Tigres, de Chèvres, de Porcs sauvages, & quantité d'autres animaux tout à fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes espèces de Singes. La chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal, appelé *Ocorome*, est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien ; son poil est roux, son museau pointu, ses

dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque & le jette par terre, sans pourtant luy faire de mal, pourvû que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'Ocorome remuë l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, & se persuadant qu'il est mort effectivement, comme il le paroist, il le couvre de paille & de feüillages, & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échapé de ce danger, se relève aussi-tost, & grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'Ocorome accompagné d'un Tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proye. Mais ne la trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens en regardant son camarade, comme s'il vouloit luy témoigner

gner la douleur qu'il avoit de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les *Moxes* ni Loix, ni Gouvernement, ni Police: on n'y voit personne qui commande, ni qui obéisse; s'il survient quelque différend parmi eux, chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du Pais les oblige à se disperser dans diverses Contrées, afin d'y trouver de quoy subsister, leur conversion devient par-là tres-difficile, & c'est un des plus grands obstacles que les Missionnaires aient à surmonter. Ils bastissent des cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite, & chaque cabane est habitée par ceux de la mesme famille. Ils se couchent à terre sur des nattes; ou bien sur un hamac qu'ils attachent à des pieux,

ou qu'ils suspendent entre deux arbres : & là ils dorment exposés aux injures de l'air , aux insultes des bestes , & aux morsures des Mosquitoes. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconvéniens en allumant du feu autour de leur hamac ; la flamme les échauffe , la fumée esloigne les Mosquitoes , & la lumière écarte au loin les bestes féroces ; mais leur sommeil est bien troublé par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu , quand il vient à s'esteindre.

Ils n'ont point de temps réglé pour leurs repas : toute heure leur est bonne , dès-qu'ils trouvent de quoy manger. Comme leurs alimens sont grossiers & insipides , il est rare qu'ils y excèdent ; mais ils sçavent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé le secret de faire

une liqueur tres - forte , avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enyvre en peu de temps , & les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les festes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs Dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort désagréable , ils se rassemblent sous des espèces de berceaux qu'ils forment de branches d'arbre entrelassées les unes dans les autres ; & là ils dansent tout le jour en désordre, & boivent à lōgs traits la liqueur enivrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de festes est presque toujours tragique : elles ne se terminent guères que par la mort de plusieurs de ces insensez , & par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoy qu'ils soient fujets à des infirmitéz presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remède. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes Médicinales, que le seul instinct apprend aux bestes pour la conservation de leur espèce. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes venimeuses, dont ils se servent à toute occasion pour tirer vengeance de leurs Ennemis. Ils ont accoustumé d'empoisonner leurs flèches lorsqu'ils se font la guerre, & ce poison est si présent, que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeller certains Enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier

de les guérir: ces Charlatãs vont trouver les malades, récitent sur eux quelque prière superstitieuse, leur promettent de jeusner pour leur guérison, & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée: ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils succent la partie mal affectée, après quoy ils se retirent, à condition toutefois qu'on leur payera libéralement ces sortes de services.

Ce n'est pas que lePaïs manque de remèdes propres à guérir tous leurs maux: il y en a abondamment & de tres efficaces. Les Missionnaires qui se sont appliquez à connoistre les simples qui y croissent, ont composé de l'écorce de certains arbres & de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morsure des Serpens. On trouve pres-

que à chaque pas sur les montagnes, de l'Ebène & du Gayac : on y trouve aussi la Cannelle sauvage , & une autre écorce d'un nom inconnu , qui est très-salutaire à l'estomac , & qui apaise sur le champ toutes sortes de douleurs.

Il y croît encore plusieurs autres arbres , qui distillent des gommes & des aromates propres à résoudre les humeurs , à échauffer , & à ramollir : sans parler de plusieurs Simples connus en Europe , & dont ces Peuples ne font nul cas , tels que sont le fameux arbre de Quinquina, & une écorce appelée Cascarille , qui a la vertu de guérir toute sorte de fièvres. Les *Moxes* ont chez eux toute cette botanique sans en faire aucun usage.

Rien ne me fait mieux voir leur stupidité , que les ridicules

ornemens , dont ils croyent se parer , & qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage , & se barboüillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se percent les lèvres & les narines , & y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques-uns, qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre , meslez avec les dents & des morceaux de cuir des animaux qu'ils ont tuez à la chasse. Il y en a mesme qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgé ; & plus ils portent de ces marques de leur cruauté , plus ils se ren-

dent respectables à leurs Compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tete , les bras , & les genoux de diverses plumes d'oiseaux , qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément.

L'unique occupation des *Moxes* est d'aller à la chasse & à la pesche , ou d'ajuster leur arc & leurs flêches : celle des femmes , est de préparer la liqueur que boivent leurs maris , & de prendre soin des enfans. Ils ont la coustume barbare d'enterrer les petits enfans , quand la mere vient à mourir ; & s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux , elle enterre l'un d'eux , alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à la fois.

Toutes ces diverses nations sont presque toujours en guerre.

Ils unes contre les autres ; leur maniere de combattre est toute tumultuaire ; ils n'ont point de Chef, & ne gardent nulle discipline : du reste une heure ou deux de combat finit toute la campagne ; on reconnoît les vaincus à la fuite ; ils font esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, & ils les vendent pour peu de choses aux Peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterremens des *Moxes* se font presque sans aucune cérémonie. Les Parens du défunt creusent une fosse, ils accompagnent ensuite le corps en silence, ou en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre, ils partagent entr'eux sa dépouille, qui consiste toujours en des choses de nulle valeur ; & de-lors ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des Parens de ceux qui s'épousent , & dans quelques présens que fait le mari au pere , ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent ; & c'est une autre coustume établie parmi eux , que le mari suit sa femme par tout où elle veut habiter.

Quoy qu'ils admettent la polygamie , il est rare qu'ils aient plus d'une femme , leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs : cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes , comme un crime énorme , & si quelqu'une s'oublioit de son devoir , elle passe dans leur esprit pour une infâ-

me & une prostituée : souvent
mesme il luy en couste la vie.

Tous ces Peuples vivent dans
une ignorance profonde du vrai
Dieu. Il y en a parmi eux qui
adorent le Soleil , la Lune , &
les Etoiles : d'autres adorent
les Fleuves : quelques-uns un
prétendu Tigre invisible : quel-
ques autres portent toujours
sur eux un grand nombre de
petites Idoles d'une figure ridi-
cule. Mais ils n'ont aucun dog-
me , qui soit l'objet de leur
créance : ils vivent sans espé-
rance d'aucun bien futur, & s'ils
font quelque acte de religion ,
ce n'est nullement par un mo-
tif d'amour ; la crainte seule en
est le principe. Ils s'imaginent
qu'il y a dans chaque chose un
Esprit , qui s'irrite quelquefois
contre eux , & qui leur envoie
les maux dont ils sont affligés :

c'est pour cela que leur soin principal est d'appaiser, ou de ne pas offenser cette vertu secrète, à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur & solennel; & parmi tant de Nations diverses, on n'en a pû découvrir qu'une ou deux, qui usassent d'une espèce de Sacrifice.

On trouve pourtant parmi les *Moxes* deux sortes de Ministres, pour traiter les choses de la Religion. Il y en a qui sont de vrais Enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux Malades. D'autres sont comme les Prestres destinés à appaiser les Dieux. Les premiers ne sont élevez à ce rang d'honneur, qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de

viande & de poisson. Il faut outre cela qu'ils aient esté blefsez par un Tigre ; & qu'ils se soient échapez de ses griffes ; c'est alors qu'on les révere comme des hommes d'une vertu rare parce qu'on juge de-là qu'ils ont esté respectez & favorisez du Tigre invisible, qui les a protégéz contre les efforts du Tigre visible, avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé longtemps cette Fonction, on les fait monter au suprême Sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeusnent une année entière avec la mesme rigueur, & que leur abstinence se produise au dehors par un visage have & exténué ; alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer le suc, qu'on leur répand dans les yeux ; ce

qui leur fait souffrir des douleurs tres-aiguës : & c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du Sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vûë s'éclaircit ; ce qui fait qu'ils donnent à ces Prestres le nom de *Tiharaugui* , qui signifie en leur langue , *Celui qui a les yeux clairs*.

A certains temps de l'année , & sur tout vers la nouvelle Lune , ces Ministres de Satan rassemblent les Peuples sur quelque colline un peu esloignée de la Bourgade. Dez le point du jour , tout le Peuple marche vers cet endroit en silence ; mais quand il est arrivé au terme , il rompt tout à coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils , afin d'attendrir le cœur de leurs Divinitez. Toute la journée se passe dans le jeusne , &

dans ces cris confus ; & ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs Prestres commencent par se couper les cheveux , (ce qui est parmi ces Peuples le signe d'une grande allégresse) & par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes & rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases , où l'on verse la Liqueur enyvrante , qui a esté préparée pour la solemnité. Ils la reçoivent comme des Prémices offertes à leurs Dieux ; & après en avoir bû sans mesure , ils l'abandonnent à tout le Peuple , qui à leur exemple en boit aussi avec excez. Toute la nuit est employée à boire & à danser : Un d'eux entonne la chanson , & tous formant un grand cercle , se mettent à traîner les

pieds en cadence, & à panchez nonchalamment la teste de costé & d'autre avec des mouvemens de corps indézens : car c'est en quoy consiste toute leur danse. On est censé plus dévot & plus religieux, à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire, comme je l'ay déjà dit, par des blessures, ou par la mort de plusieurs d'entre eux.

Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de nos Ames : mais cette lumiere est si fort obscurcie par les épaisses ténébres dans lesquelles ils vivent, qu'ils ne soupçonnent pas mesme qu'il y ait des chastimens à craindre, ou des récompenses à espérer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils guères en peine de ce

qui doit leur arriver après leur mort.

Toutes ces Nations sont distinguées les unes des autres par les diverses langues qu'elles parlent : on en compte jusqu'à trente - neuf différentes , qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. Il est à juger qu'une si grande variété de langage est l'ouvrage du Démon , qui a voulu mettre cet obstacle à la promulgation de l'Evangile , & rendre par ce moyen la conversion de ces Peuples plus difficile.

C'estoit en vûë de les conquérir au Royaume de JESUS-CHRIST , que les premiers Missionnaires Jesuites establirent une Eglise à Sainte Croix de la Sierra ; afin qu'estant à la porte de ces terres infidelles , ils pussent mettre à profit la premiere

occasion qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention & leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans : cette gloire estoit réservée au Pere Cyprien Baraze ; & voicy comment la chose arriva.

Le Frere del Castillo qui demouroit à Sainte - Croix de la Sierra , s'estant joint à quelques Espagnols qui commerçoient avec les Indiens , avança assez avant dans les terres. Sa douceur & ses manières prévenantes gagnerent les Principaux de la Nation , qui luy promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joye , il partit aussi tost pour Lima , afin d'y faire connoistre l'espérance qu'il y avoit de gagner ces Barbares à JESUS-CHRIST.

Il y avoit long-temps que le Pere Baraze pressoit ses Supé-

du P. Cyprien Baraze. 211

rieurs de le destiner aux Missions les plus pénibles. Ses désirs s'enflammerent encore , quand il apprit la mort glorieuse des Peres Nicolas Mascardi , & Jacques-Louis de Sanvitores , qui , après s'estre consumez de travaux , l'un dans le Chili , & l'autre dans les Isles-Marianes , avoient eu tous deux le bonheur de sceller de leur sang les vérités de la Foy qu'ils avoient preschées à un grand nombre d'Infidèles. Le Pere Baraze renouvela donc ses instances , & la nouvelle Mission des *Moxes* lui échut en partage.

Ce fervent Missionnaire se mit aussi-tôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra avec le F. del Castillo : à peine y furent-ils arrivés , qu'ils s'embarquerent sur la rivière de *Guapay* dans un petit Canot fabriqué par les Gentils.

du Païs , qui leur servirent de Guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation tres-rude , & pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr , qu'ils aborderent au Païs des *Moxes*. La douceur & la modestie de l'Homme Apostolique , & quelques petits présens qu'il fit aux Indiens d'hamçons, d'éguilles, de grains de verre , & d'autres choses de cette nature , les accoustumerent peu à peu à sa présence.

Pendant les quatre premières années qu'il demeura au milieu de cette Nation , il eut beaucoup à souffrir , soit de l'intempérie de l'air qu'il respiroit sous un nouveau climat, ou des inondations fréquentes accompagnées de pluies presque continues & de froids piquans ; soit de la difficulté qu'il eut à appren-

dre la langue; car outre qu'il n'avoit ni maître, ni interprète, il avoit affaire à des Peuples si grossiers, qu'ils ne pouvoient même lui nommer ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par signe; soit enfin de l'esloignement des Peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied, tantost dans des Païs marefcageux & inondez, tantost dans des terres brulantes, toujours en danger d'estre sacrifié à la fureur des Barbares, qui le recevoient l'arc & les flêches en main, & qui n'estoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit sur son visage: tout cela joint à une fièvre quarte qui le tourmenta toujours depuis son entrée dans le Païs, avoit tellement ruiné ses forces, qu'il n'avoit plus d'espérance de les recouvrer que par le changement

d'air. C'est ce qui luy fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra, où en effet il ne fut pas long temps sans restablir tout-à-fait la santé.

Esloigné de corps de ses chers Indiens, il les avoit sans cesse présens à l'Esprit : il pensoit continuellement aux moyens de les civiliser, car il falloit en faire des Hommes, avant que d'en faire des Chrétiens ; c'est dans cette vûë que dez les premiers jours de sa convalescence, il se fit apporter des outils de tisserand, & apprit à faire de la toile, afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens, & de les faire travailler à des vestemens de coton pour couvrir ceux qui recevroient le Baptême ; car ces Infidèles ont coustume d'aller presque nuds.

Le repos qu'il goustâ à Sainte-

Croix de la Sierra, ne fut pas de longue durée. Le Gouverneur de la Ville s'estant persuadé que le tems estoit venu d'entreprendre la conversion des *Chiriguanes*, engagea les Supérieurs à y envoyer le Pere Cyprien. Ces Indiens vivent épars çà & là dans le País, & se partagent en diverses petites Peuplades, comme les *Moxes* : leurs coustumes sont aussi les mesmes, à la réserve qu'on trouve parmi eux quelque forme de Gouvernement : ce qui faisoit juger au Missionnaire, qu'estant plus policez que les *Moxes*, ils seroient aussi plus traitables. Cette espérance luy adoucit les dégousts qu'il eut à vaincre dans l'estude de leur langue : en peu de mois il en sçut assez pour se faire entendre, & pour commencer ses instructions ; mais la

maniere indigne dont ils reçurent les paroles de Salut qu'il leur annonçoit, le forcerent d'abandonner une Nation si corrompue. Il obtint de ses Supérieurs la permission qu'il leur demanda , de retourner chez les *Moxes*, qui , en comparaison des *Chiriguanes*, luy paroissent bien moins esloignez du Royaume de Dieu.

En effet il les trouva plus dociles qu'auparavant , & peu à peu il gagna entierement leur confiance. Revenus de leurs préjugés , ils connurent enfin l'excez d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu. Ils s'assemblerent au nombre de six cens pour vivre sous la conduite du Missionnaire , qui eut la consolation après huit ans & six mois de travaux de voir une Chrestienté fervente formée par ses soins.

Comm

Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on célèbre la feste de l'Annonciation de la Sainte Vierge , cette circonstance luy fit naistre la pensée de mettre sa nouvelle Mission sous la protection de la Mere de Dieu : & on l'a appelée depuis ce temps-là la Mission de Nostre-Dame de Lorette.

Le P. Cyprien employa cinq ans à cultiver & à augmenter cette Chrestienté naissante : elle estoit déjà composée de plus de deux mille Néophytes, lorsqu'il luy arriva un nouveau secours de Missionnaires. Ce surcroist d'Ouvriers Evangéliques vint à propos pour aider le saint Homme à exécuter le dessein qu'il avoit formé , de porter la lumiere de l'Evangile dans toute l'étendue de ces terres Idolastres. Il leur abandonna aussi-tost le soin

de son Eglise pour aller à la découverte d'autres Nations auxquelles il pût annoncer JESUS-CHRIST. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez esloignée, dont les Habitans ne sont guères capables des sentimens d'humanité & de religion. Ils sont répandus dans toute l'estenduë du País, & divisez en une infinité de Cabanes fort esloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont ensemble ces familles ainsi dispersées, a produit entr'elles une haine implacable : ce qui estoit un obstacle presque invincible à leur réunion.

La charité ingénieuse du P. Cyprien lui fit surmonter toutes ces difficultez. S'estant logé chez un de ces Indiens, delà il parcourut toutes les Cabanes d'alentour ; il s'insinua peu à peu dans l'es-

prit de ces Peuples par ses manieres douces & honnestes , & il leur fit gouter insensiblement les Maximes de la Religion , bien moins par la force du raisonnement , dont ils estoient incapables , que par un certain air de bonté , dont il accompagnoit ses discours. Il s'afféyoit à terre avec eux pour les entretenir ; il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens , & aux gestes les plus ridicules , dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur ; il dormoit au milieu d'eux , exposé aux injures de l'air , & sans se precautionner contre la morsure des Mosquitoes. Quelque dégoustans que fussent leurs mets , il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin il se fit barbare avec ces barbares pour les faire entrer plus aisément dans les voyes du salut.

Le soin qu'eut le Missionnaire d'apprendre un peu de Médecine & de Chirurgie, fut un autre moyen qu'il mit en usage pour s'attirer l'estime & l'affection de ces Peuples. Quand ils estoient malades, c'estoit luy qui préparoit leurs médecines, qui lavoit & pansoit leurs plaïes, qui nettoyoit leurs Cabanes, & il faisoit tout cela avec un empressement & une affection qui les charmoit. L'estime & la reconnaissance les porterent bientôt à entrer dans toutes ses vûës; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premières habitations pour le suivre. En moins d'un an s'estant rassemblez jusqu'au nombre de plus de deux mille, ils formerent une grande Bourgade, à laquelle on donna le nom de la sainte Trinité.

Le Pere Cyprien s'employa

tout entier à les instruire des vérités de la foy. Comme il avoit le talent de se rendre clair & intelligible aux esprits les plus grossiers, la netteté avec laquelle il leur développa les mystères & les points les plus difficiles de la Religion, les mit bientôt en estat d'estre régénerez par les eaux du Baptême. En embrassant le Christianisme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs & d'autres coustumes, & s'assujettirent volontiers aux loix les plus austères de la Religion : leur dévotion éclatoit sur tout dans ce saint temps, auquel on célèbre le Mystère des souffrances du Sauveur : on ne pouvoit guères retenir ses larmes, quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux Fidèles, & les pénitences extraordinai-

res qu'ils faisoient : ils ne manquoient aucun jour d'assister au Sacrifice redoutable de nos Autels ; & ce qu'il y eut d'admirable , vû leur grossiereté, c'est que le Missionnaire vint à bout par sa patience d'apprendre à plusieurs d'entre eux à chanter en plein chant le Cantique , *Gloria in excelsis* , le Symbole des Apôtres , & tout ce qui se chante aux Messes hautes.

Ces Peuples estant ainsi réduits sous l'obéissance de JESUS-CHRIST , le Missionnaire crut devoir establir parmi eux une forme de gouvernement , sans quoy il y avoit à craindre que l'indépendance dans laquelle ils estoient nez , ne les replongeast dans les mesmes désordres , auxquels ils estoient sujets avant leur conversion. Pour cela il choisit parmi eux ceux qui

estoit le plus en réputation de sagesse & de valeur , & il en fit des Capitaines , des Chefs de Famille , des Consuls , & d'autres Ministres de la justice pour gouverner le reste du Peuple. On vit alors ces hommes , qui auparavant ne souffroient aucune domination , obéir volontiers à de nouvelles Puissances , & se soumettre sans peine aux plus sévères chastimens , dont leurs fautes estoient punies.

Le P. Cyprien n'en demeura pas là. Comme les Arts pouvoient beaucoup contribuer au dessein qu'il avoit de les civiliser , il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bientôt parmi eux des Laboureurs , des Charpentiers , des Tisserans , & d'autres Ouvriers de cette

nature , dont il est inutile de faire le détail.

Mais à quoy le saint Homme pensa davantage , ce fut à procurer des alimens à ce grand Peuple qui s'augmentoît chaque jour. Il craignoit avec raison que la stérilité du Païs obligeant ses Néophytes à s'absenter de temps en temps de la Peuplade , pour aller chercher de quoy vivre sur les montagnes esloignées , ils ne perdissent peu à peu les sentimens de Religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inspirer. De plus il fit réflexion que les Missionnaires qui viendroient dans la suite cultiver un champ si vaste , n'auroient pas tous des forces égales à leur zèle ; & que plusieurs d'entre eux succumbéroient sous le poids du travail , s'ils n'avoient pour tout

aliment que d'insipides racines. Dans cette vûë il songea à peupler le País de Taureaux & de Vaches , qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre & s'y multiplier. Il falloit les aller chercher bien loin , & par des chemins difficiles. Les difficultés ne l'arrestèrent point : plein de confiance dans le Seigneur , il part pour Sainte - Croix de la Sierra ; il rassemble jusqu'à deux cens de ces animaux , il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire , il grimpe les montagnes , il traverse les rivières , poursuivant toujours devant soy ce nombreux troupeau , qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit : il se vit bientôt abandonné de la plupart des Indiens de sa suite , à qui les forces & le courage manquerent : mais sans se rebuter , il conti-

nua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, estant quelquefois dans la botte jusqu'aux genoux, & exposé sans cesse, ou à perdre la vie par les mains des Barbares, ou à estre dévoré par les bestes féroces. Enfin après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chere Mission avec une partie du troupeau qu'il avoit fait partir de Sainte Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du Missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années, qu'il y a maintenant dans le Pais plusieurs de ces animaux, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les Habitans des Peuplades Chrestiennes.

Après avoir pourvû aux besoins de ses chers Néophytes, il ne lui restoit plus que d'élever

un Temple à JESUS - CHRIST, car il souffroit avec peine que les saints Mystères se célébraf-
sent dans une pauvre Cabane, qui n'avoit d'Eglise que le nom qu'il luy en avoit donné. Mais pour exécuter ce projet, il fal-
loit qu'il mist la main à l'œuvre, & qu'il apprist lui mesme à ses In-
diens, la maniere de cōstruire un Edifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appella plusieurs, il ordon-
na aux uns de couper du bois, il apprit aux autres à cuire la terre & à faire de la brique; il fit faire du ciment à d'autres; enfin après quelques mois de travail, il eut la consolation de voir son ouvrage achevé.

Quelques années après, l'E-
glise n'estant pas assez vaste, pour contenir la multitude des Fidèles, il en bastit une autre beaucoup plus grande & plus

belle. Ce qu'il y eut d'estonnant, c'est que cette nouvelle Eglise fut élevée comme la premiere, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, & sans que d'autre Architecte que luy-mesme présidast à un si grand ouvrage. Les Gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille : ils en estoient frappez jusqu'à l'admiration, & par la Majesté du Temple qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le Pere Cyprien en fit la Dédicace avec beaucoup de solemnité : il y eut un grand concours de Chrestiens & d'Idolastres, qui furent aussi touchez d'une cérémonie si auguste, qu'édifiez de la piété d'un grand nombre de Catéchumenes, que le Missionnaire bap-

tifa en leur présence.

Ces deux grandes Peuplades estant formées , toutes les pensées du Pere Cyprien se tournerent vers d'autres Nations. Il sçavoit par le rapport qui luy en avoit esté fait , qu'en avançant vers l'Orient , on trouvoit un Peuple assez nombreux ; il partit pour en faire la découverte , & après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme , enfin le septième il découvrit une Nation , qu'on nomme la Nation des *Coseremoniens*. Il employa pour leur conversion les mêmes moyens dont il s'estoit déjà servi avec succès pour former des Peuplades parmi les *Moxes* , & il sçut si bien les gagner en peu de temps , que les Missionnaires qui vinrent dans la suite , les engagerent sans peine à quitter

le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues delà, & y fonder une grande Peuplade qui s'appelle la Peuplade de S. Xavier.

Le saint homme qui avançoit toujours dans les terres, ne fut pas long-temps sans découvrir encore un Peuple nouveau. Après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la Nation des *Cirioniens*. Du plus loin que ces Barbares l'aperçurent, ils prirent en main leurs flèches; ils se préparoient déjà à tirer sur luy, & sur les Néophytes qui l'accompagnoient: mais la douceur avec laquelle le P. Cyprien les aborda, leur fit tomber les armes des mains. Le Missionnaire demeura quelque temps parmi eux, & ce fut en parcourant leurs diverses habitations, qu'il eut connoissance:

d'une autre Nation qu'on appelle la Nation des *Guarayens*. Ce sont des Peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les autres Nations par leur férocité naturelle , & par la coustume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même manière qu'on va à la chasse des bestes ; ils les prennent vivans , s'ils peuvent , ils les entraînent avec eux , & ils les égorgent l'un après l'autre , à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe , parce que , disent-ils, ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des âmes , dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans & vagabonds dans toutes ces contrées , ils répandent par tout la consternation & l'effroy.

Une poignée de ces Barbares se trouva sur le chemin du Pere Cyprien : les Néophytes s'apercevant à leur langage qu'ils estoient d'une Nation ennemie de toutes les autres , se préparoient à leur ôter la vie : & ils l'eussent fait , si le Missionnaire ne les eust arresté en leur représentant , qu'encore que ces hommes méritassent d'expier par leur mort tant de cruautés qu'ils exerçoient sans cesse , la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du Christianisme , ni au dessein qu'on se propoisoit de pacifier & de réunir toutes les Nations des Gentils : que ces excez d'inhumanité se corrigeroient , à mesure qu'ils ouvriroient les yeux à la lumière de l'Evangile ; & qu'il valoit mieux les gagner par des bienfaits , que de

les aigrir par des chastimens. Se tournant ensuite du costé de ces Barbares , il les combla de caresses : & eux par reconnoissance le conduisirent dans leurs Peuplades , où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. C'est-là qu'on luy fit connoître plusieurs autres Nations du voisinage , entr'autres celles des *Tapacures* , & des *Baures*.

Le Missionnaire profita du bon accueil que luy firent des Peuples si féroces , pour leur inspirer de l'horreur de leurs crimes : ils parurent touchés de ses discours, & promirent tout ce qu'il voulut : mais à peine l'eurent-ils perdu de vûë, qu'ils oublièrent leurs promesses , & reprirent leurs premières inclinations.

Dans un autre voyage que le Pere fit dans leur País, il vit

entre leurs mains sept jeunes Indiens qu'ils estoient prests d'égorger pour se repaistre de leur chair. Le saint homme les conjura avec larmes de s'abstenir d'une action si barbare , & eux de leur costé engagerent leur parole de maniere , à ne laisser aucun doute qu'ils ne la gardassent. Mais il fut bien surpris à son retour de voir la terre jonchée des ossemens de quatre de ces malheureux qu'ils avoient déjà dévorez.

Saïsi de douleur à ce spectacle, il prit les trois qui restoient, & les emmena avec luy à son Eglise de la Trinité , où après avoir esté instruits des veritez de la Foy , ils reçurent le Baptême. Quelques temps après , ces nouveaux Fidèles allerent visiter des Peuples si cruels , & mettant en œuvre tout ce qu'un

zèle ardent leur inspiroit pour les convertir , ils les engagèrent peu à peu à venir fixer leur demeure parmi les *Moxes*.

Comme le Christianisme s'étendoit de plus en plus par la découverte de tant de Peuples différens qui se soumettoient au joug de la Foy ; on songeoit à faire venir un plus grand nombre d'Ouvriers Evangéliques. L'esloignement de *Lima* & des autres Villes Espagnoles estoit un grand obstacle à ce dessein. Les Missionnaires avoient souvent conféré ensemble sur les moyens de faciliter la communication si nécessaire entre ces terres Idolastres, & les Villes du Pérou. Ils désespéroient d'y réussir, lorsque le P. Cyprien s'offrit de tenter une entreprise qui paroissoit impossible.

Il avoit ouï dire qu'en tra-

versant cette longue file de montagnes qui est vers la droite du Perou, il se trouvoit un petit sentier qui abregéoit extraordinairement le chemin, & qu'une troupe d'Espagnols commandée par D. Quiroga, avoit commencé de s'y frayer un passage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre sur lui le soin de découvrir cette route inconnue. Il part avec quelques Néophytes pour cette pénible expédition, portant sur lui quelques provisions de bouche pour subsister dans ces vastes deserts, & les outils nécessaires pour s'ouvrir un passage à travers les montagnes.

Il courut beaucoup de dangers, & eut bien à souffrir pendant trois années qu'il s'efforça inutilement de découvrir

cette route qu'il cherchoit. Tantost il s'égaroit dans des lieux qui n'estoient pratiquez que des bestes farouches, & que d'épaisses forests, & des rochers escarpez rendoient inacessibles. Tantost il se trouvoit au haut des montagnes, transi de froid, tout percé des pluyes qui tomboient en abondance, ne pouvant presque se soustenir sur un terrain fangeux & glissant, & voyant à ses pieds de profonds abysses couverts de bois, sous lesquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent épuisé de fatigues, & ayant consommé ses provisions, il se vit sur le point de périr de faim & de misère.

L'expérience de tant de périls ne l'empescha pas de faire une dernière tentative l'année

suivante , & ce fut alors que Dieu couronna sa constance par l'accomplissement de ses desirs. Après bien de nouvelles fatigues soustenuës avec un courage égal , lorsqu'il se croyoit tout-à-fait égaré , il traversa comme au hazard un bois épais , & arriva sur la cime d'une montagne , dont il apperçut enfin la terre du Pérou. Il se prosterna aussi-tôt le visage contre terre , pour en remercier la bonté Divine , & il n'eut pas plustôt achevé sa prière , qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au Collège le plus proche. On peut juger avec quels applaudissemens elle fut reçûë , puisque , pour entrer chez les *Moxes* , il ne falloit plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le Pere Cyprien venoit de tracer.

On ne doit pas oublier icy l'exemple singulier de détachement & de mortification que donna le Missionnaire. Il se voioit près d'une des Maisons de sa Compagnie : il estoit naturel qu'il alla réparer sous un Ciel plus doux, des forces que tant de travaux avoient consumées : son inclination mesme le portoit à aller revoir ses anciens amis après une absence de vingt & quatre ans, sur tout n'ayant point d'ordre contraire de ses Supérieurs : mais il crut qu'il seroit plus agréable à Dieu de luy en faire un sacrifice, & sur le champ il retourna à sa Mission par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peines, se déroband par-là aux applaudissemens que méritoit le succez de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses chers Néophytes , loin de prendre les petits soulagemens qu'ils vouloient luy procurer , & dont après tant de fatigues il avoit si grand besoin ; il ne songea qu'à aller découvrir la Nation des *Tapacures* , qui lui avoit esté indiquée par les *Guarayens*. Ces Peuples estoient autrefois mêlez parmi les *Moxes* , avec qui ils ne faisoient qu'une mesme Nation. Mais les dissensions qui s'éleverent entre eux , furent une semence de guerres continuelles , qui obligerent enfin les *Tapacures* à s'en séparer , pour aller habiter une autre contrée à quarante lieües environ de distance , vers une longue suite de montagnes qui vont de l'Orient au Nord. Leurs mœurs sont à peu près les mesmes que celles des *Moxes* Gentils , dont ils ti-

rent

rent leur origine , à la réserve qu'ils ont moins de courage , & qu'ayant le corps bien plus souple & plus leste , ils ne se défendent guères de ceux qui les attaquent , que par la vifteffe avec laquelle ils difparoiffent à leurs yeux.

Le P. Cyprien alla donc vifiter ces Infidèles : il les trouva fi dociles, qu'après quelques entretiens, ils luy promirent de recevoir les Miffionnaires qui leur feroient envoyez , & d'aller habiter les terres qu'on leur deftineroit. Il eut même la confolation d'en baptifer plusieurs qui eftoient fur le point d'expirer. Enfin ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connoiffance du Païs des Amazones. Tous luy dirent que vers l'Orient il y avoit une Nation de Femmes belliqueufes ; qu'à certain temps de l'année elles

recevoient des hommes chez elles ; qu'elles tuoient les enfans mâles qui en naïssotent ; qu'elles avoient grand soin d'élever les filles , & que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante , & qui fit le plus de plaisir au Pere Cyprien , fut celle des *Baures*. Cette Nation est plus civilisée que celle des *Moxes* : leurs Bourgades sont fort nombreuses ; on y voit des Ruës & des Places d'armes , où leurs Soldats font l'exercice. Chaque Bourgade est environnée d'une bonne palissade , qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le Païs : ils dressent des espèces de trapes dans les grands chemins , qui arrestent tout court leurs ennemis. Dans les combats , ils se

servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelassées les unes dans les autres, & revêtues de coton & de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des flèches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur & d'expérience, pour en faire des Capitaines à qui ils obéissent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs Hostes : une de leurs cérémonies est d'estendre à terre une grande pièce de coton, sur laquelle ils font asseoir celuy à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroist aussi y estre plus fertile que par tout ailleurs : on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le bled, le vin, & les autres arbres d'Europe y croistroient facilement, pour peu que la terre y fust cultivée.

Le P. Cyprien pénétra assez avant dans ce Païs , & parcourut un grand nombre de Bourgades ; par tout il trouva des Peuples dociles en apparence , & qui paroissoient gouter la Loy nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succez le remplissoit de consolation , mais sa joye fut bien-tost troublée. Deux Néophytes qui l'accompagnoient , entendirent durant la nuit un grand bruit de tambours dans une Peuplade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saisis de frayeur , ils presserent le Missionnaire de fuir au plus vifte , tandis qu'il en estoit encore temps , parce que , selon la connoissance qu'ils avoient des coustumes du Païs , & du génie léger & inconstant de la Nation , ce bruit des tambours , & ce mouvement des Indiens

armez présageoit quelque chose de funeste pour eux.

Le Pere Cyprien s'apperçut alors qu'il s'estoit livré entre les mains d'un Peuple ennemi de la Loy sainte qu'il preschoit; & ne doutant point qu'on n'en voulust à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces Barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour condescendre à la foiblesse de ses Néophytes, qu'il rencontra une Compagnie de *Baures* armez de haches, d'arcs, & de flèches: ils le menacerent de loin, & le chargerent d'injures, en décochant sur luy quantité de flèches, qui furent d'abord sans effet, à cause de la trop grande distance. Mais ils hastèrent le pas, & le Pere se sentit blessé au bras & à la cuisse. Les Néophytes épouvantez s'enfui-

rent hors de la portée des flèches, & les *Baures* ayant atteint le saint homme, se jetterent sur luy avec fureur, & le percerent de plusieurs coups, tandis qu'il invoquoit les saints Noms de JESUS & de MARIE, & qu'il offroit son sang pour la conversion de ceux qui le répandoient d'une maniere si cruelle. Enfin un de ces Barbares luy arrachant la Croix qu'il tenoit en main, luy déchargea sur la teste un grand coup de hache dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le P. Cyprien Baraze le 16. de Septembre de l'année 1702. qui estoit la soixante-unième de son âge, après avoir employé vingt-sept ans & deux mois & demi à la conversion des *Moxes*. Sa mort arriva le mesme jour qu'on célé-

bre celle des S S. Corneille & Cyprien. Il estoit convenable que portant le nom d'un de ces saints Martyrs, & s'estant consacré aux mêmes fonctions pendant sa vie, il fust récompensé de ses travaux par une mort semblable.

Il s'estoit disposé à une fin si glorieuse par l'exercice des plus héroïques vertus. L'amour dont il brusloit pour Dieu, & son zèle ardent pour le salut des ames, ne lui faisoient trouver rien d'impossible. Sa mortification alloit jusqu'à l'excez. Outre les disciplines sanglantes, & un rude cilice dont il estoit presque toujours couvert, sa vie estoit un jeusne perpétuel. Il ne vivoit dans tous ses voyages que des racines qui croissent dans le País : c'estoit beaucoup, lorsqu'il y ajoustoit

quelque morceau de Singe enfumé, que les Indiens luy donnoient quelquefois par aumône.

Son sommeil ne dura jamais plus de quatre heures ; quand unë fois il eut basti son Eglise, il le prenoit toujours assis au pied de l'Autel. Dans ses courses presque continuelles, il dormoit à l'air, sans se précautionner contre les pluyes fréquentes, ni contre le froid qui est quelquefois très-piquant.

Les Missionnaires ont coustume, quand ils navigent sur les rivières, de se servir d'un parasol pour se mettre à couvert des rayons de feu, que le Soleil darde à plomb dans un país si voisin de la Zone torride. Pour luy il ne voulut jamais prendre un soulagement si nécessaire.

On sçait combien la persécu-

tion des Mosquitoes est insupportable : il y en a quelquefois dans ces Terres , une quantité si prodigieuse , que l'air en est obscurci comme d'une nuë épaisse : le P. Cyprien refusa constamment de se mettre en garde contre leurs morsures.

Les bas sentimens qu'il avoit de luy-mesme , l'avoient rendu comme insensible aux injures & aux outrages qu'il eut souvent à souffrir des Indiens. Il y en eut parmi eux qui en vinrent jusqu'à le traiter de fol & d'insensé. Le Serviteur de Dieu ne leur répondoit que par les bons offices qu'il leur rendoit. Cet excez de bonté ne fut pas mesme du goust de quelques-uns des Missionnaires : ils se crurent obligez de l'avertir , que des Chrestiens qui respectoient si peu son caractere , estoient pu-

nissables ; que le génie des Indiens les portoit naturellement à abuser d'une telle condescendance , & que sa patience ne serviroit qu'à les rendre plus insolens. Le saint homme avoit bien d'autres pensées : il leur répondoit avec sa douceur ordinaire , que Dieu sçauroit bien trouver d'autres moyens de le maintenir dans l'autorité , qui luy estoit nécessaire pour traiter avec ces Peuples ; & que l'amour des croix & des humiliations estant l'esprit de l'Evangile qu'il leur annonçoit , il ne pouvoit trop leur enseigner par son exemple cette Philosophie toute divine.

C'estoit dans l'oraison qu'il puisoit une force si extraordinaire. Malgré la multitude de ses occupations , il passoit plusieurs heures du jour & de la

nuit en prieres : la piété avec laquelle il célébroit le saint Sacrifice de la Messe , en donnoit à tous les assistans ; les tendres sentimens de sa dévotion envers la Mere de Dieu , en inspiroient de semblables à ses Neophytes : il avoit composé plusieurs Cantiques en son honneur , que ces peuples chantoient continuellement : on n'entendoit gueres autre chose dans les chemins & dans les places publiques. Leur piété envers cette Mere des miséricordes est si bien establie , qu'ils ne manquent jamais d'approcher des Sacremens , toutes les fois qu'on célèbre quelque-une de ses Fêtes.

Tant de vertus de l'homme Apostolique furent recompensées , non-seulement par une mort précieuse , mais encore par la consolation que Dieu luy

donna de voir une Chrestienté nombreuse & florissante , toute formée de ses mains. Il avoit baptisé luy seul plus de quarante mille Idolastres. Il avoit trouvé des hommes dépourvûs de tout sentiment d'humanité , & plus féroces que les bestes mesmes ; & il laissoit un grand peuple civilisé , & rempli des plus hauts sentimens de piété & de Religion. Il n'estoit entré dans ces vastes contrées qu'avec un Compagnon ; & il laissoit après luy plus de trente Missionnaires héritiers de ses vertus & de son zèle. Plaise au Seigneur donner à son Eglise un grand nombre d'ouvriers Evangeliques, qui retracent la vie & les vertus du P. Cyprien Baraze , & qui à son exemple, agrandissent le Royaume de J. C. parmi tant de Nations infidelles.



L E T T R E

D U P E R E

ESTIENNE LE GAC,
Missionnaire de la Compagnie de J E S U S.

*Au Pere Charles Porée de la
mesme Compagnie.*

A Chinnaballabaram , le 10. Janvier 1709.



ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Vous n'ignorez pas que depuis quelques années nous sommes entrez dans le Royaume de

Carnate ; & que nous y avons formé une Mission sur le plan de celle que les Jesuites Portugais ont établie dans le Maduré : les commencemens en sont à peu près semblables : nous y éprouvons aussi les mêmes difficultez qu'ils eurent à y surmonter, & peut-estre encore de plus grandes. Tout récemment il nous a fallu essuyer un des plus violens orages qui se soit encore élevé contre cette Mission naissante. Les *Dasseris* qui font une profession particuliere d'honorer *Vichnou**, faisoient depuis longtemps sous main de vains efforts pour arrester le progres de l'Evangile. Mais voyant que leurs trames secretes devenoient inutiles , ils resolurent enfin d'éclater, se fiant sur leur grand nombre , & sur la facilité du

* Divinité des Indiens.

Prince à leur accorder tout ce qu'ils demandent.

Ce fut le jour de la Circoncision , lorsque les Chrestiens sortoient de l'Eglise , que nostre cour se trouva tout à coup remplie de monde. Un grand nombre de *Dasséris* s'y estoient rassemblez avec quelques soldats du Palais , & plusieurs personnes de toutes sortes de Castes que la curiosité y avoit attirées. Les principaux d'entre ceux-cy demanderent à parler au Missionnaire. Le P. de la Fontaine parut aussi-tost en leur presence avec cet air affable qui luy est si naturel , & faisant tomber le discours sur la grandeur de Dieu , il les entretint quelque temps de l'importance qu'il y avoit de le connoistre & de le servir. Ceux que la passion n'avoit pas encore prévenus , té-

256 *Lettres de quelques*
moignerent estre contents de cet
entretien , & y applaudirent ;
mais pour ceux qui estoient en-
voyez de la part des * *Gouroux*
Vichnouvistes , ils éleverent leurs
voix , & nous menacerent de van-
ger bien-tost d'une maniere é-
clatante les Divinitez de leur
Païs , que nous rendions mépri-
sables par nos discours. Le Mis-
sionaire répondit avec douceur ,
qu'il enseignoit la verité à tout
le monde , & qu'il n'y avoit que
ceux qui embrasseroient cette
verité , qui pussent esperer d'ar-
river un jour à la gloire , à la-
quelle chacun d'eux avoit droit
de prétendre.

Ainsi se termina cette Assem-
blée. La rage estoit peinte sur le
visage de la pluspart : & ils ne
nous menaçoient de rien moins

* Prestres de la fausse Divinité des Indiens ,
appelée , *Vichnou*.

que de nous chasser du Païs, & de détruire nos Eglises. C'estoit la résolution que les Prestres Gentils avoient prise à *Chillacatta*, petite Ville éloignée d'ici d'environ trois lieuës. Ils souffroient impatiemment la désertion de leurs plus zélez Disciples, dont un grand nombre avoit déjà reçu le Baptême. Leurs revenus diminuoient à mesure que diminuoit le nombre des adorateurs de *Vichnou*; & cela encore plus que le zele pour le culte de leurs fausses Divinitez, les animoit contre nostre sainte Religion.

Le lendemain second jour de Janvier, nous apprîmes dès le matin que les *Dasseris* s'attroupoient en grand nombre dans les Places de la Ville : les cris menaçans que pouffoient ces seditieux, le bruit de leurs tam-

bours & de leurs trompettes , dont l'air retentissoit de toutes parts , obligerent le Prince à nous envoyer deux Brames pour nous donner avis de cette émeute , & nous fommer de sortir au plustost de la Ville , sans quoi il luy seroit impossible d'appaiser une populace soulevée uniquement contre nous. Le P. de la Fontaine répondit , qu'il respectoit les moindres volontez du Prince ; mais qu'il le croyoit trop équitable pour ne luy pas rendre la justice qui luy estoit due.

A ce moment-là mesme les *Dasseris* suivis d'une foule incroyable de Peuples vinrent assaillir nostre Eglise. La cour & une grande place qui est vis-à-vis ne pouvant en contenir la multitude , plusieurs grimperent sur les murailles & sur les mai-

sons voisins pour estre témoins de ce qui devoit arriver. Les *Dasseris* armez crioient de toutes leurs forces, que si nous refusions de fortir du País, il n'y avoit qu'à nous livrer entre leurs mains. La populace mutinée leur répondoit par des injures atroces qu'elle vomissoit contre nous. Tout le monde s'acharnoit à nostre perte, & parmi tant de personnes il n'y en avoit pas une qui nous portast compassion, ou qui prist nos interests. Nous aurions certainement esté sacrifiéz à la fureur des *Dasseris*, si le beau-pere du Prince qui tient après luy le premier rang dans le Royaume, & qui a la direction de la police, n'eust envoyé des soldats pour contenir ces furieux, & s'opposer au desordre. Le tumulte ne finit qu'avec la nuit, ils se retirèrent en corps

dans la forteresse, & là pour intimider le Prince, ils se presenterent aux principaux Officiers l'épée à la main, menaçant de se tuer eux-mêmes si l'on ne nous chassoit au plustost de la Ville. Les esprits estoient si fort aigris, que dans la crainte d'un plus grand tumulte, on mit des gardes aux portes de la Ville & de la forteresse.

J'admirai en cette occasion la protection particuliere de Dieu sur nous: car bien que le soulèvement fust général, que le beau-pere du Prince fust du nombre des *Dasseris*, & que le Prince luy-mesme fust attaché au culte de ses fausses Divinites jusqu'à la superstition; cependant les ordres se donnoient, & on veilloit à nostre seureté de la mesme maniere, que si nous avions eu quelque puissant inter-

Missionnaires de la C. de J. 261
cesseur dans cette Cour.

Ce n'est pas qu'on quittast le dessein de nous chasser de la Ville : car nous reçûmes coup sur coup plusieurs avis du Prince qui nous conseilloit d'en sortir, du moins jusqu'à ce que la sédition fust appaisée, parce qu'il n'estoit plus le maistre d'une populace revoltée qui avoit conjuré nostre perte. Nous fîmes remercier le Prince de cette attention ; mais nous ne crûmes pas devoir déferer à ces conseils : nostre sortie eust entraîné la perte de cette Chrestienté naissante, & nous perdions pour jamais l'espérance que nous avons d'avancer un jour vers le Nord. D'ailleurs si nous eussions une fois quitté nostre Eglise, on ne nous eust jamais permis d'y rentrer, & on eust pris delà occasion de nous chasser pareillement de

celle que nous avons à *Devandapallé*.

Ces considérations & beaucoup d'autres nous déterminèrent à souffrir plustost toute sorte de mauvais traitemens, que de consentir à ce qu'on nous proposoit. Ainsi nous répondîmes à ceux qui vinrent de la part du Prince, que le Dieu que nous servions sçauroit bien nous protéger contre les ennemis de son Culte, s'il jugeoit que sa gloire y fust interessée ; que s'il permettoit que nous succombassions sous les efforts de nos persécuteurs, nous estions prests de répandre nostre sang pour la défense de sa cause ; qu'enfin nous estions dans la résolution de n'abandonner nostre Eglise qu'avec la vie.

Cependant le tumulte continuoit toujours, & nous nous at-

tendions à tout moment ou à estre livré entre les mains des *Dasséris*, ou à estre chassé hon-teusement & par force de la Vil-le. Mais Dieu prit nostre défense d'une maniere visible, en nous suscitant des intercesseurs, qui d'eux mesmes firent nostre apo-logie. Dès qu'on scût dans la Ville, que les *Dasséris* se rassem-bloient de nouveau, un grand nombre des principaux Mar-chands, des Capitaines des trou-pes, & d'autres personnes confi-dérables vinrent à nostre Eglise. La seule curiosité de nous voir les y avoit d'abord attirez ; mais ils furent ensuite si satisfaits de l'entretien qu'ils eurent avec le P. de la Fontaine, qu'en nous quittant, parmi plusieurs choses obligeantes qu'ils nous dirent, ils nous donnerent parole de s'employer en nostre faveur.

Dés lors il se fit dans les esprits un changement si grand à nostre égard , qu'on ne peut en attribuer la cause qu'à la Divine Providence. On nous porta compassion , on cessa même de nous inquiéter ; mais ce qui nous fut infiniment sensible , c'est que nos ennemis tournerent toute leur haine contre nos Chrestiens. Je dois rendre icy témoignage à la verité : au milieu de ce déchaînement universel , ce qui soustenoit nostre courage & nous remplissoit de consolation , c'estoit la ferveur des Néophytes , & le desir qu'ils faisoient paroistre de souffrir quelque chose pour JESUS-CHRIST. Tous les Chrestiens , sans en excepter un seul , ne parloient que de répandre leur sang , s'il en estoit besoin , en témoignage de leur foy ; ils se trouvoient dans ces
assem-

Missionnaires de la C. de J. 265
assemblées tumultueuses , & ne
rougissoient pas de donner des
marques publiques de la Reli-
gion qu'ils professoient. Ils se
retiroient le soir dans leurs mai-
sons , où la meilleure partie de la
nuit se passoit en prieres , & ils
demandoient sans cesse à Dieu
les uns pour les autres , la force
de résister aux épreuves auquel-
les ils alloient se voir exposer.

Les Prestres Gentils firent pu-
blier dans toute la Ville une dé-
fense de donner du feu ou de
laisser puiser de l'eau à ceux qui
viendroient à l'Eglise : & par-là
les Chrestiens estoient chassés
de leurs *Castes* , ils ne pouvoient
plus avoir de communication a-
vec leurs parens , ni avec ceux
qui exercent les professions les
plus nécessaires à la vie. Enfin
par cette espece d'excommuni-
cation ils estoient déclarez infâ-

mes & obligez de sortir de la Ville. Rien ne nous affligea plus sensiblement que cette nouvelle, à cause des suites funestes qu'elle ne peut gueres manquer d'avoir pour la Religion.

Le lendemain de la publication de cette défense, une Chrestienne qui venoit à l'Eglise pour assister à la priere du soir, tomba dans un puits qui a bien trente-quatre à trente-cinq pieds de profondeur, & où il n'y a presque point d'eau. D'autres Chrestiennes qui la suivoient de près, accoururent aux saints noms de JESUS & de MARIE qu'elle invoquoit, & demanderent du secours au voisinage; mais on fut bien surpris quand on la vit monter d'elle-mesme à la faveur d'une corde qu'on luy avoit jettée, sans avoir reçu la moindre incommodité de sa chute. Les Gen-

tils mesme qui en furent témoins s'écrierent qu'il n'y avoit que le Dieu des Chrestiens qui pût faire un tel prodige.

Cependant les *Gouroux* envoyoyent leurs Disciples par toutes les maisons, pour jeter l'épouvante parmi les Chrestiens. Plusieurs ont déjà esté chassés de chez leurs parens, & demeurent inébranlables dans leur foy. Aidez-nous à prier le Seigneur qu'il donne à tous le courage & la force dont ils ont besoin pour persévérer; car au moment que je vous écris, cet orage n'est pas encore cessé. Je suis avec beaucoup de respect en l'union de vos saints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant
serviteur en N. S.

ESTIENNE LE GAC Missionnaire de
la Compagnie de J E S U S.

M ij



L E T T R E
DU P E R E

GABRIEL MAREST,
Missionnaire de la Compagnie de J E S U S,

*Au Pere de Lamberville, de la
mesme Compagnie, Procureur
des Missions de Canada.*



ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Il est un peu tard pour me demander des nouvelles de la Baye d'Udson. J'estois bien plus en

estat de vous en dire quand je repassay en France , en retournant des Prisons de Plymouth. Tout ce que je puis faire maintenant , c'est de vous envoyer un Extrait du petit Journal que j'écrivis en ce temps-là, & dont j'ay conservé une Copie. Il commence par nostre départ de Quebec , & finit par le retour des deux Vaisseaux qui nous porterent à cette Baye. Trouvez bon néanmoins , qu'auparavant je vous fasse part de ce que j'avois appris à Quebec , soit par rapport aux deux Jesuites , qui avoient fait avant moy le mesme voyage ; soit touchant la premiere découverte de la Baye d'Udson.

Il y a plus déjà de deux siecles, que les Navigateurs de différentes Nations ont entrepris de s'ouvrir un chemin nouveau à la Chine & au Japon par le Nord ,

— fans qu'aucun d'eux y ait pû réuffir, Dieu y ayant mis un obftacle invincible, par les montagnes de glace qu'ontrouve dans ces Mers. C'estoit dans le meſme deſſein qu'en 1611. le fameux Udſon Anglois, pénétra 500. lieuës & davantage plus avant que les autres, par la grande Baye qui porte aujourd'huy ſon nom, & dans laquelle il paſſa l'hyver. Il vouloit continuer ſa route au printemps de l'année ſuivante : mais les vivres commençant à luy manquer, & les maladies ayant affoibli ſon équipage, il ſe vit contraint de retourner en Angleterre. Il fit deux ans après une ſeconde tentative : & il avança en 1614. juſqu'au 82. degré. Il y fut tant de fois en danger de périr, & il eut tant de peine à ſ'en retirer, que depuis ce temps-là, ni luy, ni aucun autre,

Missionnaires de la C. de J. 271
n'ont plus osé s'engager si loin.

Cependant les Marchands Anglois, pour profiter des voyages & des découvertes de leurs Compatriotes, ont fait depuis un établissement à la Baye d'Udson, & y ont commencé le commerce de Pelleteries, avec plusieurs Indiens Septentrionaux qui pendant le grand esté viennent dans leurs Pirogues sur les Rivieres qui se déchargent dans cette Baye. Les Anglois n'y bastirent d'abord que quelques maisons, pour y passer l'hyver, & y attendre les Sauvages. Ils y eurent beaucoup à souffrir, & plusieurs y moururent du scorbut. Mais comme les Pelleteries, que les Sauvages apportent à cette Baye, sont tres-belles, & que les profits y sont grands, les Anglois ne furent point rebutez par l'intemperie de l'air, ni par la ri-

gueur du climat. Les François du Canada voulurent s'y établir de mesme , prétendant que plusieurs des terres voisines estant du mesme continent que la nouvelle France , ils avoient droit d'y négocier par le 51. degré , & mesme plus haut.

La mesintelligence se mit bien-tost entre les deux Nations; chacun bastit des forts pour se mettre réciproquement à couvert des insultes les uns des autres. Les fréquentes maladies & les dangers continuels auxquels on est exposé dans cette périlleuse navigation, obligerent les François à ne la point entreprendre , sans avoir avec eux un Automosnier. C'est en cette qualité , que le P. Dalmas natif de Tours, s'embarqua pour la Baye d'Udson. Y estant arrivé , il s'offrit à rester dans le Fort, tant pour y

servir les François qu'on y laissoit en garnison , que pour avoir occasion d'apprendre la Langue des Sauvages , qui y apportent leurs Pelleteries pendant l'esté , & pour pouvoir ensuite leur aller annoncer l'Evangile. Le Vaisseau qui devoit leur apporter des vivres l'année suivante , ayant toujours esté repoussé par la violence des vents contraires , ceux qui estoient restez dans le Fort , périrent pour la plûpart de faim ou de maladies : ils estoient réduits à huit seulement : cinq desquels s'estant détachez , pour aller chasser sur les neiges dans les bois , laisserent dans le Fort le P. Dalmas , le Chirurgien & un Taillandier.

Estant de retour quatre ou cinq jours après , ils furent fort surpris de ne plus trouver ni le Pere , ni le Chirurgien. Ils de-

manderent au Taillandier ce qu'ils estoient devenus. L'embaras où ils le virent, les mauvaises réponses qu'il leur donna, quelques traces de sang qu'ils aperçurent sur la neige, les déterminèrent à se saisir de ce misérable, & à le mettre aux fers. Se voyant arrêté, & pressé par les remords de sa conscience, il avoua qu'estant mal depuis longtemps avec le Chirurgien, il l'avoit assassiné un matin, & qu'il avoit traîné son corps dans la rivière, où il l'avoit jetté par un trou qu'il avoit fait à la glace : qu'ensuite estant retourné au Fort, il y trouva le Pere dans la Chapelle qui se préparoit à dire la Messe. Ce malheureux demanda à luy parler, mais le Pere le renvit après la Messe, qu'il luy servit à son ordinaire.

La Messe estant dite, il luy dé-

couvrit tout ce qui estoit arrivé, luy témoignant le désespoir où il estoit, & la crainte qu'il avoit que les autres estant de retour ne le missent à mort. Ce n'est ce pas ce que vous avez le plus à craindre, luy répondit le Pere : nous sommes un trop petit nombre, & on a trop besoin de vos services, pour qu'on veuille vous perdre. Si on vouloit le faire, je vous promets de m'y opposer autant que je pourray. Mais je vous exhorte à reconnoître devant Dieu l'énormité de vostre crime, à luy demander pardon, & à en faire pénitence. Ayez soin d'appaiser la colere de Dieu, pour moy j'auray soin d'appaiser celle des hommes.

Le Pere luy ajouta, que s'il fouhaitoit, il iroit au devant de ceux qui estoient allez chasser,

qu'il tascheroit de les adoucir, & de leur faire promettre qu'ils ne le maltraitteroient point à leur arrivée. Le Taillandier accepta cette offre, parut se calmer, & le Pere partit. Mais à peine estoit-il sorti du Fort, que ce malheureux se sentit troublé de nouveau, entra dans une humeur noire, & se mit en teste que le Pere le trompoit, & qu'il n'alloit trouver les autres que pour les prévenir contre luy.

Dans cette pensée il prit sa hache & son fusil pour courir après le Pere. L'ayant apperçû le long de la Riviere, il luy cria de l'attendre, ce que fit le Missionnaire. Si-tost qu'il l'eut atteint, il luy reprocha qu'il estoit un traître, & qu'il le trompoit : & en même temps luy donna un coup de son fusil, qui le blessa. Pour se soustraire à la fureur de ce miserable,

le Pere se jetta sur une grande glace qui flotloit sur l'eau. Le Tail-landier y sauta après luy, & l'assomma de deux coups de hache qu'il luy déchargea sur la teste: & après avoir jetté son corps sous la glace mesme sur laquelle le Pere s'estoit refugié, il revint au Fort, où les cinq autres arriverent bientôt après. Voilà ce que ce malheureux avoit à luy-mesme pendant qu'on le tenoit dans les fers.

On avoit resolu de le garder de la forte jusqu'à l'arrivée des premiers Vaisseaux, sur lesquels on devoit l'embarquer; mais avant qu'il pût venir du secours, les Anglois attaquèrent le Fort. Ceux qui le gardoient, avoient eu la précaution de tenir chargés tout ce qu'ils avoient de canons & de fusils. Et par-là ils furent en estat de faire une furieuse décharge sur les ennemis,

lorsqu'ils voulurent faire leurs approches. Ce grand feu qui leur tua & leur blessa plusieurs hommes, leur fit croire qu'il y avoit encore bien du monde dans le Fort. C'est pourquoy ils s'en retournerent ; mais dans la résolution de revenir bien-tost avec de plus grandes forces. Ils revinrent en effet, & se préparèrent à attaquer la Place dans les formes. Les cinq François qui la gardoient se voyant hors d'estat de résister, se sauverent la nuit par une embrasure de canon, & gagnerent les bois, ayant laissé le Taillandier seul & lié comme il estoit. On n'a point sçû ce que les Anglois en firent, ni ce qu'il leur dit. Mais des cinq personnes forties du Fort, trois moururent en chemin ; & deux seulement arriverent après bien des fatigues à Mont-Real. C'est d'eux

qu'on a appris tout ce que je viens de raconter.

L'accident arrivé au P. Dalmas, n'empescha pas le P. Sylvie de retourner quelque temps après à la Baye d'Udson, pour y servir aussi d'Aumosnier; mais en mesme temps a dessein de s'ouvrir un chemin pour aller prescher l'Evangile aux Sauvages les plus Septentrionaux, qui jusqu'ici ont esté sans instruction. Ce Pere y fut tellement incommodé, qu'il se vit obligé de se rembarquer pour revenir à Quebec, où il ne s'est jamais bien remis des maladies qu'il avoit contractées à cette Baye. Je fus destiné à la mesme fonction dès que j'arrivay en Canada; & je ne vous dissimuleray pas que ce fut contre mon inclination. Mon dessein en partant de France estoit de me consacrer le plus

tost que je pourrois au service des Sauvages : & je m'en voyois par-là un peu éloigné.

Feu M. d'Iberville , un des plus braves Capitaines que nous ayons eu dans la Nouvelle France , avoit ordre de s'emparer de quelques postes que les Anglois occupoient dans la Baye d'Udson. On avoit pour cela équipé deux Vaisseaux de guerre , le *Poli* qu'il devoit monter , & la *Salamandre* commandée par M. de Serigni. Il demanda à nostre Pere Superieur un Missionnaire , qui pût servir d'Aumosnier aux deux Vaisseaux. Le Pere Superieur jetta les yeux sur moy , apparemment parce qu'estant nouvellement arrivé , & ne sçachant encore aucune langue Sauvage , j'estois le moins necessaire en Canada.

Nous nous embarquâmes

Missionnaires de la C. de J. 281
donc le 10. d'Aoust 1694. & nous allasmes mouïller vers la minuit proche la traverse du Cap *Tourmente* *. Nous le doublasmes le 11. sur les sept à huit heures du matin. Nous ne fîmes gueres de chemin le reste du jour, ni les trois jours suivans, parce que le vent nous estoit contraire. Je profitay de ce loisir pour engager une bonne partie de nostre équipage à bien célébrer la Feste de la sainte Vierge. Le 14. je distribuay dans le *Poli*, les Images de Nostre-Dame que m'avoit donné à Quebec Madame de Champigni, Intendante du Canada; & je passay tout le soir & le lendemain matin à entendre les Confessions: plusieurs

— * Ce Cap n'est éloigné que de huit lieues de Quebec. Il s'appelle *Tourmente*, parce que pour peu qu'il y fasse de vent, l'eau y paroist agitée comme en pleine Mer.

furent leurs dévotions le jour de la Feste. Comme je finissois la Messe le vent changea, & on appareilla aussi-tost. Le 20. le vent ayant tout-à-fait calmé, je passay du *Poli* à la *Salamandre*, pour voir M. de Serigni, & pour dire la Messe à son bord. L'équipage en fut fort aise, & plusieurs profiterent de cette occasion pour s'approcher des Sacremens.

Le 21. nous dépassâmes *Belle-Isle*. Cette Isle qui paroist de figure ronde, est par la hauteur de 52. dégrez à 220. lieuës de Quebec, au milieu d'un détroit que forme l'Isle de *Terre-Neuve*, avec la terre ferme de *Labrador*. Nous commençâmes dès-lors à appercevoir de ces grosses montagnes de glace qui flotent dans la Mer; nous en vîmes peut-être une vingtaine. Elles paroissoient de loin comme des

Missionnaires de la C. de J. 283
montagnes de Cristal, & quelques-unes comme des rochers hérissés de pointes. —

Le 29. nous eûmes le matin un grand calme, & l'après midi un vent contraire & violent, qui continua le 24. & le 25. Les deux jours suivans un grand calme qui nous estoit aussi préjudiciable que le vent contraire. La saison estoit avancée, nous allions dans un Pais, où l'hyver vient avant l'Automne ; nous n'estions que par la hauteur de 56. degrés : il nous restoit encore beaucoup de chemin à faire par une Mer dangereuse à cause des grands bancs de glace qu'on a coutume d'y trouver, au milieu desquels il falloit se faire un passage jusques par les 63. degrés.

Le 28. sur les huit heures du soir, il s'éleva un petit vent alisé, qui nous prenant en poupe,

nous fit faire beaucoup de chemin pendant les deux ou trois jours qu'il dura. Le 31. le vent se changea un peu , sans cesser néanmoins de nous estre favorable ; mais il nous amenoit une grosse brume , qui nous empêchoit de voir les terres dont nous estimions n'estre pas éloignez , & dont nous estions en effet assez proches. Sur le midi , le temps s'éclaircit , & nous vîmes à l'aise la coste bordée d'une grande quantité de rochers , qu'on nomme pains de sucre , parce qu'ils en ont la figure ; ils estoient encore tout couverts de neige. Sur le soir nous reconnûmes l'entrée du détroit , qu'il faut passer pour aller à la *Baye d'Udson*.

Ce détroit qu'on appelle le *Canal* ou le *Détroit du Nord* , est tres-difficile à cause des glaces

qui viennent continuellement des Pais froids , & qui se déchargent dans la pleine Mer par ce Canal. Les terres du Détroit courent ordinairement *Oüest-Nor-Oüest* , & *Est-Sud-Est*. Il y a au commencement & à la fin du Détroit, des Isles situées du costé du *Sud*. Les Isles qu'on trouve à l'entrée du Détroit , du costé d'Europe , s'appellent les Isles *Boutons* : elles sont vers le 60. degré quelques minutes. Celles qui sont à l'autre extrémité du mesme Détroit , se nomment, les *Isles Dignes* : elles sont vers le 63. degré. Il y en a outre cela plusieurs le long & au milieu du Détroit, lequel a 135. lieuës de longueur. Sa moindre largeur est d'environ sept ou huit lieuës ; mais elle est ordinairement plus grande. On y voit de temps en temps de grandes Bayes , sur

tout après les Isles *Boutons*. Il y en a une plus considérable que les autres, par laquelle on prétend qu'on peut aller jusqu'au fond de la Baye d'Udson : mais cela est fort incertain.

On est quelquefois fort longtemps à passer le Détroit : nous le passâmes en quatre jours fort heureusement. Nous y étions entré à quatre heures du matin le premier Septembre, & nous en sortîmes le 5. aussi le matin avec un vent qui n'estoit pas trop favorable, & qui s'augmenta beaucoup le sixième. Le 7. le temps se calma, & donna à plus de cinquante personnes, la facilité de faire leurs dévotions le lendemain, feste de la Nativité de la sainte Vierge.

Le calme continua le 8. le 9. & le 10. ce qui causa beaucoup de tristesse & d'inquiétude à tout

1^{er} Equipage. J'exhortay nos Canadiens à implorer la protection de sainte Anne, qu'on regarde comme la Patrone du Pais, & que les Canadiens honorent avec beaucoup de pieté. Ma proposition fut reçûë avec joye: & nous nous engageâmes à faire tous les jours, matin & soir, des prieres publiques en l'honneur de la Sainte. Dez la nuit suivante le vent devint favorable.

Le 12. nous découvrîmes la *Terre du Nord* ; mais au dessous de l'endroit où nous voulions aller. Le vent estant encore devenu contraire, nous louvoyâmes inutilement pendant quelques jours, & nous fûmes obligez de jeter l'ancre. Cependant nous commencions à souffrir beaucoup, le froid s'augmentoît, & nous manquions d'eau. Dans cette extrémité, nos Canadiens

me vinrent proposer de faire un Vœu à sainte Anne , & de luy promettre de consacrer en son honneur une partie du premier gain qu'ils feroient dans le País. J'approuvay leur dessein , mais après en avoir parlé à M. d'Iberville. Je les avertis en mesme temps de travailler à leur sanctification , puisque c'estoit par la pureté des mœurs qu'on rendoit ses vœux agréables à Dieu. La plupart profiterent de mon avis, & s'approcherent des Sacrements. Le lendemain les Matelots voulurent imiter les Canadiens , & faire le mesme vœu qu'eux. M. d'Iberville & les autres Officiers se mirent à leur teste. Dez la nuit suivante , qui estoit celle du 21. au 22. Septembre , Dieu nous donna un vent favorable.

Le 24. sur les six heures du soir,

soir , nous entraâmes dans la Riviere *Bourbon*. La joye fut grande dans tout l'équipage. C'estoit un Vendredy , nous chantâmes l'Hymne *Vexilla Regis* , & sur tout , l'*O crux ave* , que nous répétâmes plusieurs fois , pour honorer la Croix adorable du Sauveur , dans un Païs où elle est inconnuë aux Barbares , & où elle a esté tant de fois profanée par les Héretiques , qui y ont abbatu avec mépris toutes les Croix que nos François y avoient autrefois élevées.

La Riviere à laquelle les François ont donné le nom de *Bourbon* , est appelée par les Anglois , la Riviere de *Pornetton* ; d'où vient que plusieurs François nomment encore le Païs des environs , les Terres de *Pornetton*. Cette Riviere est grande , large , & s'estend fort avant dans la pro-

290 *Lettres de quelques*
fondeur des terres. Mais comme elle a plusieurs *Rapides*, elle est moins commode pour le commerce des Sauvages; c'est pour cela que les Anglois n'ont pas basti leur Fort sur le bord de cette Riviere.

Au *Sud-Est* de la Riviere de *Bourbon*, & dans la mesme anse, se décharge aussi une autre grande Riviere, que les François qui ont esté les premiers à la découvrir, appellerent la Riviere de sainte *Therese*; parce que la femme de celui qui en fit la découverte, portoit le nom de cette grande Sainte.

Ces deux Rivières ne sont séparées l'une de l'autre que par une langue de terre fort basse, qui produit dans l'une & dans l'autre de tres-grandes *Battures*. Leurs embouchûres sont par le 57. degré quelques minutes. Elles

courent toutes deux le même rhumb de vent : & pendant un long espace, leurs lits ne sont éloignés l'un de l'autre que d'une ou de deux lieues. Les battures dont ces deux Rivières sont remplies, les rendent dangereuses aux gros Vaisseaux. Comme il y en a un peu moins dans celle de *Bourbon*, on se détermina à faire hiverner *le Poli* dans cette Rivière, & *la Salamandre* dans celle de *Sainte Therese* ; sur le bord de laquelle les Anglois ont basti leur Fort dans la langue de terre, qui sépare les deux Rivières.

Nous estions arrivez, comme je l'ay déjà dit, le 24. Septembre dans la Rivière de *Bourbon*, sur les six heures du soir. Cette nuit là même, on mit quelques-uns de nos gens à terre, pour tâcher de surprendre quelques Anglois. Ils eurent bien de la peine à abor-

der, à cause des *Battures* : il fallut se jeter à l'eau, ce qui les incommoda beaucoup, les bords de la Riviere estant déjà glacez. Un Sauvage Iroquois, qu'on m'avoit dit de baptiser, lorsque je partis de Québec, estoit du nombre de ceux qui furent envoyez à terre. Voyant les périls auxquels il alloit estre exposé, je ne crûs pas devoir differer plus long-temps son baptesme, que j'avois remis jusqu'à ce jour-là, afin qu'il fust mieux instruit. Un de nos Canadiens, qui parle fort bien la langue Iroquoise, m'a beaucoup servi à l'instruire. Les gens que nous avions envoyé à terre ne purent surprendre aucun Anglois, parce que nous en avions esté appercûs au moment de nostre arrivée, & que sur le champ tous s'estoient retirez dans le Fort : mais ils nous ame-

nerent le 25. deux Sauvages qu'ils avoient pris auprès du Fort.

M. d'Iberville estoit allé le mesme jour sonder la Riviere, & chercher un endroit, où nostre Vaisseau pust estre à l'abri pendant l'hyver. Il en avoit trouvé un fort commode. Après avoir visité ceux qu'il avoit fait débarquer, & leur avoir donné ses ordres, il chargea M. de Serigni, de conduire *le Poli* à l'endroit marqué : & il passa le 27. dans *la Salamandre*, où je le suivis.

Nous arrivâmes le soir du mesme jour à l'entrée de la Riviere de sainte Therese : nous ne manquâmes pas en y entrant de nous mettre sous la protection de cette grande Sainte. M. d'Iberville partit vers le milieu de la nuit pour aller sonder cette seconde Riviere. Le 28. nous avançâmes une lieuë & demie

dans la Riviere à la faveur de la marée, le vent nous estant contraire. On employa le reste du jour à fonder de tous costez. Le 29. nous fîmes encore une petite lieuë , & M. d'Iberville alla à terre pour marquer son Camp , & l'endroit où il feroit aborder le Vaisseau. Il en trouva un à son gré , une demie lieuë au-dessus du Fort. Une grande pointe de terre assez haute , qui s'avance dans la Riviere, y forme une maniere d'anse, où le Vaisseau pouvoit estre tout-à-fait à l'abri du refoulement des glaces, qui est fort à craindre au Printemps. On donna ordre à ceux de nos gens qui estoient à terre de venir camper en cet endroit. Ils n'estoient pas plus de vingt ; mais les Sauvages du País avoient dit aux Anglois , qu'ils estoient quarante ou cinquante ;

ce qui les a toujours empêché de sortir du Fort.

Le 30. il nous fut impossible d'avancer. Le premier Octobre nous fûmes dans le même estat ; toujours le vent contraire , échoüant à chaque basse marée , & dans l'impossibilité de louer. Cependant le vent , le froid , les glaces croissoient tous les jours. Nous nous voyions à une lieüe de l'endroit où nous devions débarquer , & nous estions en danger de n'y pouvoir arriver. Notre équipage en estoit allarmé. Je les exhortay à recourir à la protection de Dieu , qui ne nous avoit point encore manqué dans le Voyage. On fit sur *la Salamandre* le même Vœu qu'on avoit fait sur *le Poli* : & ce jour-là même le temps changea & devint fort beau.

Sur les huit heures du soir, nous levâmes l'ancre, la Lune étant fort belle ; & à la faveur de la marée nostre Chaloupe armée de seize rames remorgua le Vaisseau, & le conduisit jusqu'à une portée de fusil de l'endroit où nous voulions aller ; & où nous ne pûmes aborder, la marée nous ayant manqué. En passant vis-à-vis le Fort, on nous tira trois ou quatre volées de canons, dont les boulets ne vinrent pas jusqu'à nous. Nos Canadiens n'y répondirent que par des *Sassa-Koués* : c'est le nom que les Sauvages donnent aux cris qu'ils font à la guerre en signe de réjouissance.

Le 2. nostre Vaisseau pensa périr. Comme nous appareillions, dans l'espérance de nous rendre bien-tôt au Port que nous touchions, pour ainsi dire,

un gros tourbillon de neige nous cacha la terre , & un gros vent de Nor-Oüest nous jetta sur une batture, où nous échoüâmes à marée haute. Nous y passâmes une triste nuit. Sur les dix heures du soir , les glaces emportées par les courans & poussées par les vents, commencerent à donner contre nostre Vaisseau avec une violence & un bruit si épouvantable , qu'on pouvoit l'entendre d'une lieüe : ce fracas dura quatre ou cinq heures. Les glaces heurtoient si rudement le Navire, qu'elles percerent le bois & en emporterent jusqu'à trois ou quatre doigts en plusieurs endroits. M. d'Iberville pour décharger le Vaisseau fit jetter sur la batture douze pieces de canon & diverses autres choses qui ne pouvoient pas se perdre dans l'eau , ni s'y

gaster. Il fit depuis couvrir de sable ces pieces de canon de peur qu'elles ne fussent entraînées au Printemps par le refoulement des glaces.

Le 3. le vent s'estant un peu calmé, M. d'Iberville prit le parti de faire décharger son Vaisseau, qui estoit toujours en danger de périr. Nous ne pûmes nous servir pour cela de la Chaloupe, parce qu'il n'estoit pas possible de la manier à travers des glaces, qui couloient toujours en grande quantité: mais nous y employâmes les canots d'écorce que nous avions apportez de Quebec, & que nos Canadiens conduisoient au travers des glaces avec une adresse admirable.

J'estois incommodé depuis quelques jours, & j'avois mesme eu la fièvre. M. d'Iberville me

pressoit d'aller à terre: mais je ne pouvois me résoudre à quitter le Vaisseau dans le péril où il estoit, & dans l'allarme où je voïois tout l'équipage. Je fus contraint de le faire par la triste nouvelle que nous apprîmes bien-tost. M. de Chasteauguay, jeune Officier de dix-neuf ans, & frere de M. d'Iberville, estoit allé faire le coup de fusil vers le Fort des Anglois, pour les amuser, & leur oster la connoissance de nostre embarras. S'estant trop avancé, il fut blessé d'une balle qui le perçoit de part en part. Il me demandoit pour se confesser, & je m'y transportay sur le champ. Nous crûmes d'abord que la blessure n'estoit pas mortelle: nous fûmes bien-tost détrompez; car il mourut le lendemain.

Un moment auparavant, nous

avons appris des nouvelles du *Poli*, & nous avons sçû que ce Vaisseau n'estoit pas moins en danger que le nostre. Les vents, les glaces, les battures, tout lui avoit esté contraire ; une fois qu'il estoit échoué, il estoit sorti un grand éclat de la quille : quatre pompes ne suffisoient pas pour vuider l'eau qui y entroit. Plusieurs barils de poudre avoient esté mouillez en déchargeant ce Vaisseau. Il n'estoit point encore rendu, & il estoit en danger de ne pouvoir se rendre à l'endroit où il devoit hiverner.

Tant de tristes nouvelles n'abattirent pas le courage de M. d'Iberville : il estoit extraordinairement touché de la mort de son frere, qu'il avoit toujours aimé tendrement. Il en fit un sacrifice à Dieu, dans lequel il

vouloit mettre toute sa confiance. Prévoyant que le moindre signe d'inquiétude qui paroïtroit sur son visage , jetteroit tout le monde dans la consternation ; il se soutint toujours avec une fermeté merveilleuse , mettant tout le monde en action , agissant lui-mesme & donnant ses ordres avec autant de présence d'esprit que jamais. Dieu le consola dès le mesme jour ; une mesme marée mit les deux Vaisseaux hors de danger & les conduisit chacun dans les endroits qu'on avoit marqué.

Le 5. je baptisay deux enfans d'un Sauvage , qui estoient malades depuis long-temps , & que je jugeois en danger. Je me pressay de les baptiser , parce que dès le lendemain les Sauvages devoient partir pour aller passer l'hyver dans les bois fort loin de

nous. Mais avant que de les baptiser, je fis promettre à leur pere, que s'ils revenoient de leurs maladies, il me les rameneroit au Printemps pour les instruire. Ils estoient tous deux enfans du mesme pere; mais de differentes meres, la polygamie estant en usage parmi les Sauvages de ce País. L'un des deux mourut, & le pere me ramena l'autre le Printemps suivant, comme il me l'avoit promis. Nous travaillâmes ensuite à nous cabaner, à décharger le Vaisseau, & à préparer tout pour le siege.

Le 9. je partis pour me rendre au *Poli*, où M. de Tilly Lieutenant, estoit dangereusement malade depuis quelques jours. C'est là le premier voyage que j'ay fait dans les bois de l'Amérique. Le terrain par où il nous falloit passer est fort maré-

cageux : nous fûmes contraints de faire de grands détours pour éviter les marests. L'eau commençoit à geler , mais la glace n'estoit pas assez forte pour nous porter : nous enfoncions souvent jusqu'à mi-jambe. Nous fîmes ainsi cinq lieuës sur la neige & dans les bois , si cependant on peut se servir de ce terme ; car il n'y a point en ce País-là de bois francs , ce ne sont quasi que des brossailles & des épines assez épaisses en quelques endroits , & mellées en d'autres de beaucoup de Savannes claires.

Quand nous fûmes arrivez au bord de la Riviere *Bourbon* , nous nous trouvasmes fort embarrassés ; le Vaisseau estoit de l'autre costé : la Riviere en cet endroit-là a une lieuë & demie de large , elle est fort rapide & traïsnoit alors beaucoup de glaces. Ceux

qui m'accompagnoient jugerent que le passage estoit impraticable : j'eus mesme de la peine à vaincre leur résistance : mais peu après la Riviere se fit belle , les glaces ayant dérivé avec la marée baissante. Nous nous embarquâmes aussi-tost après avoir porté nostre canot sur les glaces qui bordoient la Riviere. Nous partîmes au Soleil couchant , & nous arrivâmes heureusement au commencement de la nuit.

Nous trouvâmes le Navire dans un endroit sur & commode. On commençoit à se remettre des fatigues passées. J'allay voir le malade que je consolay ; je le confessay le lendemain , & luy donnay le saint Viatique. Je passay l'après-dînée à visiter nos Canadiens & nos Matelots , qui s'étoient cabanez à terre. A mon retour , on m'avertit que

la Riviere estoit praticable, & je m'embarquay aussi-tost, parce que j'avois promis de retourner incessamment à cause de l'attaque du Fort. Nous arrivâmes fort tard à l'autre bord, & nous y fîmes une cabane pour y passer la nuit. Nous la fîmes avec beaucoup de négligence, parce que le Ciel paroissoit fort serrein: nous nous en repentîmes: car nous y fûmes pendant trois heures exposez à la neige.

Le 11. nous arrivâmes à nostre camp, où tout estoit fort avancé pour le Siège. On avoit fait un beau chemin dans le bois pour conduire le Canon, les Mortiers, & les Bombes. Le 12. on plaça les Mortiers. Le 13. comme on estoit prest de tirer, on envoya sommer les Ennemis de se rendre, & leur offrir de bonnes conditions, s'ils

se rendoient d'abord. Ils demanderent jusqu'au lendemain matin huit heures pour donner leur réponse, & prièrent qu'on ne les inquiétât point cette nuit-là auprès du Fort. Cela leur fut accordé. Le lendemain à l'heure marquée, ils apportèrent leurs conditions. On y soucrivit sans peine ; car ils ne demandoient pas même leurs armes, ni leur Pavillon. Leur Ministre avoit mis la Capitulation en Latin : & moy je servis d'Interprete de nostre costé. La peur les avoit faillis dès nostre arrivée. Depuis ce temps-là ils s'estoient toujours tenus renfermez, sans oser même sortir pendant la nuit pour aller chercher de l'eau à la Riviere qui bat le pied du Fort.

M. d'Iberville envoya le même jour M. du Tas son Lieutenant avec soixante hommes,

Missionnaires de la C. de J. 307
pour prendre possession du Fort.
Il y alla luy-mesme le lendemain
jour de sainte Therese ; & il le
nomma le Fort *Bourbon*. J'y
dis la Messe le mesme jour , &
nous y chantâmes le *Te Deum*.
Ce Fort n'est que de bois , plus
petit & plus foible que nous n'a-
vions crû. Le butin qu'on y trou-
va fut aussi moins considérable
que nous n'avions espéré. Les
Anglois y estoient au nombre
de cinquante-trois , tous assez
grands & bienfaits : celui qui
les commandoit , estoit plus ha-
bile dans le Commerce que dans
la profession des armes , qu'il
n'avoit jamais exercée. C'est ce
qui fut cause qu'il se rendit si ai-
sément. Nous admirâmes la
disposition merveilleuse de la
Providence divine. En entrant
dans la Riviere de sainte The-
rese , nous avions invoqué avec

confiance la grande Sainte , dont cette Riviere portoit le nom : & Dieu arrangea tellement les choses , que justement le jour de la feste de la mesme Sainte , nous entraſmes dans le Fort ; ce qui nous rendit les maistres de la Navigation & de tout le commerce de cette grande Riviere.

— Ce jour-là mesme , je crûs devoir retourner voir M. de Tilly , que j'avois laissé bien mal. Je partis donc après dîner , & j'arrivay aubord de la Riviere *Bourbon* , que nous trouvaſmes absolument impraticable. Nous cabanaſmes , & nous passaſmes-là toute la nuit. Le lendemain , la Riviere n'estant pas meilleure , nous fismes sur le bord de grandes fumées , qui estoit le signal dont on estoit convenu , pour donner connoissance au *Poli* de la prise du Fort. On répondit

Missionnaires de la C. de F. 309
par des signaux semblables, & nous retournaſmes au Fort. Trois jours après, c'eſt à dire le 18. d'Octobre, je me joignis à M. de Caumont frere de M. de Tilly, à deux autres de ſes parens, & à un autre Canadien, pour taſcher de paſſer enſemble au *Poli*. Nous trouvaſmes encore la Riviere mauvaiſe : & le lendemain elle n'eſtoit pas meilleure. Nous hazardaſmes néanmoins à la paſſer: ce ne fut pas ſans courir beaucoup de riſque; mais enfin nous arrivaſmes heureuſement. Je ne quittay plus le malade juſqu'au 28. qui fuſt le jour de ſa mort. Après ſes obſeques je voulois retourner au Fort celebrer la feſte de la Touſſaint: mais il fut impoſſible de paſſer la Riviere que le jour des morts. Nous nous égarâmes ce ſoir-là dans les bois: & après avoir long-temps marché,

nous nous retrouvâmes quasi à l'endroit dont nous estions partis; nous y passâmes la nuit, & je n'arrivay au Fort que le 3. Novembre. J'ay fait souvent dans la suite ces petits voyages; car la maladie & le scorbut s'estant mis dans nos équipages, j'estois obligé d'aller continuellement du Fort au *Poli*, & du *Poli* au Fort, pour assister tous les malades. J'eus moy-mesme quelques atteintes du scorbut: les mouvemens que je me donnay pour aller secourir de costé & d'autre, ceux qui estoient en quelque danger, dissipèrent, à ce que je crois, les commencemens du mal.

La Riviere de *sainte Therese* estoit tout à fait prise dès le mois d'Octobre à trois ou quatre lieues au dessus du Fort, où il y a des Isles, qui en rendent le Canal plus estroit: mais on ne commença à

Missionnaires de la C. de F. 311
passer dessus, vis-à-vis le Fort,
que le 13. Novembre. La Rivie-
re de *Bourbon* ne fut tout à fait
prise que la nuit du vingt-trois
au vingt-quatre Janvier 1695.
Depuis ce temps-là nous passas-
mes dessus la glace pour aller au
Poli, & cela nous abregeoit bien
du chemin. Les glaces commen-
cerent à se briser dans la Riviere
de *sainte Therese* le 30. May,
& le 11. Juin seulement dans
la Riviere *Bourbon*. Le 30.
Juillet nous nous embarquâmes
pour aller avec nos deux Vais-
seaux en rade à l'entrée de la Ri-
viere de *sainte Therese*, & y atten-
dre les Vaisseaux Anglois, qui
ont coustume d'y venir vers ce
temps-là. Mais nous les avons
attendu en vain: il n'en a paru
aucun.

J'avois pris le parti dès mon
arrivée d'apprendre la Langue

des Sauvages : je voulus pour cela me servir de deux d'entr'eux, qui estoient restez pendant l'hiver dans une cabane près du Fort. Mais mes fréquentes courses d'une Riviere à l'autre, m'en ont empesché. D'ailleurs, l'homme estoit un Esclave d'une autre Nation, qui ne sçavoit qu'imparfaitement leur langue : la femme qui haïssoit fort les François, ne me parloit que par fantaisie, & me trompoit souvent. Cependant les visites que je leur rendois, eurent du moins un bon effet. J'avois gagné la confiance de ce pauvre homme ; & je commençois à l'instruire le mieux qu'il m'estoit possible : il tomba malade, il me demanda le Baptême, & j'eus la consolation de le luy donner avant qu'il mourût. Voicy maintenant ce que j'ay pû apprendre des Sauvages de ce País.

Il

Il y a sept ou huit Nations différentes , qui ont rapport au Fort , & il y en est bien venu en traitte cette année 1695. trois cens Canots ou davantage. Les plus éloignez , les plus nombreux & les plus considerables sont les *Assiniboëls* & les *Kriqs* , ou autrement , les *Kiristinnons* : il n'y a mesme que les Langues de ces deux Nations-là à apprendre. La Langue des *Kriqs* qui est *Algonquine* , & celle des Sauvages les plus voisins du Fort , est la mesme à quelques mots près , & quelque peu de différence dans l'accent. La Langue des *Assiniboëls* , est fort différente de celle-cy , elle est la mesme que celle des *Scioux* , où mon frere a fait deux Voyages. On prétend mesme que ces *Assiniboëls* sont une Nation *Sciouse* , qui s'en est séparée il y a déjà long-temps , & qui

luy fait depuis continuellement la guerre. Les *Kriqs* & les *Affiniboëls*, sont alliez ensemble, ils ont les mesmes ennemis & entreprennent les mesmes guerres. Plusieurs *Affiniboëls* parlent *Kriq*, & plusieurs *Kriqs*, *Affiniboël*.

Les *Kriqs* sont plus nombreux, & leur País plus vaste, ils s'étendent jusques vers le Lac supérieur, où plusieurs vont en traite. J'en ay vû qui ont esté au Sault de *sainte Marie*, & à *Michili Makinak*. J'en ay vû mesme qui ont esté jusqu'à *Montreal*. La Riviere *Bourbon*, va jusqu'au Lac des *Kriqs*: il faut d'icy vingt ou vingt-cinq jours pour y aller, il en faut trente-cinq ou quarante pour aller chez les *Affiniboëls*.

Ces Sauvages ont le corps bien fait, ils sont grands, robustes,

Missionnaires de la C. de F. 315
alertes , endurcis au froid & à la
fatigue. Les *Affiniboëls* ont de
grands traits sur le corps , qui re-
présentent des serpens , des oi-
seaux & diverses autres figures ,
& qu'ils s'impriment en se pi-
quant la peau avec de petits os
pointus , & en remplissant ces pi-
queures de poussiere de charbon
détrempé. Ils sont posés & pa-
roissent avoir beaucoup de fleg-
me. Les *Kriqs* sont plus vifs, tou-
jours en action, toujours dançans
ou chantans. Les uns & les autres
sont braves & aiment la guerre.
On compare les *Affiniboëls* aux
Flamans , & les *Kriqs* , aux Gas-
cons : leurs humeurs ont en
effet du rapport à celles de ces
deux Nations. Ces Sauvages
n'ont point de Villages , ni de
demeure fixe. Ils sont toujours
errans & vagabons , vivans de
leur chasse & de leur pesche.

L'Esté néanmoins ils s'assemblent sur des Lacs , où ils sont deux ou trois mois ; & ensuite ils vont ramasser de la folle avoine , dont ils font leur provision.

Les Sauvages qui sont plus proches d'icy , ne vivent que de leurs chasses ; ils courent continuellement dans les bois , sans s'arrester dans aucun endroit , ni l'hiver ni l'esté , sinon quand ils font bonne chasse ; car pour lors ils cabannent là , & y demeurent jusqu'à ce qu'ils n'ayent plus rien à manger. Ils sont souvent contrainsts de passer trois ou quatre jours sans prendre aucune nourriture , manque de prévoyance. Ils sont comme les autres , endurcis au froid & accoutumés à la fatigue ; mais du reste ils sont lâches, timides, faineans , grossiers , & tout-à-fait vicieux.

Pour ce qui est de la Religion qu'ils professent , je crois

qu'elle est la même que celle des autres Sauvages : je ne sçau-
rois encore dire bien précise-
ment en quoy consiste leur Ido-
lâtrie. J'ay sçû qu'ils ont des es-
peces de Sacrifices : ils sont
grands jongleurs, ils ont comme
les autres l'usage de la pipe ;
qu'ils appellent *calumet* ; ils font
fumer le Soleil, ils font aussi fu-
mer les personnes absentes ; ils
ont fait fumer nostre Fort, nos-
tre Vaisseau ; je ne puis cepen-
dant vous dire rien de certain
sur les idées qu'ils peuvent avoir
de la Divinité, n'ayant pû l'ap-
profondir. Je vous ajousteray seu-
lement qu'ils sont extrêmement
superstitieux, fort débauchez,
qu'ils vivent dans la polygamie
& dans un grand éloignement
de la Religion Chrestienne.

Par-là vous voyez, mon R. Pe-
re, qu'il sera fort difficile d'esta-

blir la Religion parmi ces Peuples. Je crois que si on veut y faire quelque progresz, il faut commencer par les *Kriqs* & les *Assiniboëls*. Outre que ces Sauvages sont en plus grand nombre, il me semble qu'ils ne sont pas si éloignez de la Religion : ils ont plus d'esprit, ils sont du moins sédentaires pendant trois ou quatre mois ; on peut former plus aisément dans leur Païs une Mission. Ce n'est pas que je ne voye les peines qu'on auroit à s'y établir. Je ne sçay si nos premiers Peres en ont eu autant dans leurs premieres Missions du Canada, que celles-cy en promettent. Mais ce n'est pas là ce qui nous doit effrayer, Dieu prendra soin de nous, & j'espere que plus ces Missions seront pénibles, plus il se trouvera de Missionnaires qui s'offriront à Dieu pour y estre envoyez.

Il me reste encore, mon R. P. à parler du climat & de la température de ce País. Le Fort est, comme je l'ay déjà dit, vers le cinquante-septième degré de latitude, situé à l'embouchure de deux belles Rivières, mais la terre y est tres-ingrate ; c'est un País tout marécageux & rempli de *Savannes*. Il y a peu de bois, & il y est tres-petit. Du Fort, à plus de trente & quarante lieuës, il n'y a point de bois franc. Cela vient sans doute des grands vents de mer qui soufflent ordinairement, des grands froids & des neiges qui y sont presque continues. Dès le mois de Septembre le froid commence, & il y est déjà assez grand pour remplir les Rivières de glaces, & les geler mesme quelquefois tout-à-fait. Les glaces ne quittent que vers le mois de Juin ; mais le

320 *Lettres de quelques*
froid ne quitte pas pour cela.

Il est vray qu'il y a dans ce temps-là des jours fort chauds ; (car il n'y a gueres de milieu entre le grand chaud & le grand froid ,) mais cela dure peu , les vents de Nord qui sont fréquens , dissipent bien-tost cette premiere chaleur : & souvent après avoir sué le matin , on est gelé le soir. La neige y est huit à neuf mois sur la terre ; mais elle n'est pas fort haute ; le plus qu'elle a eu de hauteur cet hyver , a esté deux ou trois pieds.

Ce long hyver , quoy qu'il soit toujours froid , ne l'est cependant pas toujours également. Il y a souvent , à la verité , des froids excessifs , pendant lesquels on ne se montre pas impunément dehors. Il y a peu d'entre nous qui n'en ayent porté des marques : & un Matelot entre-

autres y a perdu les deux oreilles : mais aussi il y a de beaux jours. Ce qui m'y plaist davantage , c'est qu'on n'y voit point de pluye ; & qu'après certains temps de neige & de poudrierie , (c'est ainsi qu'on appelle une petite neige, qui s'insinuë par tout ,) l'air y est net & clair ; si j'avois à choisir de l'hyver ou de l'esté de ce Païs, je ne sçay lequel je prendrois ; car dans l'esté outre que les chaleurs y sont brulantes , qu'on y passe souvent d'un grand chaud à un grand froid , & qu'on y a rarement trois beaux jours de suite ; il y a encore tant de *Maringuins* ou Cousins , que vous ne sçauriez sortir sans en estre couvert & piqué de tous costez. Ces mouchérons sont icy en plus grand nombre & plus forts qu'en Canada : ajoutez , que les bois sont pleins d'eau , &

pour peu qu'on avance, on en a souvent jusqu'à la ceinture.

Quoyque le Païs soit tel que je viens de dire, cela n'empesche pas qu'on n'y puisse vivre aisément; les Rivieres sont pleines de poissons, la chasse y est abondante: tout l'hyver il y a une grande multitude de perdrix, nous en avons bien tué vingt mille. Le Printemps & l'Automne, on y trouve aussi une multitude prodigieuse d'Oyes, d'Ouarδες, de Canards, de Bernaches, & d'autres oiseaux de riviere. Mais la meilleure chasse est celle du Caribou; elle dure toute l'année, & sur tout au Printemps & dans l'Automne, on en voit des troupes de trois ou quatre cens à la fois, & davantage. M. de Serigni nous a dit, que le jour de la Toussaint & le jour des Morts, il en avoit

bien passé dix mille à une lieue des cabanes , que ceux du *Poli* avoient de l'autre costé de la Riviere *Bourbon*. Les Caribous ressembloient assez aux Daims , à leurs cornes près. Les Matelots , la premiere fois qu'ils en virent , en eurent peur & s'enfuirent. Nos Canadiens en tuerent quelques-uns : & les Matelots qui ont esté raillez par les Canadiens , sont devenus plus braves & en ont tué aussi dans la suite. Voilà comme Dieu a soin de ces Sauvages. Pendant que la terre leur est ingrate , le Seigneur pourvoit à leur nourriture , en leur envoyant une si grande quantité de gibier , & leur donnant mesme une adresse particuliere pour le tuer.

Outre les Nations qui viennent en traite à la Riviere de *sainte Therese* , il y en a encore d'autres

qui sont plus au Nord , dans un climat encore plus froid que celui-cy, comme les *Ikovirinioucks*, qui sont environ à cent lieuës d'icy, mais ils ont guerre avec les Sauvages du Païs, & n'ont point de commerce avec le Fort. Plus loin on trouve les *Eskimaux*, & à costé des *Ikovirinioucks*, une autre grande Nation, qui leur est alliée : on les appelle les *Alimouspigui*. C'est une Nation nombreuse : elle a des Villages, & s'étend jusques derriere les *Afsiniboëls*, avec qui elle est presque toujours en guerre.

Je ne parle pas bien encore la Langue des Sauvages, & cependant il n'en est point venu au Fort, à qui je n'aye parlé de Dieu. J'avois un secret plaisir de l'annoncer à ces pauvres gens, qui n'en avoient jamais entendu parler ; plusieurs m'ont

écouté volontiers : ils ont du moins connu que je venois à une autre fin que les autres François. Je leur ay dit que j'irois dans leur País , pour leur faire connoître le Dieu que j'adorois , ils en ont esté bien-aîsés & m'y ont invité. J'ay encore plus de peine à entendre le Sauvage qu'à le parler. Je sçais déjà la plus grande partie des mots : M. de la Motte m'en a beaucoup donné , & un Anglois qui sçait fort bien la Langue , m'en a donné bien davantage. J'ay fait un Dictionnaire de tous ces mots , selon nostre alphabet , & pour peu que je fusse avec les Sauvages , je crois que je commencerois à parler aisément , & à entendre leur Langue. J'ay traduit le signe de la Croix , le *Pater* , l'*Ave* , le *Credo* , & les Commandemens de Dieu. J'ay seulement baptisé

deux Sauvages adultes, qui sont morts incontinent après. J'ay baptisé encore trois enfans, dont deux sont allez au Ciel; & si j'avois pû aller parmi eux, j'y en en aurois mis davantage.

Nos deux Vaisseaux partirent au commencement de Septembre 1695. pour s'en retourner. Comme il y avoit de l'apparence qu'ils iroient droit en France, j'aimay mieux rester dans le Fort avec les quatre-vingt hommes qu'on y laissoit en garnison, qui d'ailleurs n'avoient point d'Aumosnier. J'estois persuadé, qu'ayant plus de loisir après le départ des Vaisseaux, je pourrois apprendre tout-à-fait la Langue des Sauvages, & me mettre en estat d'y commencer une Mission. Dieu ne m'en a pas jugé digne: les Anglois nous vinrent assiéger &

nous prirent. Je vous en ay dit, en repassant en France, le détail, avec l'histoire de nostre prison. Il seroit inutile de vous le répéter icy. Je suis, dans la participation de vos saints sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Vostre très-humble & très-obéissant
Serviteur en N. S.

GABRIEL MAREST, Missionnaire
de la Compagnie de JESUS.



LETTRE

DU PERE

JACQUES XAVIER
PORTIER, Missionnaire de
la Compagnie de J E S U S.

*Au Pere Fleuriau , de la mesme
Compagnie.*

A Naxie le 20. de Mars 1701.



ON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Je me fais un devoir de vous
instruire , comme vous le sou-
haitez , des bénédictions que

Dieu a bien voulu répandre sur les Missions que nous faisons de temps en temps dans les Isles de l'Archipel. Syphanto , Serpho , Thermia , & Andros , sont celles que nous parcourûmes l'année dernière ; aidez-nous , mon Reverend Pere , à remercier le Seigneur des biens qu'il a plu à sa bonté d'y opérer par nostre Ministère.

L'isle de Syphanto a environ quinze lieues de tour. C'est un beau Pais , dont le climat est fort doux : on y voit quantité de sources d'une eau tres-claire : on y trouve beaucoup d'oliviers , dont on tire des huiles admirables. Le vin , le bléd , les légumes , les fruits , les câpres , & le coton y abondent ; les limoniers , les orangers , & les autres arbres de cette nature y seroient plus communs , si l'on s'appliquoit à les cultiver.

Il paroist que cette Isle estoit autrefois d'un grand revenu. On montre encore aujourd'huy plusieurs longs souterrains , & on prétend qu'anciennement on en tiroit beaucoup d'or & d'argent : on y voit en effet comme des restes de fourneaux , où il est à croire qu'on épuroit les métaux à mesure qu'on les tiroit de la mine. Monsieur Guyon, Consul de la Nation Françoisse, nous a assuré , que dans la dernière guerre, un Venitien habile Chymiste vint en faire l'épreuve sur les lieux , & que sur quatre-vingt livres de mine , il luy vit tirer dix-huit livres de tres-bon argent.

Les Peuples de Syphanto sont humains , affables , & laborieux. Ils parlent un grec fort doux , & un peu moins corrompu que celui des autres Insulaires. Toutes leurs habitations consistent

en un gros Bourg fermé de murailles, qu'ils qualifient de Chateau, & en huit gros Villages, où l'on compte environ six mille ames. Les toiles de coton & la poterie font tout leur commerce.

C'est à Syphanto que l'Evesque Grec fait sa résidence ; son Diocèse comprend encore huit autres Isles ; sçavoir , Serpho , Micony , Amourgo , Nio , Stampalia , Naphy , Sichyno , & Polieandro. Ce Prélat a environ quarante ans ; il est homme d'esprit, & parle sa langue avec beaucoup de délicatesse. Il y a dans l'Isle quarante-cinq Eglises Paroissiales, & chacune est desservie par son Papas particulier. Outre ces quarante-cinq Paroisses , on y voit un grand nombre de Chapelles répandues çà & là sur les collines & dans les

352 . *Lettres de quelques*
campagnes ; elles sont propres ,
& de loin elles font un tres-bel
aspect ; aux festes des Saints dont
elles portent le nom , on y célé-
bre le saint Sacrifice de la Mes-
se , & cette dévotion y attire
beaucoup de Peuples.

Cette Isle a encore cinq Mo-
nafteres , trois d'hommes , &
deux de filles. Le plus considé-
rable est placé au centre de l'Isle ;
il est bien basti , & son Eglise qui
est dédiée à Nostre-Dame est
fort propre. Il est habité par
douze Caloyers , * & par cinq
Prestres seculiers. Le second Mo-
naftere n'est que de quatre Ca-
loyers , il est dédié à saint Helie ,
& est placé sur la cime d'une
montagne fort élevée. Le troi-
sième est abandonné , parce
qu'il est maintenant sans aucun
revenu. En Grece, c'est du Corps

* Moines Grecs.

des Religieux que se prennent les Evêques. Et s'il arrivoit qu'on fît choix d'un Prestre séculier, il seroit obligé de prendre auparavant l'Habit de Religieux, & de faire Profession dans quelque Monastere.

Les deux Monasteres de filles sont aussi à la campagne. Il y a trente de ces sortes de Religieuses dans l'un, & vingt dans l'autre : elles sont toutes d'un âge fort avancé, & ne subsistent que de leur travail : elles ont de la vertu & de la piété, mais peut-être en auroient-elles davantage, si les gens de dehors n'a voient pas la liberté d'entrer chez elles, & d'en sortir quand bon leur semble. Cependant, quoyque leurs Monasteres soient sans closture, on n'a jamais oüi dire, qu'elles aient reçu la moindre insulte depuis leur éta-

blissement. Les Infideles ont icy un extrême respect pour les endroits où habitent les femmes, & ce seroit parmi eux un crime énorme, que d'y rien faire qui fust contre la bien-séance.

Le rit latin est fort tombé à Syphanto ; il n'y en a que deux petites Eglises, l'une dans le Chateau dediée à saint Antoine, & desservie par un Vicaire, qui relève de l'Evesque latin de Milo ; l'autre qui est à la campagne, & qui est dediée à la sainte Vierge. On ne trouve dans l'Isle que six familles latines, encore y sont-elles venuës d'ailleurs. Il n'en estoit pas ainsi autrefois ; le rit latin y florissoit ; la famille des Gozadini qui commandoit le Pais estoit toute latine, mais depuis l'invasion des Turcs ; leurs descendans, comme ceux de beaucoup d'autres familles, ont

Missionnaires de la C. de J. 335
peu à peu dégénerez , & sont
maintenant tous Grecs.

Ce fut le 24. de Juillet, que nous abordâmes à Syphanto le P. Luchon & moy, avec le sieur Deslandes , q^aon nous avoit donné pour les opérations manuelles de la Chirurgie , qu'il entend parfaitement bien. La première chose que nous fîmes , fut de rendre visite à l'Evesque Grec , & de lui demander la permission d'exercer les fonctions de nostre Ministère. Son accueil fut d'abord assez froid , mais il n'y eut personne dans la suite de qui nous reçûmes plus d'honnestetez.

Avant nostre départ de Constantinople , Monseigneur l'Archevesque de Spiga , Vicaire Patriarchal pour le saint Siège dans toute l'étenduë du Patriarchat de Constantinople , avoit eu la

bonté de nous munir d'une Patente la plus ample & la plus honorable que nous pussions désirer, dans laquelle il nous accordoit généralement tous ses pouvoirs.

D'un autre costé, M. de Ferriol Ambassadeur du Roy à la Porte, nous en avoit fait expédier une autre en son nom, pour la seureté de nos personnes. Ce digne Ministre, également zélé pour l'honneur de la Religion, & pour celui du nom François, déclaroit à tous, tant Turcs que non Turcs, que nous estions sous la protection de Sa Majesté, & que non seulement on eust à nous laisser aller & venir, séjourner, partir quand, & où il nous plairoit; mais qu'il prioit encore qu'on nous rendist par tout tous les bons offices dont nous pourrions avoir besoin.

Le

Le Bourg fut le premier endroit où nous crûmes devoir commencer nostre Mission : nous avions eu soin auparavant de faire achepter tout ce qui estoit nécessaire pour nostre subsistance, afin de n'estre à charge à personne. Ces pauvres gens, à qui l'on vend jusqu'aux fonctions de l'Eglise les plus gratuites, estoient charmez de nostre desintéressement. Convaincus par-là que l'unique vûë que nous avions, estoit de les remettre dans la voye du salut, ils ne pouvoient se lasser de nous en témoigner leur reconnoissance. Les Sermons, que nous faisons chaque jour à une grande foule de Peuples, qui se rassembloient de divers endroits de l'Isle ; la doctrine Chrestienne, que nous enseignions aux enfans, les visites réglées des malades, la distributiõ gratuite de nos

remedes, firent nostre unique occupation pendant trois semaines, L'Evesque s'invita lui-mesme plusieurs fois à nos discours, & touché des sentimens de componction, dont son peuple donnoit des marques sensibles par les larmes qu'il répandoit, il fit souvent nostre éloge en presence des Auditeurs, en nous exhortant de travailler de toutes nos forces à la sanctification de ceux que le Seigneur avoit confié à ses soins.

C'est ce qui nous engagea à parcourir tous les Villages de l'Isle, qui n'avoient pas un moindre besoin de secours. Le P. Luchon preschoit matin & soir à un grand Peuple, qui accouroit en foule à ses prédications; les Eglises n'estant pas assez vastes pour contenir la multitude de ses Auditeurs, il se vit souvent obligé de prescher en pleine campagne.

Le silence avec lequel ils l'écoutaient , n'estoit interrompu que par leurs gémissemens & leurs larmes. Nous passions le reste de la journée à instruire les enfans , à visiter les malades , & à parcourir les différentes maisons , où plusieurs familles s'assembloient pour travailler. Là nous les instruisions de leurs devoirs , & nous répondions à toutes leurs difficultez par maniere de conversation , & sans interrompre leur travail. Ces entretiens particuliers ne leur estoient gueres moins utiles que les Prédications publiques. L'usage fréquent des Sacremens , dont il y avoit plus de vingt ans que plusieurs ne s'estoient approchez , le changement des mœurs , & la reformation de plusieurs abus grossiers , furent le fruit solide que nous retirâmes de nos travaux.

Après deux mois & demi , que nous employâmes dans de semblables exercices , nous crûmes qu'il estoit temps de nous transporter dans les autres Isles du voisinage. A la premiere nouvelle de nostre départ , ces bonnes gens s'assemblerent en foule autour de nous : Prestres, hommes, femmes, enfans , tous pleuroient, comme ils auroient pû faire dans
» une calamité publique : Vous
» estes nos Peres , nous disoient-
» ils , vous estes les Anges de nos
» maisons , & les guides de nostre salut , ayez pitié de nous ,
» au nom de JESUS-CHRIST , ne
» nous abandonnez pas. Ils accompagnoient ces paroles de tant de témoignages d'une vraye tendresse , que nous ne pûmes nous-mêmes retenir nos larmes. Nous les consolâmes un peu , en leur faisant espérer , que nous

reviendrions bien-tost les voir,
& que nous pourrions mesme
fixer parmi eux nostre demeure,
afin de les entretenir dans les
bons sentimens où nous les lais-
sions. Mais avant que de consen-
tir à nostre départ, ils voulu-
rent nous témoigner leur re-
connoissance, par une Patente
qu'ils nous expedièrent, & qui
fut signée de cinquante-trois
personnes, parmi lesquelles se
trouvent les Curez & les prin-
cipaux de l'Isle. La voici tra-
duite mot à mot de l'original
grec.

Nous Primats & Chefs du
Peuple, soussignez, rendons
de tres-humbles actions de gra-
ces à la misericorde Divine,
de ce qu'elle nous a procuré un
si grand secours, en nous en-
voyant les RR. PP. Jacques
Xavier Portier, & Jean Lu-

» chon, Religieux François ; de
» la Compagnie de JESUS. La
» justice, la reconnoissance, & la
» vérité, nous obligent à rendre
» témoignage à tout le monde,
» qu'ils se sont comportez ici en
» dignes Ministres de l'Evangile,
» au grand avantage de toute
» nostre Isle : ils ne cherchent
» que la pure gloire de Dieu, &
» le salut des ames ; leur conver-
» sation est fort édifiante, leurs
» avis tres-salutaires, & leur doc-
» trine tres-saine : leur applica-
» tion infatigable & desinteres-
» sée à prescher dans les Eglises,
» dans les carrefours, & dans les
» maisons, à confesser, à visiter
» les pauvres & les malades, nous
» a fort édifiez ; & nous sommes
» tous consolez de voir les grands
» fruits qu'ils ont faits ici : ils
» nous ont assiste non-seulement
» pour les besoins de l'ame ; mais

encore pour ceux du corps :
leur maison a toujours esté ou-
verte à tous les malades, aus-
quels ils ont distribué avec
bonté d'excellens remedes ,
sans vouloir d'autre recompen-
se que celle , que Dieu réserve
à leur grande charité ; en sorte
que nous les regardons comme
les Medecins de nos ames & de
nos corps , comme nos Peres ,
& comme de nouveaux Apos-
tres. Les loüanges & les béné-
dictions , que toute nostre Isle
leur donne, les prieres & les lar-
mes avec lesquelles nous les ac-
compagnons , marquent assez
combien nous sommes touchez
de ce qu'ils ont fait pour nous.
Nous voudrions bien pouvoir
les retenir ici ; mais leur zele
qui embrasse tout le monde ,
ne le permet pas. Heureux les
Peuples qui pourront , comme

» nous , voir les bons exemples ,
» & entendre les saints discours
» de ces Serviteurs de Dieu !
» Nous reconnoissons pour nos
» legitimes Freres en J E S U S -
» C H R I S T , tous ceux qui leur
» feront le bon accueil qu'ils
» méritent. En foy de quoy, nous
» leur avons donné ce présent
» écrit, signé de nostre main, à
» Syphanto le 17. Septembre de
» l'année 1700.

Ici étoit le seing de cinquante-trois personnes.

Après les adieux réciproques, nous descendîmes dans nostre Barque, & nous prîmes nostre route vers Serpho. Cette Isle a bien douze lieuës de circuit: le terroir en est sec, montagneux, & rempli de rochers; autant que Syphanto est riant & agréable à la vûë, autant l'aspect de Serpho est-il triste & affreux. On n'y re-

cueille presque point de bled ni de vin , & on n'y voit que tres-peu d'arbres. Il y a du bestail en quantité pour un lieu aussi aride que l'est celuy-là. Ces animaux ne broutent que les herbes & les arbrisseaux qui s'échappent çà & là entre les rochers. Cependant ils ne sont point maigres , & leur toison est fort belle & fort fine. Il croist aussi à Serpho d'excellent safran. A certains temps de l'année , on y voit une multitude prodigieuse de grosses perdrix rouges , telles que sont toutes celles des Isles , où il est rare d'en trouver de grises. L'Isle a encore des mines de fer , & deux tres belles mines d'aymant.

La principale demeure des Serphiotés est dans un gros Bourg , situé sur la pointe d'une montagne fort escarpée , à près d'une lieüe de la mer , & dans un

Village éloigné du Bourg d'environ une lieuë. L'un & l'autre contiennent environ huit cens personnes. Le Peuple est pauvre & grossier : Il parle un Grec fort corrompu , & le prononce d'un ton qui a je ne sçay quoy de niais qui fait rire.

L'Isle est gouvernée , pour le spirituel , par un Vicaire de l'Evesque de Syphanto. Sa juridiction s'étend sur cinq ou six Paroisses fort pauvres & fort mal entretenues. A deux lieuës du Bourg se trouve le Monastere de saint Michel , habité par cent Caloyers. Quand nous y allâmes nous n'y trouvâmes que le seul Abbé , les Religieux étant occupez au dehors , partie à la quête dans les Isles voisines , partie à la garde des troupeaux & au labourage. Il est bon de remarquer ici , que quoiqu'en

France on comprenne tous les Moynes Grecs sous le nom de Caloyers, il n'en est pas de mesme en Grece; il n'y a que les Freres qui s'appellent ainsi; car pour ceux qui sont Prestres, ils se nomment Jeromonaches. Cependant pour m'accommoder à l'usage de France, je leur donneray indifferemment à tous le nom de Caloyers.

Dez que nous fusmes arrivez à Serpho, nous cherchasmes quelque petit réduit pour nous loger. Nous en trouvâmes un fort bas & fort obscur, où il n'y avoit d'ouverture que celle de la porte, & qui estoit si fort dépourvû de toutes choses, que nous ne pusmes y avoir un bout de natte pour nous coucher dessus. Nous allâmes ensuite visiter le Vicaire. Les Epitropes ou Primats, & le Vayvode Turc nous

furent beaucoup de caresses. Quelques remèdes que nous donnâmes à ce dernier, nous l'affectionnerent entierement, & il s'offrit de luy-mesme à nous seconder de son autorité dans l'exercice de nos fonctions.

Pendant trois semaines que nous demeurâmes à Serpho, nous preschions deux fois le jour; le toict d'une maison nous servoit de chaire, & nous avions la consolation de voir ce bon Peuple rangé en foule autour de nous, qui nous écoutoit dans un grand silence, & avec toutes les marques d'un cœur véritablement touché. Ce fut là, encore plus qu'à Syphanto, qu'il nous fallut rendre les choses palpables, & les proposer dans la plus naïve simplicité. Le reste de la journée se passoit à faire des instructions familières dans les mai-

sons que nous parcourions l'une après l'autre , à consoler les malades , à leur porter des remèdes , & à rassembler les enfans pour leur faire le Catechisme. Tous les Habitans de l'Isle profiterent de la Mission , & approcherent des Sacremens de la Penitence & de l'Eucharistie , avec des sentimens de piété qui nous attendrirent. Enfin nous sortîmes de Serpho , plus consolés que je ne puis vous l'exprimer ici , le Peuple nous comblant de bénédictions , & remerciant Dieu mille fois , de nous avoir inspiré le dessein de venir les chercher au milieu de leurs rochers.

De Serpho , nous allâmes à Thermia , qui en est éloignée de douze lieuës. Cette Isle a pris son nom des Thermes , ou Bains d'Eaux-Chaudes , qui la rendoient autrefois célèbre. Elle a

quatorze à quinze lieues de tour. Le Païs quoyque cultivé , n'est pas d'un grand rapport. La terre n'y produit gueres que du froment & de l'orge. Le vin y est mauvais , & on n'y voit presque point d'arbres. Il y a un gros Bourg au milieu de l'Isle , & à deux lieues de ce Bourg un gros Village. On compte quatre mille personnes dans ces deux habitations. Entre le Nord & le Couchant , paroist sur une éminence , un reste de vieux Chasteau , avec plusieurs maisons ruinées , & les masures de deux Eglises Latines. Vers le Midi on trouve les ruïnes d'une ancienne Ville , qui doit avoir esté spacieuse & bien bastie.

Thermia est de la dépendance de l'Evesché de Zia , Isle assez voisine , & où l'Evesque réside. Dans le Bourg , il y a treize Paroisses Grecques , & quatre dans

le Village , avec cinq Monastères de Caloyers. Il n'y a dans toute l'Isle qu'une Eglise Latine , desservie par un Vicaire , qui relève de l'Evesque de Tine , Venitien. Le Rit Latin n'y est suivi que par dix ou douze familles.

A nostre arrivée dans l'Isle , nous allâmes voir le Supérieur Ecclésiastique : c'est un homme d'esprit , que son mérite personnel , & ses grands biens mettent fort au-dessus des autres Prestres Grecs. Les plus considérables de l'Isle , qui estoient alors chez luy , furent témoins de l'accueil obligeant qu'il nous fit , & des marques d'amitié qu'il nous donna. Nous commençâmes aussi-tôt nostre Mission. Nous preschions tous les jours à nostre ordinaire chacun sur le parvis d'une Eglise , où se rendoient de

toutes parts une foule de Peuples , qui venoient entendre les nouveaux Prédicateurs. Un Abbé fort respecté dans l'Isle , qui s'estoit demis d'un Evêché qu'il avoit dans la Morée , pour songer plus tranquillement à son salut , estoit le plus assidu de nos Auditeurs ; ce vertueux Prélat nous suivoit par tout : il avoit mesme le zele de prescher aussi , & il ne manquoit pas dans ses discours de faire l'éloge de nostre doctrine & de nostre Ministère.

Après plusieurs jours d'instructions , soit publiques , soit particulieres , les Confessions devenoient si fréquentes , que nous ne pouvions y suffire. Les Ecclésiastiques & les Séculiers de tout rang , de tout âge , venoient en foule au Tribunal de la Pénitence , au sortir duquel ils avoient

publiquement, qu'ils comptoient pour rien toutes leurs Confessions passées, & qu'il n'y avoit que celle qu'ils venoient de faire qui leur mist la conscience en repos.

Le bruit de cette multitude de Confessions fit descendre de son Monastere un vieux Moine, ancien Confesseur du Païs, dans l'espérance qu'à la faveur de nos instructions il retireroit une bonne retribution : car parmi les Grecs, les Confesseurs ont ce mauvais usage, de composer avec leurs Pénitens de la somme d'argent qu'ils doivent donner pour recevoir l'absolution. Le bon vieillard eut beau sonner sa petite cloche, pour avertir de son arrivée ; il fut contraint de s'en retourner à son Monastere les mains vuides.

Parmi les malades que nous

visitations, il y en eut un chez qui nous allions souvent, plustost pour nous édifier, que pour l'instruire. Le pauvre homme estoit perclus de tous ses membres, & tourmenté de douleurs très-aiguës. Quand nous vinsmes à luy offrir quelques remedes pour le
» soulagement de ses maux. Hé,
» mes Peres, nous répondit-il,
» en nous regardant d'un air
» plein de douceur & de respect,
» que vous ai-je fait pour vou-
» loir m'enlever la matiere de
» mon merite? Je ne suis pas di-
» gne, il est vrai, de la grace que
» Dieu me fait de m'éprouver
» par ces douleurs passageres;
» mais puisqu'il a plû à son infinie
» misericorde de me les envoyer,
» est-ce à moy de chercher à en
» estre soulagé. Ayez soin de mon
» ame, mes Peres, &, je vous
» prie, laissez-là mon corps. Il

faut vous l'avouer, mon R. Pere, ces discours pleins d'une foy si vive, & d'autres semblables qu'il nous tenoit, toutes les fois que nous le visitions, nous faisoient adorer profondément les secrets de la Providence de Dieu, qui sçait se conserver des ames choisies, dans les endroits mesmes qui semblent estre le plus délaissiez.

Après avoir fait heureusement la closture de nostre Mission, dans le Bourg de Thermia, nous nous rendîmes au Village qu'on nomme *Silaka*. Ce Village est basti sur deux petites collines, qui se font face l'une à l'autre, & qui sont séparées par un torrent. Le Pere Luchon preschoit d'un costé devant la premiere Eglise, & moy de l'autre costé je montois, comme à Serpho, sur le toict d'une maison, d'où je par-

lois à un grand nombre d'Auditeurs. Leur silence, leurs soupirs, les bénédictions dont ils nous combloient, me remplissoient de consolation.

Nous ne fûmes pas longtemps sans recueillir les premiers fruits de pénitence. Ils vinrent en si grande foule pour se confesser, qu'à peine pouvions-nous nous échapper pour aller prendre quelques moments de repos.

» Helas, mes Peres, nous dis-

» soient ces bonnes gens, avec

» une certaine naïveté qui nous

» charmoit, Combien y a-t-il

» que nous disions à Dieu: Sei-

» gneur, envoyez-nous quel-

» qu'un, qui nous apprenne à

» vous honorer & à vous servir:

» C'est vous, mes Peres, que

» Dieu nous a envoyez, & nous

» reconnoissons maintenant qu'il

» s'est laissé fléchir à nos prières.

Ils fondoient en larmes en prononçant ces paroles.

D'autres nous disoient en leur stile figuré : Vous autres , mes « Peres , vous estes des vases « fermez , d'où rien de ce qu'on « y met ne s'exhale au dehors ; « on peut sans peine vous ouvrir la conscience , parce qu'on « est sûr , que vous jetez tout « dans un abyfme profond , d'où « rien ne remonte jamais. Vous « ne nous demandez que nostre « conversion , & les autres nous « demandent nostre argent. Ils « avoient quelque raison , les Confesseurs du País ne sont pas assez discrets , & leurs exactions vont à des excez qu'on à peine à croire : ils exigent quelquefois quarante ou cinquante écus pour absoudre de certains pechez.

Nous ne passâmes que huit jours dans ce Village, après quoy

nous retournâmes au Bourg , pour passer de-là à Andros ; il nous eût esté impossible d'y aborder si nous eussions differé plus long-temps nostre départ. Une foule incroyable de Peuples nous suivit jusqu'à nostre Barque. Avant que d'y entrer , nous leur fîmes un précis de tout ce que nous leur avions recommandé durant le cours de la Mission, & nous leur laissâmes quelques livres propres à s'en rappeler le souvenir. Il fallut ensuite se séparer , ce qui ne put se faire sans verser de part & d'autre beaucoup de larmes.

L'Isle d'Andros est à vingt lieuës de Thermia. Les montagnes y sont tres-hautes, les vallons fort agréables. Ils sont semez de quantité de maisons de campagne , & de beaux jardins que des ruisseaux qui y serpen-

tent, entretiennent dans une continuelle fraischeur. On y trouve beaucoup d'Orangers, de Limoniers, de Cedres, de Figuiers, de Grenadiers, de Jujubiers, & de Muriers, la plupart d'une grosseur surprenante. Les huiles y sont excellentes; le bled, les herbages, & les légumes y croissent en abondance.

A la pointe de l'Isle qui regarde Capodoro, Promontoire de Negrepont, est le Port de Gavrio, capable de contenir une Armée navale. C'est dans ce Port que pendant la dernière guerre, les Venitiens firent hiverner leur Flotte. Les environs du Port sont fort déserts: toute l'Isle n'est même gueres peuplée, eu égard à sa grandeur; car on n'y compte que cinq mille âmes. Le Bourg, ou comme on l'appelle, la Ville d'Andros, est

réduite à cent maisons, basties au Nord, sur une langue de terre, qui avance dans la Mer, & qui forme à ses deux costez deux petites Bayes assez peu sûres. Sur la pointe de la langue de terre, on voit les ruïnes d'un vieux Chasteau, basti à la maniere des anciennes Fortereffes. Dans l'enceinte de la Ville, s'élève un Palais assez beau, auquel il ne manque presque que le toit; les fenestres en sont revestues de beau marbre ciselé. Les murailles sont presque par tout semées des Armes & des Chiffres des Seigneurs Summaripa, à qui appartenoit cette Isle; & qui depuis l'invasion des Turcs sont venus s'établir à Naxie. A quatre lieuës de la Ville, en tirant vers le midi, on trouve une autre habitation, nommée Appano Castro: c'est un nom commun dans ces Isles,

à

à tout ce qui est anciennement basti sur quelque lieu élevé.

Il y a près de cent ans , que l'Isle n'ayant pas suffisamment de monde pour la cultiver , on y appella quelques familles Albanoises , qui s'y sont multipliées , & qu'on partagea ensuite en deux Villages , à trois lieuës l'un de l'autre , l'un qu'on appelle , *Arna* , & l'autre qui se nomme *Molakos*.

Les principaux de l'Isle descendent d'une centaine de familles venuës autrefois d'Athènes : ils possèdent les plus riches terres , ce qui fait que le Peuple y est fort pauvre. Ils demeurent hors de la Ville , où ils ne viennent que pour traiter des affaires publiques , ou de leur négoce. Il y a vingt & cinq ans qu'un Corsaire de la Ciutat vint piller la Ville. Depuis ce temps-là ,

ils ont basti à la Campagne de petits Chasteaux en forme de Tours, pour se mettre à couvert des insultes. Comme ces Tours sont assez éloignées les unes des autres, la fatigue est plus grande pour les Missionnaires qui ont à visiter ceux qui y demeurent, & à les entretenir de leur salut.

Andros a un Evêque qui réside d'ordinaire dans la Ville. Outre plusieurs petites Eglises Grecques qui sont dans l'Isle, il y a deux grands Monasteres de Religieux : le premier nommé *Agra*, est à deux lieuës du Port Gavrio ; l'Eglise en est belle & est dédiée à Nostre-Dame. Le second Monastere, qui est à une lieuë de la Ville, s'appelle *Panachrindo*. Il y a aussi à Andros un Evêque Latin, qui est depuis quelque temps absent de son Diocèse. Il a un Vicaire qui

gouverne pendant son absence.

On comptoit autrefois dans l'Isle environ huit cens familles du rit Latin : la plupart de ces familles ont esté esteintes par une peste generale qui affligea l'Isle ; les autres se sont exilées d'elles-mesmes pour fuir la persécution des Grecs , ou bien elles ont embrassé le rit Grec. Il n'y a plus maintenant du rit Latin , que la famille du Seigneur Nicolo della Grammatica. Il est vray qu'elle est nombreuse , & que ce Seigneur donne un grand crédit au rit par sa fermeté à le maintenir , autant que par son mérite , qui le fait regarder comme le premier de l'Isle.

Nos Peres de Scio avoient autrefois dans la Ville une maison avec une petite Eglise dediée à S. George , qu'ils ont esté obligez d'abandonner. Ces Peres,

nez la plupart fujets du grand Seigneur , avoient de grandes mesures à observer , & effuyoient souvent de cruelles injustices. Les RR. PP. Capucins y avoient aussi un hospice , qu'ils ont quitté & repris à diverses fois. Un de leurs Peres plein de vertu & de zele , y est venu depuis peu , & nous avons eu la consolation de l'embrasser. Les Andriotes souhaitent depuis long-temps nous voir établis dans leur Isle : mais nostre pauvreté , & la disette d'ouvriers Evangeliques ne nous permettent pas de songer à cet établissement : nous y suppléons par ces sortes d'excursions frequentes , qui produisent toujours de grands biens , & qui ne sont à charge à personne.

En arrivant à Andros , nous allâmes selon nostre coustume rendre nos respects à l'Evesque

Grec. Ce Prélat nous reçut de la manière du monde la plus obligeante, & nous aida ensuite de toute son autorité dans l'exercice de nos fonctions. Ce fut au commencement de l'Avent, qui est pour les Grecs un temps de jeûne, que nous commençâmes nos Prédications dans les deux principales Eglises. L'Evêque s'y trouvoit toujours des premiers. Comme nostre but principal estoit de réformer les abus & les desordres les plus communs du País, c'estoit aussi ce qui faisoit la matiere de tous nos Sermons, & des instructions particulieres que nous faisions dans chaque maison.

Dieu donna tant de force à nos paroles, qu'il se fit bien-tôt un grand changement dans les mœurs. L'usage des Sacremens, les reconciliations sinceres, les

promptes restitutions, & l'éloignement des Concubines furent des marques non équivoques de conversion. Un des principaux de l'Isle nous fit alors un compliment qui nous surprit. Mes Pères, nous dit-il en nous saluant, vous estes les deux mesmes que je vis en songe il y a trois semaines, j'entendis alors une voix qui me disoit interieurement : voilà ceux que j'ai envoyez pour te convertir, ne manque pas de mettre ta conscience entre leurs mains, si tu perds cette occasion, tu es perdu toy-mesme. Soit que ce songe fut l'effet d'une imagination frappée, soit que ce fut veritablement un avertissement du Ciel, il fit une Confession générale de toute sa vie, & nous benîmes mille fois le Dieu des misericordes, qui se sert de tout :

pour conduire les âmes au salut.

Cette Mission étant ainsi terminée, nous partîmes pour *Arna*, Village des Albanois, où nous n'arrivâmes que fort tard, & extrêmement fatiguez; car nous eûmes à grimper une montagne haute de trois lieuës, portant nostre Chapelle & la caisse de nos remèdes; & deux autres lieuës à faire, en descendant de la montagne, par des sentiers fort roides & tout couverts de brossailles & de rochers. Nous nous trouvâmes enfin dans le Village au milieu d'un Peuple fort pauvre, & d'une grossièreté extrême, qui n'a pourtant rien de barbare.

Le lendemain, qui estoit un Dimanche, nous nous rendîmes aux deux principales Eglises, où un grand Peuple estoit assemblé: nous leur déclarâmes d'a-

bord , que le seul desir de leur salut nous avoit attirez dans leur Village ; que nous ne leur ferions point à charge ; & que pour l'administration des Sacremens, pour nos instructions , & pour les remedes que nous donnerions aux malades , nous ne demandions que leurs prières.

Ce premier début gagna entierement leur confiance : toutes les maisons nous furent ouvertes, & on y écoutoit nos Instructions avec une avidité surprenante. Au bout de quatre jours, nous fusmes accablez des confessions qu'il fallut entendre , dont la plupart estoient générales. Helas ! s'écrioient ces bonnes gens les yeux baignez de larmes , nous ne commençons que d'apprendre à vivre en Chrestiens. Rien ne nous touchoit davantage, que de les voir venir du fond

de leur vallée au travers des ravines qui sont affreuses au mois de Decembre , pour entendre la parole de Dieu , ou pour se confesser , & proposer leurs doutes.

L'abandon où les Superieurs Ecclesiastiques laissent ce pauvre Peuple , est digne de compassion. Une seule fois l'année , qui est le Jeudy saint , quelques Caloyers des deux Monasteres , qui sont dans l'Isle , parcourent la vallée pour y entendre les Confessions. Quelques-uns d'eux ignorent mesme jusqu'à la formule de l'absolution. Ils ont une certaine routine qu'ils suivent dans la qualification des pechez grossiers : puis ils demandent aux Pénitens une certaine somme d'argent : quand elle est payée , la Confession est censée faite. Souvent mesme ils ne se donnent pas la peine d'entrer dans aucun

détail, ils se contentent de demander si les choses ne se sont pas passées comme l'année précédente : que le Pénitent dise ouïy, & en mesme temps qu'il présente la rétribution stipulée, tout est fini, & on luy dit de faire place à un autre. Nous avons tâché de remédier à un abus si criant, & à plusieurs autres semblables, dont il seroit trop long de faire icy le détail.

Trois semaines se passerent dans les exercices ordinaires de nostre Mission ; comme nous estions sur le point de retourner à la Ville, nous donnâmes un de nos Catéchismes Grecs à l'Épitrope de la Vallée, & il nous promit de le lire tous les Dimanches à la Messe dans la principale Eglise. Ce sera le moyen de conserver parmi ces Peuples, les sentimens de piété

Missionnaires de la C. de J. 371
& de Religion que nous avons
tasché de leur inspirer.

Dez que nous fûmes de re-
tour à la Ville , toutes nos vûës
se tournerent vers *Apano Castro* ,
où nous sçavions que les besoins
estoint pressans. *Apano Castro* ,
est un grand vallon environné
de collines toutes couvertes de
Hameaux. Sur le penchant de
ces collines sont basties quinze à
vingt Tours des Principaux de
l'Isle. Ce qu'il y a de plus singu-
lier dans ce lieu , c'est un reste
d'Eglise ou de Temple fort an-
cien. La coupole en subsiste en-
core , & paroist d'un bon goust.
Le pavé est d'un marbre blanc
& noir tres-poli , qui represente
des roses & des fleurons travail-
lez avec beaucoup de délicates-
se. Les gens du lieu assurent
qu'en fouillant les ruïnes de la

Qvj

partie du Temple qui s'est écroulée, on y trouva une Image de Nostre-Dame, qui est depuis ce temps-là en grande vénération dans le Païs.

Nous trouvâmes à *Apano Castro* des cœurs bien préparés, & dans lesquels on ne jettoit point inutilement la semence Evangélique. Chacun mit ordre à sa conscience, & nous promit de suivre le plan que nous donnions d'une vie Chrestienne. L'Evesque ayant sçu que nous avions fait un abrégé des principaux articles de la Foy, & des obligations du Christianisme, nous le demanda pour le faire lire chaque Dimanche après la Messe, dans toutes les Paroisses. Les plus distinguez de l'Isle qu'on nomme *Archos*, furent si touchez du premier Sermon qu'on leur fit

sur leurs injustices, que dez-lors ils prirent des mesures convenables, pour réparer le tort qu'ils avoient fait au Peuple par leurs violentes exactions. Plusieurs d'entre-eux nous amenèrent toute leur famille pour se confesser. Le plus considerable a une fille de dix-huit ans à qui rien ne manque de tout ce qui rend une jeune personne estimable dans le monde. Cette vertueuse fille proteste qu'elle ne veut point avoir d'autre époux que J E S U S-CHRIST : Elle a déjà refusé les plus riches partis de l'Isle. Son Pere ne veut pas forcer ses inclinations ; mais aussi il ne peut se résoudre à la mettre dans un Monastere des Religieuses de son Rit. Il a ouï dire, que des Religieuses Françoises doivent venir fonder un Monastere à Na-

xie : il m'a souvent demandé des nouvelles de cet établissement , en m'assurant que son intention estoit de leur donner sa fille avec tout le bien qu'elle auroit eu en mariage , si elle eust embrassé cet état.

Voilà , Mon Révérend Pere , une partie de ce qui s'est passé dans le cours de cette Mission. C'est par une bénédiction particulière de Dieu , que nous avons eu le bonheur de nous affectionner ces Peuples : car les Grecs , tant séculiers qu'Ecclesiastiques , sont élevez dans une aversion comme naturelle pour les Latins ; cependant nous avons esté bien receus par tout , & plus regrettez encore quand nous partions. Quel bien ne feroit-on pas dans ces vastes contrées , si nous estions secourus d'un plus grand

nombre d'Ouvriers Evangeliques ! Faites réflexion , je vous prie , Mon Reverend Pere , que la Mission de Constantinople , comprend plus de cent mille âmes , qu'il y en a autant à Smyrne , qu'on en compte plus de dix mille à Naxie , & à Santorin plus de huit mille ; sans parler des Missions que nous venons de faire , où nous avons eu à traiter avec plus de douze mille personnes.

Je prie de tout mon cœur les saints Patrons de la Grece , qui voyent du haut du Ciel l'abandon affreux de tant de Païs , autrefois si fervens & si catholiques , d'obtenir de Dieu , qu'il daigne toucher les cœurs de ceux , qui ont en quelque sorte entre leurs mains le salut de tant de milliers d'âmes , & qui peuvent y contribuer , les uns par leurs charitez ,

376 *Lettres de quelques, &c.*

les autres par leur zèle à ne pas
laisser périr une si vaste moisson,
faute d'Ouvriers pour la recueillir. Je suis avec respect dans l'union de vos saints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Votre tres humble & tres-obéissant
serviteur en N. S.

JACQ. XAV. PORTIER, Missionnaire
de la Compagnie de J. E. S. U. S.



EXTRAITS

DE QUELQUES LETTRES
Ecrites ces années dernières
de la Chine & des Indes
Orientales.

DU PERE BOUVET.

A Pekin le 10. Juillet 1710.



A conversion & la mort
bienheureuse d'une Da-
me Tartare, alliée à la
Maison Imperiale, ont
quelque chose d'assez singulier,
pour que je vous en fasse le
recit, & je me flatte qu'il ne

vous fera pas désagréable.

Lors que les Tartares Manchoux se rendirent maîtres de la Chine, le jeune Conquérant voulant gagner le cœur de ses nouveaux Sujets, adopta un nom Chinois, pour lui & pour toute la Maison Imperiale. Il choisit pour cela le nom de *Tchao*, qui est à la teste du *Pekia Sim*; c'est à dire, du Catalogue des cent noms qui partagent toutes les Familles de l'Empire.

La Dame, dont j'ay à vous entretenir, avoit épousé un Seigneur du Sang Royal, qui pour marque de sa haute extraction, portoit une ceinture rouge. Cette Dame s'appelloit *Tchao taï taï*, du nom que portoit son mari, & qui est commun à toute la Famille de l'Empereur.

Il ya quelques années qu'accablée de chagrin de voir son

mari livré à des Concubines , qu'il aimoit uniquement , elle prit la résolution d'attenter sur sa propre vie , & de terminer ses ennuis par une prompte mort. C'est une coustume assez ordinaire parmi les Dames de la Chine qui se croient malheureuses.

Abandonnée à son desespoir, elle estoit sur le point de se donner le coup mortel , lorsqu'elle vit entrer dans sa chambre , ainsi qu'elle me l'a raconté elle-mesme , une Dame qui sembloit descendre du Ciel. Sa teste estoit couverte d'un voile qui traïsnoit jusqu'à terre , sa démarche estoit majestueuse , & avoit je ne sçay. quoi au dessus de l'humain : elle estoit suivie de deux autres Dames qui se tenoient dans la posture la plus respectueuse. Elle s'approcha de la Dame *Tchao* , & la frappant doucement de la

main : *Ne craignez rien ma fille*, lui dit-elle, *je viens vous délivrer de ces pensées sombres, qui vous perdroient sans ressource : & après ces mots elle se retira.*

La Dame *Tchao* reconduisit sa bienfaitrice jusqu'à la porte de son appartement, & à l'instant elle se trouva dans une assiette tranquille, & dans un calme d'esprit qu'elle n'avoit point encore éprouvé. Elle appella sur le champ plusieurs de ses Esclaves, qui avoient entendu confusément quelques-unes de ces paroles, & elle leur fit part de ce qui venoit d'arriver. Mais comme elle n'avoit encore nulle connoissance de la Religion Chrestienne, elle s'imagina que c'estoit une apparition de quelque Divinité du Paganisme, qui avoit veillé à sa conservation.

Elle ne se détrompa que cinq

ans après, dans une visite qu'elle rendit à une de ses Parentes, qui estoit Chrestienne, & d'une pieté tout-à fait exemplaire. Ayant appercû à son oratoire une Image de la sainte Vierge, & ayant reconnu dans cette Image le portrait de sa Liberatrice qu'elle avoit toujours présent à l'esprit, elle se prosterna sur le champ, & frappant la terre du front: *Voilà, s'écria-t-elle, voilà celle à qui je dois la vie: & dès-lors elle prit le dessein d'embrasser le Christianisme.*

Elle eut bien-tost appris les principaux articles de la Foy, & les prieres ordinaires des Chrestiens; mais elle n'eut pas la force de surmonter le seul obstacle qui lui restoit à vaincre. Il s'agissoit non seulement de renoncer aux Idoles, mais encore d'en briser deux qui estoient

regardez comme les Divinitez protectrices de sa Maison : & c'est à quoi elle ne put se résoudre , craignant d'encourir par-là l'indignation de sa Famille.

Malgré cette infidelité à la grace , Dieu luy inspira encore de nouveaux desirs de conversion , par le moyen de cette Dame Chrestienne sa Parente , dont je vous ay parlé. Une petite fille que la Dame *Tchao* avoit adoptée , & qu'elle aimoit tendrement , tomba dangereusement malade. La Dame qui estoit Chrestienne lui procura le bonheur de recevoir le baptême ; l'enfant mourut peu de jours après avoir esté baptisée , sans que la mort eut tant soit peu défiguré son visage. A cette vuë la Dame *Tchao* sentit redoubler toute sa tendresse , & dans le premier transport de sa

douleur: *Hélas !* dit-elle , je me consolerois , si j'avois quelque espérance de la revoir du moins après ma mort. Rien de plus aisé , répondit la fervente Chrestienne , cet enfant a reçu le Baptême , & son ame purifiée par cette Eau salutaire , est certainement montée au Ciel : il ne tient qu'à vous , Madame , d'avoir le mesme avantage : dès-lors la Porte du Ciel vous sera ouverte , & vous verrez éternellement celle qui fait aujourd'huy le sujet de vostre affliction.

Ces paroles dites à propos rappellerent à l'esprit de la Dame affligée, le souvenir de la grace qu'elle avoit reçuë de la Mere de Dieu , & de la résolution qu'elle avoit prise de se faire Chrestienne. Elle commença d'abord par renoncer au culte de son Idole favorite , & pour ne l'avoir plus devant les yeux ,

elle l'envoya à une Dame de ses amies.

Peu de temps après se voyant dans un estat de langueur, que lui avoit causé une assez longue maladie, elle demanda avec instance le Baptême, qu'on lui avoit différé pour de bonnes raisons. Elle s'y estoit disposée par une foy vive, & par un parfait renoncement à toutes les superstitions des Idolâtres. Cependant le Missionnaire lui fit dire, que les Catechumenes, en renonçant aux Idoles, ne pouvoient ni les garder, ni les donner à d'autres; elle envoya aussitôt chercher celle qu'elle avoit donnée; & elle la mit en pieces; aussi-bien que les deux autres, que des considérations humaines lui avoient fait retenir dans sa maison.

Comme ses forces diminuoient
chaque

chaque jour , & qu'on commençoit à craindre pour sa vie , le Missionnaire ne crut pas devoir éprouver plus long temps sa constance. Il se transporta donc dans sa maison , & il lui conféra le Baptême avec les cérémonies ordinaires de l'Eglise : il lui fit ensuite quelques présens de dévotion , qu'elle reçut avec joye : sur tout , il lui donna une grande Image de la sainte Vierge , qu'elle plaça aussi-tôt dans le lieu le plus honorable de son appartement. Elle promit même que si Dieu lui rendoit la santé , elle l'employeroit uniquement à lire les livres de la Religion, & à exhorter tous ceux qu'elle connoissoit , ou sur qui elle avoit quelque autorité , d'embrasser le Christianisme.

Dieu se contenta des saints desirs de la Néophyte. Elle tom-

ba tout à coup dans un estat, qui fit desespérer de sa vie. Comme elle s'apperçut la premiere, que sa fin approchoit, elle demanda les derniers Sacremens, & elle reçut Nostre Seigneur avec de grands sentimens de piété. Le lendemain elle envoya prier le Missionnaire de lui apporter l'Extrême - Onction ; mais quelque diligence qu'il fit, il apprit à son arrivée, qu'elle venoit d'expirer, tenant un cierge benì d'une main, & son cha-pelet de l'autre, & invoquant les saints noms de JESUS & de MARIE.

Quelque temps avant que de mourir, elle avoit appellé son fils, & lui avoit recommandé deux choses ; la premiere, d'avoir soin, qu'on ne meslast rien de superstitieux dans l'appareil de ses obseques, & que le soin de

cette cérémonie fust abandonné aux Chrestiens. La seconde songer sérieusement à renvoyer au plustost ses concubines, pour se disposer à recevoir le Baptême.

Elle mourut entre les bras de plusieurs fervens Chrestiens, qui récitoient les prieres ordinaires pour les moribonds, & qui furent tres-touchez des actes de foy, d'esperance, & d'amour de Dieu qu'elle répéta sans cesse jusqu'au dernier soupir. Ils recueillirent avec soin les trois derniers paroles qu'elle prononça ; les voicy : *Sainte Mere de Dieu , secourez-moy. JESUS , mon Sauveur , pardonnez-moy. Mon Dieu , mon JESUS , sauvez-moy.* En prononçant une quatriéme parole , qu'on ne put entendre , elle s'endormit doucement dans le Seigneur.

*D U M E S M E.**En l'année 1706.*

Dieu continuë de répandre ses bénédictions sur la nouvelle Confrairie de la Charité , que nous avons érigée à Pekin , sous le titre du saint Sacrement. Je ne doute point que vous n'approuviez le plan de cette Institution , dont la fin principale est d'étendre de plus en plus le Royaume de J E S U S - C H R I S T dans ces terres Idolâtres.

Le Pape nous ayant accordé tous les pouvoirs nécessaires avec des Indulgences considérables pour les vivans & pour les morts , en faveur de tous les Confreres , nous ouvristmes notre premiere Assemblée par une Messe solennelle ; à la fin de laquelle le P. Gerbillon fit un discours fort touchant.

Pour faire estimer davantage le bonheur de ceux qui sont aggregez dans cette Confrairie, on a jugé, qu'il n'estoit pas à propos d'y admettre indifféremment tous ceux qui se présenteroient. Ainsi nous avons fait entendre aux Chinois, que cette grace ne seroit accordée qu'à ceux, qui joindroient à une vie exemplaire, un zèle ardent pour le salut des ames, & qui auroient assez de loisir pour vacquer aux diverses actions de charité qui y sont recommandées.

On s'est donc contenté d'abord d'y recevoir seulement vingt & six des Chrestiens les plus fervens : vingt & six autres leur ont esté affociez, pour les aider dans leurs fonctions, & pour se disposer à estre receus dans le corps de la Confrairie, quand ils auront donné des preu-

ves de leur pieté & de leur zèle.

Afin de n'omettre aucune des actions de charité , qui sont ici le plus nécessaires , & pour se conformer en même temps aux pieuses intentions du Souverain Pontife , on a crû devoir partager cette Confrairie en quatre classes différentes , selon les quatre sortes de personnes qui ont le plus de besoin de secours ; & on a choisi un Patron pour chaque classe.

La première est de ceux qui doivent s'employer auprès des fideles Adultes. Leur Patron est S. Ignace. Ils sont chargez d'instruire les Néophytes , soit par eux-mêmes , soit par le moyen des Catéchistes ; de ramener dans la voye du salut ceux qui s'en feroient écartez , ou par lâcheté , ou par quelque déreglement de vie ; enfin de veiller sur les Chref-

tiens à qui Dieu donne des enfans , pour s'assurer qu'ils ne manquent point à leur procurer de bonne heure la grace du Baptême.

Dans la seconde , sont ceux qui doivent veiller à l'instruction des Enfans Adultes des Chrétiens , & les conduire tous les Dimanches à l'Eglise pour y estre instruits des devoirs du Christianisme. Et comme on expose tous les jours un nombre incroyable d'enfans dans cette grande Ville , qu'on laisse mourir impitoyablement dans les ruës ; ceux qui composent cette classe , sont chargez du soin de leur administrer le saint Baptême. Ils sont sous la protection des saints Anges gardiens.

Dans la troisième classe , sont compris ceux dont la charge est de procurer aux malades & aux

moribonds tous les secours spirituels qui leur sont nécessaires pour les préparer à une sainte mort. Leur fonction est d'avertir les Missionnaires lorsque quelqu'un des Fideles est dangereusement malade ; d'assister les moribonds à l'agonie , & lorsqu'on leur administre les derniers Sacremens ; de les ensevelir quand ils sont décedez ; de présider à leur enterrement & de les secourir de leurs prieres ; enfin d'avoir un grand soin qu'on ne fasse aucune cérémonie superstitieuse à leurs obseques. Saint Joseph est le Patron de cette Classe.

Enfin ceux de la quatrième Classe , sont principalement destinez à procurer la conversion des Infideles. Ils doivent par consequent estre mieux instruits que le commun des Chrestiens ,

& se faire une étude plus particulière des points de la Religion. Et pour cela ils sont obligez de s'appliquer à la lecture des Livres qui en traittent , d'estre assidus aux Instructions qui se font dans nos Eglises , pour jetter ensuite les premières sémences de la Foy dans le cœur des Idolâtres , & les amener aux Missionnaires quand ils les trouvent disposez à se convertir. On a mis cette dernière Classe sous la protection de saint François Xavier.

Tous les Confreres de chaque Classe se distribuent en divers quartiers de la Ville , qu'on leur assigne , & y vaquent séparément à leurs fonctions. Ils ont trois principaux Officiers à leur teste : on a donné le nom de Prefet au premier , & aux deux autres le nom d'Assistans : On en

fait l'élection tous les ans , afin que ces Charges soient moins onéreuses , & que ceux qui les possèdent , soient excitez par le peu de durée , à les remplir avec une plus grande exactitude. Ils sont aidez dans leurs emplois par quelques Officiers subalternes , qu'on leur choisit aussi à la pluralité des voix. Les aumosnes que font les fideles , sont administrées par les principaux Officiers , qui les employent à l'assistance des pauvres , aux frais des funérailles de ceux qui n'ont pas laissé de quoy fournir à cette dépense ; & enfin à l'achapt des Livres sur la Religion , qu'on distribuë aux Gentils qui veulent s'instruire.

Il y a deux sortes d'Assemblées , les unes générales , & les autres particulieres. Les Assemblées générales se tiennent une fois le mois , outre les quatre

principales , qui se tiennent quatre fois l'année , où il y a Communion generale , & Indulgence plénier. Les Assemblées particulieres se tiennent aussi tous les mois , ou plus souvent quand quelque raison y oblige.

C'est dans ces Assemblées particulieres , que les Confreres rendent compte des œuvres de charité qu'ils ont faites le mois précédent , & qu'ils proposent celles qu'on peut faire le mois suivant. Ce qu'il y a de plus considerable s'écrit sur une grande feuille de papier , & le jour de l'Assemblée generale , le Prefet au nom de tous les Confreres , en fait l'offrande à Nostre Seigneur , par une courte Oraison qui a esté composée exprés. On en fait ensuite la lecture dans la Conférence , pour l'édification

des Confreres , & afin de les animer de plus en plus à la pratique de la charité chrestienne.

Dans la salle des Conferences, on a dressé une Bibliotheque des principaux Livres de la Religion. Il y a plusieurs exemplaires de ceux qui sont d'un plus grand usage : tous les Confreres peuvent emprunter celuy qui leur plaist , & par ce moyen ils sont pourvûs de tous les Livres propres à leur instruction , & à celle des Fideles & des Gentils.

Quand nous aurons basti une Eglise particuliere pour les femmes , nous espérons ériger une Confrairie à peu près semblable pour elles, suivant les pouvoirs que nous en avons du saint Siège. Elle aura des Réglemens differens , afin de se conformer , à ce que les Coustumes Chinoises permettent à ce sexe. Mais il y a

lieu de croire que la Religion en-
tirera pareillement de grands
avantages..



DU PERE DE LA LANE.

A Tarkolan en l'année 1705..

Il y a sept mois que je suis en-
tré dans la Mission de *Carnate*,
& que je demeure à *Tarkolan*,
grande Ville qui est au milieu
des terres, à la hauteur de Ma-
dras & de saint Thomé, au troi-
sième degré de latitude Septen-
trionale. Elle est éloignée de Pon-
tichery d'environ trente lieuës,
& située dans le vaste continent,
qu'on appelle communément,
la Presqu'Isle, en deça le Gan-
ge.

Il y a dans cette peninsule
plusieurs grandes Villes, qui

sont assez peuplées , mais qui n'ont rien de la beauté ni de la magnificence de celles d'Europe ; les maisons n'estant pour la plupart que de terre , peu élevées , & couvertes de paille. Les principales Nations qui habitent ce País , depuis le Cap *Comorin* , du costé du Sud , jusqu'à *Agra* , Capitale de l'Indoustan , vers le Nord , sont les *Tamoulers* , les *Badages* , les *Marattes* , les *Canaras* , & les Maures , qui depuis quelques années se sont rendus les maîtres de la plus grande partie de ces Provinces.

Le País est chaud , la terre sèche & sabloneuse : on y voit peu d'arbres dont le fruit soit bon. On y trouve beaucoup de cocotiers & de palmiers ; on en fait la raque ; c'est une liqueur assez forte , & capable d'enyvrer. Les campagnes sont couvertes de

ris : elles produisent aussi du bled, mais il n'est pas estimé des Indiens : les légumes y sont bons : cependant comme ils sont fort différens de ceux d'Europe, nous avons de la peine à nous y accoustumer.

Les principaux fruits de ce Pais sont la *Mangue*, qui est une espece de Pavie ; la *Banane*, qui ressemble à la Figue ; la *Goyave*, qui approche assez de la Poire ; les Melons d'eau, qui ne sont pas si bons que ceux d'Europe : les *Papayes*, qui ont la même couleur que celle de nos Melons ordinaires ; mais dont la chair n'est pas si ferme.

Les Indiens de ces terres sont polis ; mais leur politesse est outrée & embarrassante. Ils ont de l'esprit, ils sont grands, bienfaits & exempts de la plupart des vices qui ne sont que trop com-

muns parmi les peuples de l'Europe. Leurs enfans marchent de bonne heure; à peine ont-ils trois mois qu'ils se traînent sur la terre : ils sont rouges d'abord, ou pluſtoſt. d'une couleur de caſſé bien teint.

Les Brames, qui ſont les Nobles & les Sçavans du Païs, ſont pauvres pour la pluſpart: ils n'en ſont ni moins eſtimez, ni moins fiers, parce que la vraye grandeur, chez les Indiens, ſe tire de la naiſſance ſeule, & non pas des richèſſes. Leur vie eſt frugale : ils ne mangent ni viande, ni œufs, ni poiſſons : ils ſe contentent de ris, de lait, & de quelques légumes. Ils ſont les dépoſitaires des Sciences, & il n'eſt permis qu'à eux d'étudier & de devenir ſçavans. Comme ils n'ont point d'Imprimerie, tous leurs Livres ſont écrits à la main,

& en fort beaux caractères sur des feuilles de Palmiers. Ils se servent pour écrire d'un stile de fer, qu'ils manient avec une adresse admirable.

Les Indiens passoient anciennement pour estre tres-habiles en toute sorte de connoissances ; mais maintenant ils sont bien déchus de cette réputation. Ils se piquent pourtant encore de sçavoir l'Astronomie : il y en a même qui prédisent les Eclipses. Celle du Soleil qui arriva au mois de Novembre de l'année 1704. estoit marquée dans le Livre *Panjangam* , qui est comme la table des Saisons de l'année. Le calcul ne s'en trouva pas tout-à-fait juste , ni conforme à celui du P. Tachard , qui observa cette Eclipse , & qui en marqua le temps avec plus de précision ; le commencement à 8. heures 57.

minutes, sa plus grande obscurité de six doigts à 11. heures 30. minutes, & la fin à 10. heures 28. minutes.

Les Brame ont encore des Livres de Médecine, mais ces Livres leur sont assez inutiles, parce qu'ils n'ont presque aucune connoissance de l'Anatomie. Toute leur science consiste en quelques secrets, & dans l'usage de certains simples, dont ils se servent avec succès. Ils estiment beaucoup leurs Histoires, qui sont écrites en vers, & qui contiennent les exploits fabuleux de leurs Divinitez & de leurs plus celebres Pénitens: les Fables les plus grossieres dont elles sont remplies, passent dans leur esprit pour des véritéz incontestables. J'ay auprès de moy un Brame idolastre qui lit quelquefois en ma presence un de ces Li-

vres , appellé *Ramayenam* ; c'est à dire , *la Vie du Dieu Ramen*. Cette lecture l'attendrit souvent jusqu'à luy faire verser des larmes.

Le Livre de la Loy , écrit en *Samouferedam* , qui est la Langue sçavante , est celuy qu'ils estiment davantage : cependant il n'y a personne parmi eux qui l'entende. Ils ne laissent pas de l'apprendre par cœur , dans la pensée qu'ils ont , qu'il suffit d'en réciter quelques mots pour obtenir la remission de ses péchez. Quoy que je leur aye fait voir , que cette Loy n'estant entendue de personne , est non-seulement fausse , mais inutile ; que la veritable Loy establie de Dieu pour le salut des hommes doit estre intelligible , afin que tout le monde connoisse la volonté de Dieu , & les moyens qu'ils ont

de se sauver : ce discours n'a fait nulle impression sur leurs esprits, tant ils sont entestez de leurs anciennes erreurs.

Au travers de toutes les fables grossieres qu'ils débitent, on remarque que nos Livres sacrez ne leur ont pas esté inconnus ; car ils font mention du déluge, d'une arche, & de plusieurs autres choses semblables. Ils assurent que leur Dieu *Vichnou*, a paru plusieurs fois sur la terre pour le bien des hommes, tantost sous la figure d'un homme, tantost sous celle d'une beste ou d'un Poisson. Ils s'attendent qu'il paroistra bien-tost parmi eux sous la figure d'un cheval.

On ne peut voir un si déplorable aveuglement, sans estre pénétré de douleur ; mais il n'est pas facile de désabuser ces Peuples : quand on leur remet de-

vant les yeux tout ce qu'il y a d'extravagant dans leur créance, ils répondent froidement qu'ils ne suivent que la pure parole de Dieu, & qu'ils ne sont pas plus sages que leurs Ancêtres & leurs Docteurs. On trouve cependant quelques Brame, qui plus éclairés & plus spirituels que les autres, avoient de bonne foy que tout ce qu'on débite au Peuple, n'est qu'un tissu de fables dont on l'amuse : mais il en est peu qui fassent un aveu si sincère.



DU PERE PARENIN.

A Pekin en l'année 1710.

Je ne doute point que vous ne soyez touché du zèle qu'ont fait paroître cette année quelques-

uns de nos Chrestiens pour la conversion de leurs Compatriotes. Je me contenteray de vous en rapporter deux Exemples. Un des Néophytes, que je baptisay dans l'une des quatre Missions que j'ouvris avant que l'Empereur m'eust ordonné de le suivre dans ses voyages, s'estoit établi à *Yum-pim-fou*, près du passage de *Leoton*. Là ce fervent Chrestien a fait la fonction de Missionnaire avec un zèle admirable : il a rassemblé quantité d'Idolâtres, à qui il a annoncé les vérités Chrestiennes avec tant de succez, que la plupart ont demandé le baptême. Il est venu aussi-tost me chercher à *Pekin* ; mais comme j'estois allé au Sud avec l'Empereur, le Pere de Tartre a pris ma place, & est parti sur le champ pour *Yum-pim-fou*, où il a baptisé quatre-

vingts Adultes. Dez que j'ay esté de retour, j'ay envoyé dans cette Ville un Catéchiste, qui fortifiera ces nouveaux Fideles dans la Foy, & qui, comme je l'espere, gagnera encore plusieurs Gentils à JESUS-CHRIST.

Un autre Chrestien est venu me donner avis qu'il avoit fait connoistre l'excellence de nostre Religion à plusieurs Soldats Chinois qui demeurent vers le passage de la grande muraille, & que ces bonnes gens touchez de ses discours, ne soupiroient qu'après la grace du Baptême. Je fis partir aussi-tost un Catéchiste afin de les aller instruire, & pour n'avoir plus moy-mesme qu'à les baptiser, lorsque je passerois par cet endroit là à la suite de l'Empereur.

Le jour que l'Empereur devoit passer la muraille, je pris

les devants dez le point du jour. Je trouvay en effet quarante de ces Soldats bien instruits & tres-fermes dans la Foy, qui me conjurerent avec larmes de les admettre au nombre des Chrestiens. Je les baptisay tous, & ne les quittay que le soir pour aller rejoindre l'Empereur : mais je leur laissay le Catechiste avec plusieurs Livres sur la Religion, que j'avois apportez.

Un mois après, ces nouveaux Fideles me députerent un d'entre-eux à *Ge-ho-ell*, où j'estois alors, pour m'avertir qu'un de leurs Mandarins avoit pris la résolution de les faire tous renoncer à la Loy sainte qu'ils avoient embrassée ; que ses caresses & ses menaces ayant esté inutiles, il en estoit venu à des traitemens tres-inhumains ; qu'il pouvoit impunément les meurtrir de coups,

coups, puisqu'il estoit leur Capitaine; mais que quand on devroit les faire expirer dans les plus cruels tourmens, ils estoient tous résolus de perdre la vie plutôt que la Foy. Ce ne sont point les mauvais traitemens que nous craignons, m'ajoutoient-ils dans la Lettre qu'ils m'écrivoient; mais ce qui nous fait une peine que nous ne pouvons vous exprimer, c'est que nos Compagnons, encore infideles, ne veulent plus entendre nos Exhortations, de peur d'estre traittez comme nous le sommes. Nous vous conjurons donc de parler au fils du *Malitou*, nostre Général, afin qu'il adoucisse cet ennemi déclaré de nostre sainte Religion.

J'allay les revoir à mon retour: tous se confessèrent avec

une ferveur digne des plus anciens Chrestiens : Je leur fis une longue exhortation , à la fin de laquelle ils me presenterent vingt de leurs Compagnons , qui estoient bien instruits , & que je baptisay. Ils me prièrent ensuite d'establir parmi eux une Confrairie , & de mettre à la teste ceux que je jugerois les plus capables de les instruire , & de veiller sur leur conduite. Ils avoient déjà écrit chacun leurs suffrages dans de petits billets cachez séparément. J'ouvris ces billets , & je trouvay que leur choix estoit fort sage ; car ils nommoient les trois plus fervents , qui estoient les mieux instruits , & qui avoient le plus de loisir pour vaquer à cette bonne œuvre. Je confirmay leur choix , & comme ils sont fort resserrez dans la petite maison où ils s'as-

semblent , ils me proposèrent d'en acheter une autre , où ils pussent tenir plus commodément leurs assemblées. Je leur donnay pour cela cinquante taëls ; ils fourniront le reste , & j'espère que dans peu de temps , il y aura là une Chrestienté nombreuse.

Pendant environ trois mois que nous demeurâmes à *Ge ho ell* , je rassemblay les Chrestiens de différentes Provinces , qui s'y estoient rendus pour le commerce. Ils se confessèrent tous jusqu'à trois fois ; mais je ne pus jamais trouver d'endroit propre à leur dire la Messe. Je baptisay là environ seize personnes. Voila ce qu'il y a eu pour moy de consolant dans mon voyage , qui d'ailleurs n'avoit rien que de pénible.

On a baptisé cette année dans

nostre Eglise cent trente-neuf adultes, & huit cens vingt-neuf petits enfans, dont la pluspart estoient exposez dans les ruës. Les Peres du College qui sont auprès des portes de la Ville, où l'on expose un plus grand nombre de ces enfans, en ont baptisé plus de trois mille. Ce que j'ay l'honneur de vous mander, doit vous faire comprendre le bien solide que procurent les personnes charitables d'Europe, qui entretiennent icy des Catéchistes employez uniquement à cette fonction.



DU PERE GERBILLON,

A Pekin en l'année 1705.

A quelques lieux de Pekin,
en tirant vers l'Orient & vers

l'Occident, on rencontre deux Rivieres qui ne sont ni profondes ni larges ; mais qui ne laissent pas de faire de grands dégâts, quand elles viennent à se déborder. Elles ont leurs sources au pied des montagnes de Tartarie, & vont se rendre l'une dans l'autre en un lieu qu'on appelle *Tien-Tsin-ouci*, environ à quinze lieuës au-deffous de la Capitale, pour s'aller décharger ensemble après plusieurs circuits dans la Mer Orientale.

Tout le País d'entre ces deux Rivieres est uni, bien cultivé, planté d'arbres, rempli de gros & de menu gibier, & si agréable que les Empereurs se le reservoient pour leurs plaisirs. Mais les inondations l'ont tellement ravagé, que, quelque digues qu'on ait faites pour retenir ces deux Rivieres dans leur lit, on

ne voit presque plus que les débris & les ruines des Chasteaux , des maisons de plaifance , des Bourgs & des Villes qui y estoient auparavant.

L'Empereur chargea les Jesuites d'aller faire sur les lieux un plan exact de tous le Païs qui est renfermé entre ces deux Rivières , afin que l'ayant toujours devant les yeux , il pût penser aux moyens de rétablir ce qui a esté ruiné , en faisant de nouvelles digues d'espace en espace , & en creusant par intervalle de grands fossez pour l'écoulement des eaux. Le soin de ce plan fut donné par ordre de l'Empereur aux PP. Thomas , Bouvet , Regis , & Parennin. Sa Majesté leur fit fournir tout ce qu'il falloit pour cette entreprise , & donna ordre à deux Mandarins , dont l'un est du Palais , & l'autre est

Président des Mathématiques, d'en presser l'exécution, & de trouver de bons Arpenteurs, d'habiles Dessinateurs, & des gens qui eussent une parfaite connoissance du País. Tout cela s'exécuta avec tant d'ordre & de diligence, que ce plan, le plus grand peut-estre qu'on ait vû en Europe, fut tiré en soixante & dix jours. On l'a perfectionné à loisir, & on l'a enrichi de Tailles-douces, afin que rien n'y manquast.

On a dessiné premierement la Capitale de l'Empire, avec l'enceinte des murailles, non suivant l'opinion commune du Peuple, mais conformément aux regles de la plus exacte géométrie.

On y voit en second lieu, la maison de plaissance des anciens Empereurs. Elle est d'une éten-

duë prodigieuse ; car elle a bien de tour dix lieuës communes de France : mais elle est bien différente des Maisons Royales d'Europe. Il n'y a ni marbres , ni jets d'eau , ni murailles de pierre. Quatre petites Rivieres d'une belle eau l'arrosent : leurs bords sont plantez d'arbres. On y voit trois édifices fort propres & bien entendus. Il y a plusieurs étangs, des pasturages pour les Cerfs, les Chevreüils , les Mulets sauvages , & autres bestes fauves ; des estables pour les troupeaux , des Jardins potagers , des Gazons , des Vergers , & mesme quelques pieces de terre ensémençées. En un mot tout ce que la vie champestre a d'agrément s'y trouve. C'est-là qu'autrefois les Empereurs se déchargeant du poids des affaires , & quittant pour un temps cet air de Majesté

qui gesne , alloient gouter les douceurs d'une vie privée.

Enfin ce plan contient dix-sept cens , tant Villes , que Bourgs , & Chasteaux , sans compter plusieurs Hameaux , & une infinité de maisons de Païsans semées de tous costez. De ce Païs si peuplé , tout exposé qu'il est aux inondations , on peut juger quelle prodigieuse quantité de monde il y a dans les autres Provinces de la Chine.

Les Missionnaires chargez par l'Empereur de dresser le plan dont je viens de parler , prirent occasion , en exécutant ses ordres , de prescher J E S U S-CHRIST dans tous les Bourgs & Villages par où ils passèrent. Quand ils arrivoient dans le lieu où ils devoient faire quelque séjour , ils faisoient venir le plus considerable des Habitans , ils

luy faisoient toute sorte d'amitié , beaucoup plus qu'on n'a coustume d'en faire à ces sortes de gens à la Chine: ensuite ils l'instruisoient des veritez de la Religion. Celuy-cy estant une fois gagné , ne manquoit pas d'amener les autres aux Missionnaires , qui passoit une bonne partie de la nuit à les instruire. En sortant des Villages , ils laissoient plusieurs Livres d'instructions & de prières ; ils en distribuerent une si grande quantité , qu'il fallut en faire venir de Peking.

Nous eufmes le plaisir d'apprendre , que les plus âgez & les plus distinguez , qui ne s'estoient pas trouvez à nos discours , ne faisoient nulle difficulté de se faire instruire par leurs enfans & par leurs serviteurs , des principes de la Foy qu'on leur avoit enseignez. C'est ainsi que les

quatre Missionnaires s'acquitterent de la commission dont l'Empereur les avoit honorez : l'on peut dire que ce fut moins un plan qu'ils allerent tirer, qu'une Mission qu'ils firent en plein hyver aux frais de sa Majesté.

Parmi les nouveaux Fideles à qui nous avons conferé depuis peu le Baptême, quelques-uns ont donné des exemples d'une rare vertu, & d'autres ont esté convertis par des voyes assez extraordinaires. Je vais vous en rapporter quelques exemples.

Un Barbier qui estoit Chretien allant par les ruës selon la coustume du País, avec un instrument de cordes noüées, qui s'entrechoquant font du bruit, pour avertir ceux qui veulent se faire raser, trouva une bourse, où il y avoit vingt pieces d'or. Il regarde autour de luy si per-

sonne ne la reclame , & jugeant qu'elle pouvoit appartenir à un Cavalier qui marchoit quelques pas devant , il court , l'appelle , & le joint : N'avez-vous rien perdu , Monsieur , luy dit-il ? Le Cavalier fouille dans sa poche , & n'y trouvant plus de bourse : J'ay perdu , répondit-il tout interdit , vingt pieces d'or dans une bourse. N'en foyez point en peine , répond le Barbier , la voicy , rien n'y manque. Le Cavalier la prit , & s'estant un peu remis de sa peur , il admira une si belle action dans un homme de la lie du Peuple. Mais , Qu'estes-vous , demanda le Cavalier ? Comment vous appelez-vous ? D'où estes vous ? Il importe peu , reprit le Barbier , que vous sçachiez qui je suis , comment je m'appelle , & d'où je suis ; Il suffit de vous dire que je suis Chrestien , & un

de ceux qui font profession de la sainte Loy. Elle défend non-seulement de voler ce qui se cache dans la maison ; mais mesme de retenir ce que l'on trouve par hazard , quand on peut sçavoir à qui il appartient. Le Cavalier fut si touché de la pureté de cette morale , qu'il alla sur le champ à l'Eglise des Chrestiens pour se faire instruire des Mysteres de la Religion. Un des Peres qui sont à la Cour , raconta à l'Empereur cette Histoire dans toutes ses circonstances , & prit de là occasion de faire sentir à ce Prince la sainteté de la Loy Chrestienne.

Ce qui est arrivé à une Dame Chinoise est encore plus merveilleux : elle estoit fort âgée , & tourmentée d'un violent flux de sang , qui la mit enfin à l'extrémité. Un Chrestien l'alla voir :

par hazard , & fit tomber infensiblement la conversation sur la Religion Chrestienne. Dieu luy donna si bien le don de la toucher , qu'elle demanda instamment le Baptisme. Elle obtint ce qu'elle demandoit , & mesme ce qu'elle ne demandoit pas ; car le jour qu'elle receut le Baptisme, elle fut en mesme temps parfaitement guérie de son mal.

Sa Bru qui fut témoin de ce prodige, prit aussi la résolution de se faire Chrestienne. Elle estoit éthique depuis longtemps , & sa phtysie augmentoit tous les jours. Elle se fit instruire , apprit par cœur les Prieres ordinaires , & fut baptisée. La nuit suivante sur les onze heures , elle sort du liêt , fait lever son Mari & les serviteurs , leur ordonne d'exposer sur la table les saintes Images dont on luy avoit

fait present quand on la baptisa, d'allumer des cierges, & de rendre de tres-humbles actions de graces à Dieu qui l'appelloit au Ciel. A peine achevoit-elle de donner ses ordres, qu'elle expira.

Une mort si prévûë & si douce donna de la joye à toute la famille, & excita dans sa belle mere un ardent desir de faire une fin semblable. Quelques mois après ses souhaits furent exaucez : car ayant esté reprise de son flux de sang, & sentant peu à peu diminuer ses forces, elle fit venir son fils, & luy ordonna de courir à l'Eglise, pour avertir un des Peres de la venir voir. Aussi-tost après elle fit mettre son liêt sur le carreau de sa chambre par esprit d'humilité & de pénitence Chrestienne; & là les yeux & les mains levées au

Ciel, déclarant qu'elle ne vouloit servir que le seul vray Dieu, elle rendit le dernier soupir. La mort de la Belle-Mere. & celle de la Bru toucherent extrêmement toute la famille, qui renonça aussi-tost à l'Idolatrie & se disposa à recevoir le Baptême.

La mesme grace se communiqua bien-tost au voisinage. Une fille idolastre, qui estoit à la veille de se marier, fut prise tout-à-coup d'un mal, où les Medecins épuiserent inutilement tout leur Art. On prétendoit que c'estoit une obsession du malin Esprit. Un de ses voisins qui venoit d'estre baptisé, prit un ancien Chrestien avec luy, & ils allerent ensemble consoler la famille affligée. Comme ils estoient persuadez du pouvoir que le caractere de Chrestien :

donne sur les Démon, ils récitèrent d'abord quelques prières: ensuite entrant dans la chambre de la malade, son accès luy prit devant eux avec d'étranges convulsions. Mais si-tost qu'ils luy eurent parlé de la Religion sainte qu'ils professoient, elle revint à elle & parut tranquille. La Mere en fut surprise, & eut envie de se faire baptiser: mais son envie passa bien-tost; car elle retourna à ses premieres superstitions. Le mal reprit aussi-tost à sa fille, & elle en fut plus tourmenté que jamais. La Mere ne s'en prenant qu'à elle-mesme, envoya chercher les Missionnaires, brisa en leur présence toutes ses Idoles, & les jette par la fenestre. Après s'estre fait instruire des veritez de la Religion, elle a esté baptisée, elle, sa fille, & toute sa maison.

Les remèdes qu'on nous a envoyez d'Europe , & que nous donnons à ces pauvres Idolâtres pour le soulagement de leurs corps , servent encore plus à la guérison de leurs ames. Nous éprouvons tous les jours que Dieu bénit nos soins , sur tout à Pekin , où l'on vient en foule nous demander de ces remèdes.

Je ne dois pas oublier icy les services importans que rendent à la Religion nos Freres Bernard Rhodes , & Pierre Frapperie , qui par le moyen des mesmes remèdes qu'ils distribuent , ont eu occasion de baptiser deux enfans moribonds de la famille Imperiale. L'un estoit petit-fils de l'Empereur par son troisiéme fils , & l'autre sa petite fille par un petit Roy Tartare. L'un & l'autre sont maintenant au Ciel.

Nous avons perdu vers les

frontieres de Tartarie le P.
Charles Dolzé , homme d'es-
prit , d'un excellent naturel , &
d'une piété rare. Pour se faire à
la fatigue des Missions auxquelles
il se sentoit destiné , il en avoit
entrepris plusieurs en differen-
tes Villes de France , où il avoit
fait beaucoup de fruit. Dez qu'il
mit le pied dans la Chine, sa san-
té s'affoiblit peu à peu , & le tra-
vail de Missionnaire joint à l'é-
tude de la Langue & des carac-
teres du Païs , où il s'estoit ren-
du tres-habile , malgré les diffi-
cultez qu'y trouvent les Etran-
gers , luy causa une hydropisie ,
dont il avoit déjà eu quelques
attaques dans sa jeunesse. Son
mal se declara à Pekin. On luy
donna de nos remedes d'Europe:
l'Empereur mesme qui le confi-
déroit , luy en envoya de son Pa-
lais , & ordonna à ses Médecins.

de le visiter. Tout cela le soula-
gea, mais ne le guérit pas. Les
Médecins jugerent que l'air de
Tartarie luy feroit meilleur que
ceuy de la Chine : dernier re-
mede qu'ils conseillent aux ma-
lades de langueur, dont quel-
ques-uns se trouvent bien. Le
P. Dolzé changea d'air, & ne
s'en trouva pas mieux. Il fit pa-
roistre une patience héroïque
durant le cours de sa maladie, &
ne garda jamais le liêt, toujourn
s'occupant de la Priere, ou s'em-
ployant aux exercices de la cha-
rité. Et c'est ainsi qu'il a con-
sommé une vie pleine de vertus
& de bonnes œuvres.



DU PERE LE ROYER.

Au Tonkin le 15. de Decemb. de l'année 1707.

Je vous ay parlé dans la dernière Lettre que je vous écrivis l'an passé , d'une Requête qu'un Apostat avoit présentée au Roy contre les Evesques , & contre les Missionnaires de ce Royaume, dans laquelle il faisoit de moy une mention expresse : car il y marquoit le temps de mon entrée dans le País, les moyens que j'avois pris pour me cacher, les Provinces que j'avois parcouruës, & celles que je parcourois actuellement. Cette affaire qui commença le 19. d'Octobre de l'année 1705. ne se termina que le 8. de Septembre de l'année 1706. par une Sentence que porta le Gouverneur chargé par le Roy du soin d'exami-

ner cette accusation. Il n'en a cousté que quelque argent aux Evesques, aux Missionnaires, & à quelques Villages accusez de les avoir receus.

L'Apostat n'avoit point parlé du lieu de ma retraite, parce qu'il n'avoit pû le découvrir, malgré les perquisitions qu'il avoit faites; & parce que veritablement depuis quatre ou cinq ans je n'ay point de demeure fixe, ayant passé tout ce temps-là dans mon Bateau à parcourir mon district qui est fort étendu. Ainsi nul Village n'a esté cité, ni n'a eu à souffrir à mon occasion. Maintenant tout est assez paisible. Il n'y a eu depuis peu que quelques accusations intentées contre des Villages Chrestiens d'une des principales Provinces. Comme le Gouverneur de cette Province a obtenu tout récem-

ment ce poste , il écoute volontiers ces sortes de plaintes qu'on vient luy faire , parce qu'elles luy procurent de l'argent. Du reste tout ce qu'il exige , se réduit à des amendes pécuniaires ; il ne contraint personne de renoncer au Christianisme , ni d'adorer les Idoles : il ordonne seulement de tenir les Assemblées plus secretes , & de cacher avec plus de soin les marques extérieures de Religion ; comme sont les Croix , les Chapelets , les Médailles , &c. que le Roy a défendu dans ses Etats.

Les amendes qu'on impose aux Chrestiens , ne laissent pas d'estre un grand obstacle à la propagation de l'Evangile. De pauvres gens qui ont à peine de quoy vivre , s'exposent difficilement à estre long-temps en prison ; car on les y retient jusqu'à

ce qu'ils ayent payé, & l'amen-
de à laquelle ils ont esté con-
damnez, & les autres frais de
Justice: quand ils sont insolva-
bles, ce qui arrive tres-souvent,
ils doivent s'attendre à languir
plusieurs années dans les pri-
sons. C'est ce qui détourne un
grand nombre d'Idolâtres d'em-
brasser le Christianisme, & ce
qui fait que plusieurs Chrestiens
n'osent en faire une profession
ouverte. Des Villages entiers re-
fusent quelquefois de recevoir
un Missionnaire, de peur d'estre
découverts & déferrez aussi-tost
au Prince.

Malgré cette accusation faite
en général contre tous les Mis-
sionnaires, & contre moy en par-
ticulier, il n'y a eu aucune an-
née où les Chrestiens ayent fait
paroistre plus d'ardeur pour ap-
procher des Sacremens, & où les
conversions

conversions ayent esté plus nombreuses. J'ay entendu les Confessions de quatorze mille & onze Néophytes ; j'ay conferé le Baptesme à mille soixante & dix-sept Adultes, & à neuf cens cinquante-cinq Enfans. Outre cela plusieurs Payens de differens Villages, que j'ay parcourus, m'ont fait inviter de les aller voir, & ils se disposent maintenant au Baptesme.

Ces bénédictions que Dieu a daigné répandre sur mes foibles travaux, ont esté traversées au mois de Juillet dernier, par la malice de quelques Infideles. Estant arrivé près d'un Village où il y avoit beaucoup de familles Chrestiennes, j'en voyay sçavoir si tout y estoit tranquille, & si je pouvois y faire ma visite. Quelques Officiers du Gouverneur estoient alors

dans le Village pour lever le Tribut. Celuy qui gardoit l'Eglise , au lieu de m'en donner avis , se contenta de me faire dire , qu'il estoit à propos que je demeurasse quelque temps dans mon Bateau , où je pouvois entendre les Confessions des Fideles. J'en confessay un grand nombre pendant toute la nuit. Mais un Payen ayant reconnu quelques-uns de mes Catechistes , alla aussi-tost avertir le principal Officier du Gouverneur , qu'il y avoit près du Village un Missionnaire étranger. L'Officier ne voulut point faire de bruit pendant la nuit : il posta seulement des Gardes aux environs de mon Bateau , pour observer mes démarches , afin de m'arrester plus sûrement en plein jour.

Dez le grand matin on vint

me prier de donner les Sacre-
mens à une personne dangereu-
sement malade, qui estoit dans
une Barque voisine. J'entray
dans cette Barque ; mais à pei-
ne eus-je commencé d'entendre
la confession du malade, que
l'Officier, qui crut que je vou-
lois m'évader, se mit à crier, &
à faire ramer les Gens de son
Bateau pour me joindre. Le
Maître de la Barque où j'estois,
rama aussi de son costé, pour me
dérober à leur poursuite. Je fus
heureux de m'estre trouvé hors
de mon Bateau ; car si j'y avois
esté surpris, on m'auroit enlevé
ma Chapelle, mes Ornemens, un
grand nombre de Livres sur la
Religion, & les provisions né-
cessaires pour l'entretien de mes
Catéchistes.

Tandis que l'Officier me pour-
suivoit, les Catéchistes eurent

le temps de faire avancer mon Bateau, & de le mettre en lieu de seureté. Ils confierent à quelques Pefcheurs Chrétiens les meubles de ma Chapelle & les Livres : après quoy ils se disperferent en differens Bateaux de Néophytes, pour voir ce que je deviendrois, & les mesures qu'il y auroit à prendre.

Cependant l'Officier eut bientôt atteint la Barque où j'estois : il y entra avec trois Gardes pour m'empescher d'en sortir : ensuite il me demanda où estoit mon Bateau, combien j'avois de Disciples, & où estoient mes meubles, & mes Livres. Comme je ne luy faisois aucune réponse, une bonne Chrestienne prit la parole. Ne voyez - vous pas, luy dit-elle, que vous perdez vostre temps à interroger un pauvre Etranger, qui ne sçait

qu'imparfaitement nostre Lan-
gue, & qui apparemment ne
comprend rien à ce que vous
luy dites ?

L'Officier après quelques dis-
cours, se mit en devoir de me fai-
re passer dans son Bateau, pour
me conduire au Gouverneur. Je
crus alors devoir parler, & m'e-
stant approché de luy, je luy dis
à l'oreille, que j'estois fort pau-
vre, qu'il ne gagneroit rien à
m'arrester, & que s'il vouloit,
sans faire de bruit, recevoir
quelque petite somme, les Chres-
tiens ne feroient nulle difficulté
de la fournir, pour me tirer du
mauvais pas où je me trouvois.
Il goustâ la proposition, & se
contenta de huit Taëls qui luy
furent livrez sur le champ, &
que j'ay rendus depuis à ceux qui
les avoient avancez, ne voulant
estre à charge à personne.

C'est pour la seconde fois que j'ay esté arresté depuis que je suis au Tonkin. Dieu n'a pas permis qu'il me soit arrivé rien de plus fâcheux. J'avois à craindre qu'on ne me traittast avec la mesme rigueur qu'a esté traité un de nos Peres, qui ayant esté pris il n'y a que peu de temps, fut livré au Gouverneur, & par Ordre du Roy chassé du Royaume. Un Pere de S. Dominique eut l'année passée le mesme sort: des Prestres Tonkinois ont esté enfermez plusieurs mois dans d'étroites prisons, d'où ils ne sont sortis qu'après avoir payé des sommes considérables. Si le Seigneur me reserve à d'autres travaux, que son saint Nom soit béni. Je suis entre ses mains, pour souffrir ce qu'il luy plaira d'ordonner pour sa gloire, & pour le salut

de quelques Lettres. 439

de ce pauvre Peuple. * *Ego non
solum alligari, sed & mori paratus
sum propter nomen Domini JESU.*

* Act. 21. 19.

FIN.

PROTESTATION.

POur obéir aux Decrets du
Pape Urbain VIII. & des
autres Souverains Pontifes, je
proteste que je ne prétends point
attribuer le titre de Saint, d'A-
postre, ou de Martyr, aux hom-
mes Apostoliques dont je parle
dans ces Lettres, & que je ne
demande de ceux qui les liront
qu'une foy purement humaine.

T A B L E.

L *Ettre du P. de la Lane au P. Mourgues,* page 1

Etenduë de la Mission de Carnate dans les Indes ,	2
Servitude des Indiens de ces Terres ,	5
L'averfion qu'ils ont des Europeans ,	11
Leur Religion ,	14
Origine de l'Idolatrie parmi les Indiens ,	17
Leur morale ,	22
Le pouvoir que l'Aftrologie judiciaire a fur leurs efprits ,	30
Science des Brames ,	31
Ce qu'ils pensent de la durée du Monde ,	33
Ce qu'ils connoiffent de l'Arithmetique & de l'Aftonomie ,	36
Leur Syftême fur le Ciel & fur le cours des aftres ,	38

Lettre du P. Faure au P. de la Boëffe.

Eftat du Chriftianifme dans les Philippines ,	52
Courage de M. l'Abbé de Sidoti ,	56
Son entrée dans le Japon ,	57 & fuiv.
Quelques Jefuites vont découvrir les nouvelles Ifles de los Palaos ,	65
Deffein de porter la foy dans les Ifles de Nicobar ,	66

T A B L E.

Situation de ces Isles ,	67
Religion & mœurs des Nicobarins ,	68, 69
Depart de deux Jesuites pour ces Isles ,	71
Ce qui arriva lorsque les deux Missionnaires débarquerent dans ces Isles ,	73

Lettre du P. Martin au P. de Villette.

Estat du Christianisme dans le Royaume de Marava ,	78
Caste des Voleurs ,	65
Coustume cruelle & bizarre de ces Peuples ,	86
Leur revolte contre leur Prince ,	91
Les desordres qu'ils causent dans le Pais ,	92

Lettre du P. Sant-Jago au P. Manuel Saray.

Construction d'une nouvelle Eglise dans le Royaume de Cagonti par le P. Dacunha ,	99
Soulevement des Prestres Gentils contre ce Pere & leur cruauté à son égard ,	103
Dispute des Prestres Gentils avec le Missionnaire & avec ses Catechistes ,	105
Le Missionnaire tout couvert de playes est chassé de son Eglise ,	111
Il languit pendant quelques jours & meurt de ses blessures ,	114. 115

Lettre du P. Dentrecolles au P. Procureur General des Missions des Indes & de la Chine.

Troubles arrivez dans la famille de l'Empereur de la Chine ,	119
--	-----

T A B L E.

Artifices du fils aîné de l'Empereur pour per- dre le Prince heritier ,	122
Rétablissement de ce Prince & punition du fils aîné ,	123, 126
Maladie de l'Empereur ,	129
Sa guerison par les soins du F. Rhodes ,	130
Eloge que l'Empereur fait des Missionnaires dans un acte public ,	130
Baptême conféré à plusieurs Infideles ,	135
Diverses actions édifiantes des nouveaux Chrestiens ,	138, & suiv.
<i>Explication d'une Inscription Chi- noise donnée aux Jesuites par l'Empereur pour leur nouvelle Eglise de Peking.</i>	
	156
<i>Inscription Chinoise ,</i>	159
<i>Lettre du P. Fartoux au P. Procureur General des Missions de la Chine & des Indes.</i>	
Proprietez de la fameuse plante de Gin-seng ,	160
Maniere de la preparer ,	165
Lieux où elle croist ,	166
L'ordre & la méthode que gardent ceux qui vont la ramasser ,	170
Figure de la plante , & sa description bien dé- taillée ,	172
<i>Abregé d'une Relation Espagnole de la vie & de la mort du P. Cyprien</i>	

T A B L E.

*Baraze, fondateur de la Mission
des Moxes dans les Indes Occi-
dentales,* 186

Situation du païs des Moxes, & son étenduë,
187

Incommoditez du Climat, 188

Particularitez d'un animal appellé Ocorome,
191

Maniere dont les Moxes se gouvernent, 193

Remedes dont ils se servent dans leurs mala-
dies, 196

Simples qui croissent dans ces terres, 197

Ornemens ridicules dont les Moxes se parent,
199

Leur occupation, 200

Ceremonies de leurs enterremens & de leurs
mariages, 201, 202.

Leur Religion leurs Ministres, leurs Solem-
nitez, 203 & suiv.

Entrée du P. Baraze dans le païs des Moxes,
209

Ses premiers travaux, 212

Il est envoyé chez les *Chiriguanes*, 215

Coustumes & indocilité de ces Peuples, 215

Il retourne chez les Moxes, 216

Son industrie pour gagner ces Barbares, 218

Les conversions qu'il y fait, & les grandes
Peuplades qu'il forme, 220

Il établit une forme de gouvernement parmi
ces Barbares, & peuple les Bourgades de
troupeaux, 223, 224

Il va à la découverte des *Coseremoniens*, des
Cirioniens, des *Guarayens*, 229, 230, 233

T A B L E.

Couſtume barbare des Guarayens ,	131
Il entreprend de frayer aux Miſſionnaires un chemin plus court & plus facile pour venir du Perou dans le Pais des Moxes ,	235
Peines que luy cauſe cette entrepriſe ,	236
Pais des Amazones ,	241
Il penetre dans le pais des Baures ,	242
Mœurs & couſtumes de cette Nation ,	243
Il eſt maſſacré par ces Barbares ,	245
Vertus du P. Baraze ,	247

Lettre du P. le Gac au P. Porée.

Soulevement des Preſtres Gentils & des In- diens Idolâſtres contre les Miſſionnaires ,	254
Danger où ils ſe trouvent dans leur Eglife ,	255
Tumulte excité à leur occaſion ,	260
Fermeté des Miſſionnaires ,	261
Perſecution des Chreſtiens & leur conſtance ,	264

Lettre du P. Mareſt au P. de Lam- berville Procureur des Miſſions du Canada.

Etabliſſement des François à la Baye d'Ud- ſon ,	271
Guerre qu'ils ont avec les Anglois ,	272
Mort cruelle du P. Dalmas ,	273
Les François abandonnent cet Etabliſſement ,	278
Ils y retournent commandez par M. d'Iber- ville ,	280
Description circonſtanciée du voyage ,	281
Attaque du Fort des Anglois ,	305

T A B L E.

Prise de ce Fort , 306
Mœurs & Ccustomes des Sauvages du País ,

313

Quel en est le climat , & les différentes Nations qui l'habitent , 319, & suiv.

Lettre du P. Portier au P. Fleuriau.

Description de quelques Isles de l'Archipel , 328

De l'Isle de Syphanto , 329

Son étenduë, & la qualité de son terroir, 329

Caractere des peuples qui l'habitent , 330

Eglises & Monasteres de l'Isle , 331

Mission faite dans l'Isle , 337

De l'Isle de Serpho , 344

Son étenduë, & ce que la terre y produit, 345

Travaux des Missionnaires , 348

De l'Isle de Thermia , 349

Son étenduë & ce que la terre y rapporte, 350

Paroisses & Monasteres , 351

Fruits qu'y recueillent les Missionnaires , 352

Abus introduit dans l'administration du Sacrement de la Penitence , 353

Mission faite à Silaka , 355

Docilité de ces Insulaires , 356

De l'Isle d'Andros , 358

Fertilité de cette Isle , 359

Fruits de la Mission qui y est faite , 364

Ignorance & avarice des Caloyers , 369

Description d'Apano Castro , 371

Extraits de quelques Lettres écrites de la Chine & des Indes.

Du P. Bouvet , 377.

T A B L E.

La conversion & la mort d'une Dame Chinoise alliée à la Maison Imperiale, 377 &c.	
<i>Du mesme,</i>	388
Etablissement d'une Confrairie à Pekin pour la conversion des Infideles,	388
Reglemens de cette Confrairie,	390
<i>Du P. de la Lane,</i>	397
Qualitez du terroir de Carnate & ce qu'il produit,	398
Fruits principaux qui y croissent,	399
Politesse outrée des Indiens,	399
Science des Brames,	400
L'estime qu'ils font de leurs livres,	402
<i>Du P. Parennin.</i>	
Zeile des Neophytes Chinois pour la conversion de leurs Compatriotes,	405
<i>Du P. Gerbillon.</i>	
Maison de plaifance de l'Empereur de la Chine à quelques lieues de Pekin,	415
Actions édifiantes des nouveaux Fideles,	419
Baptême & mort de deux Enfans de la Famille Imperiale,	426
Sainte mort du P. Dolzé,	427
<i>Du P. le Royer.</i>	
Amendes pecuniaires imposées aux Chrétiens du Tonkin,	431
Sont un obstacle à la propagation de l'Evangile, & pourquoy,	431, 432
Nombre considerable de baptêmes,	433
Travaux Apostoliques traversez par la malice des Infideles,	433. & suiv.
<i>Fin de la Table.</i>	

Privilege du Roy.

LOUIS par la Grace de Dieu Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre bien amé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remonter qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage intitulé, *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS*, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous luy avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & debiter par tout nostre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nostre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & interets. A la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il

en sera mis deux exemplaires dans nostre Bibliotheque publique , un dans celle de nostre Chasteau du Louvre , & un dans celle de nostre tres.cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur Phelyppeaux Comte de Pontchartrain , Commandeur de nos ordres , le tout à peine de nullité des presentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empeschemens. Voulons que la copie desdites presentes , qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre , soit tenuë pour dûëment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoustée comme à l'Original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires , sans autre permission , & nonobstant clameur de Haro , charte Normande , & Lettres à ce contraires. Car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles le douzième de Fevrier l'an de grace mil sept cens treize , & de nostre Regne le soixante-dixième. Par le Roy en son Conseil,
FOUQUET.

Registré sur le Registre N. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , pag. 599. N. 671. conformément aux Reglemens , & notamment à l'Arrest du 13. Aoust 1703. Fait à Paris le 26. Avril 1713.

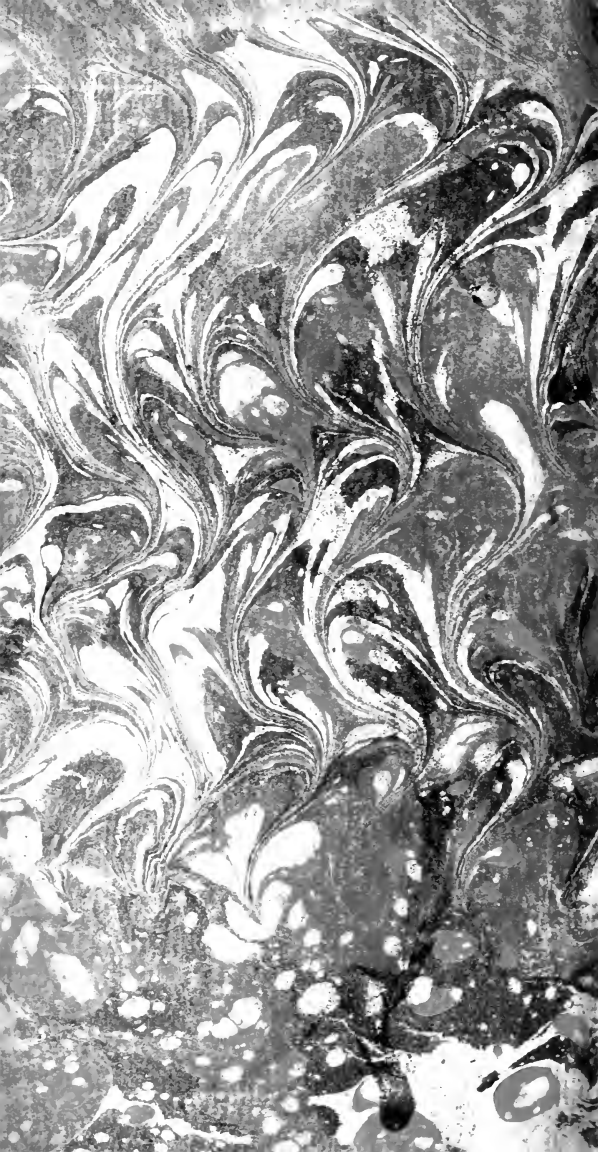
Signé , L. JOSSE , Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.









231782

HEcclMis.

Author

L.

Title Lettres édifiantes et curieuses. Vol.10.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

